5.8.284

AMUSEMENT
PHILOSOPHIQUE
SUR
LE LANGAGE
DES
BESTES.

AMUSEMENT
PHILOSOPHIQUE
SUR
LE LANGAGE
DES
BESTES,

NOUVELLE EDITION.

Augmentée d'un Avertiſſement, d'un Diſcours préliminaire, d'une Critique, avec des Notes, & de la Rétractation de l'Auteur.

A AMSTERDAM,
Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. L.

LETTRE

DU P. BOUJEANT, JESUITE, à Monſieur l'Abbé SAVALETTE, Conſeiller au Grand Conſeil.

C'EST inutilement, MONSIEUR, que vous me conſeillez de garder le ſilence ſur l'*Amuſement Philoſophique* que j'ai donné au Public. Quand un homme de mon état a eu le malheur de publier un Ouvrage, capable de cauſer le moindre ſcandale, il n'a pas deux partis à prendre; il faut qu'il le déſavoue hautement, & qu'il en demande publiquement pardon au Ciel & à la Terre. Voilà la regle, & je ne ſçache rien qui doive y faire une exception pour moi. Je dis plus: ſi je pouvois me flatter, comme l'amitié vous le perſuade, d'avoir acquis dans le monde quelque eſtime par mes Mœurs, par ma Religion & par mes Ouvrages, ce ſeroit pour moi dans la circonſtance où je me trouve, une nouvelle obligation de m'expliquer. Ainſi, MONSIEUR, puiſque l'*Amuſement Philoſophique* a cauſé du ſcandale, il eſt juſte que j'eſſuie l'humiliation que merite un Auteur qui produit un pareil Ouvrage. Je vous proteſte donc, & comme je deſire que vous rendiez cette Lettre publique, c'eſt le

proteſter publiquement, que je ſuis au déſeſpoir d'avoir compoſé & publié l'*Amuſement Philoſophique ſur le langage des Bêtes :* que dès que j'ai été informé des jugemens déſavantageux qu'on en portoit, j'en ai été véritablement affligé ; & que je l'aurois ſupprimé, ſi j'en avois été le maître.

Je me ſuis fait illuſion à moi-même, je l'avoue. Je voulois ſimplement expoſer les divers ſyſtêmes des Philoſophes ſur la connoiſſance des Bêtes, & j'ai donné lieu aux Eſprits peu attentifs de penſer, que j'approuvois celui qui les ſuppoſe animées par des Diables ; quoique je croie avoir ſuffiſamment fait connoître qu'il n'étoit pas de mon goût, & qu'en effet malgré ce que j'en ai pû dire par voie d'amuſement, je ne l'aie jamais regardé que comme une imagination biſarre & preſque folle. Dans cette expoſition des divers ſyſtêmes, je ne prétendois que donner aux raiſonnemens un tour leger, & propre à intéreſſer par une ſorte de badinage ; & par-là même, j'ai malheureuſement donné occaſion de croire, que je traitois peu reſpectueuſement des objets qui touchent à la Religion. Dans l'explication que je fais du langage des Bêtes, je n'ai eu en vûe que d'expoſer diverſes obſervations de l'Hiſtoire naturelle des Animaux avec des réflexions convenables à mon ſujet, & on a trouvé de l'indécence dans cette explication. Voilà mon crime. Je rougis de m'être attiré des reproches ſi ſenſibles à un

homme de mon état; & il n'y a rien à quoi je ne me déterminaſſe pour effacer les impreſſions qu'ils peuvent faire dans le Public.

Ce que je puis cependant vous ajoûter avec verité, & ce qui met au moins, ce me ſemble, à couvert mes intentions, c'eſt qu'en compoſant cet Ouvrage, que je condamne aujourd'hui, il ne m'eſt pas venu dans l'eſprit qu'il dût paroître condamnable: & ce qui le prouve bien ſenſiblement, c'eſt le peu de précaution que j'ai pris pour laiſſer ignorer que j'en fuſſe l'Auteur; c'eſt la franchiſe avec laquelle je l'ai avoué à diverſes perſonnes, avant qu'il commençât à faire du bruit; c'eſt la bonne foi avec laquelle j'ai donné mon Manuſcrit à lire à quelques amis, qui ne m'en ont fait qu'une critique fort légere; c'eſt l'ingénuité avec laquelle j'ai préſenté moi-même l'Ouvrage à l'autorité publique, pour être muni d'Approbation & de Privilege; c'eſt enfin la ſécurité où j'ai toûjours été ſur le ſuccès de l'Ouvrage. Il faiſoit déja du bruit, & je n'en voulois rien croire. Quelques amis m'en faiſoient craindre des ſuites déſagréables, & je ne pouvois me le perſuader. Peut-être l'illuſion dureroit-elle encore, ſi je n'avois été enfin déſabuſé par des autorités reſpectables, que je ne pouvois ſoupçonner de prévention, ni de mauvaiſe volonté. Appellez comme il vous plaira, MONSIEUR, cette eſpece de ſimplicité ſi ſinguliere: mais quelque nom qu'on puiſſe lui donner, ce n'eſt après tout que ſim-

plicité ; & ſi je ſuis aſſez heureux pour que le Public me rende cette juſtice, j'ai lieu d'eſpérer qu'en condamnant l'Ouvrage il pardonnera à l'Auteur, & qu'après m'avoir jugé avec une ſévérité contre laquelle je ne réclame point, il me plaindra avec encore plus de bonté.

Du reſte, MONSIEUR, ſoyez perſuadé, je vous prie, qu'en m'expliquant avec vous, comme je viens de le faire, & en vous marquant le deſir que j'ai que vous n'en faſſiez point aux autres un ſecret, je n'ai point eu d'autre vûe que celle de m'acquitter de ce que j'ai crû devoir à l'édification publique. Je ne cherche point à changer ma ſituation préſente. Quoiqu'on puiſſe penſer qu'elle m'eſt déſagréable, j'y ai cependant trouvé des avantages qui me la rendent chere : & ne m'eût-elle procuré que celui de penſer ſainement ſur l'Ouvrage que je déſavoue, je croirai devoir toute ma vie rendre graces à Dieu de me l'avoir ménagée.

J'ai l'honneur d'être avec bien du reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

G. H. BOUJEANT, de la Compagnie de Jeſus.

A la Fléche ce 12. *Avril* 1739.

AVERTISSEMENT.

A Peine cet Ouvrage parut-il la premiere fois, que l'Auteur ayant appris que quelques perſonnes en cenſuroient la premiere Partie, envoya aux Libraires l'Avertiſſement ſuivant, pour être imprimé à la tête d'une nouvelle Edition.

L'Auteur s'eſt cru obligé de prier les Lecteurs de faire attention, 1°. que le Syſtême qui ſuppoſe que les Démons ne ſouffrent point encore les tourmens auxquels ils ſont condamnés, n'a

rien de contraire à la foi Catholique, comme le Pere Petau le démontre dans ſon Traité des Anges. 2°. *Qu'il n'y a par conſéquent aucun inconvénient à croire, ſi on le veut, que d'une partie de ces Démons Dieu en a fait les bêtes.* 3°. *Mais que l'Auteur s'eſt contenté d'expoſer ce ſyſtême comme il a fait tous les autres, ſans l'adopter, & qu'il a même eu l'attention de le cenſurer aſſez durement, puiſqu'il déclare qu'*il ſeroit téméraire de l'adopter ſans l'approbation des Docteurs. 4°. *Que ce ſyſtême n'étant qu'une imagination biſarre & preſque folle, il ne convenoit pas de trai-*

ter la matiere plus ſérieuſement que l'Auteur a fait, ſur-tout dans un ouvrage qui porte le titre d'Amuſement ; & que s'il ſe trouve quelque eſpece de plaiſanterie ſemée dans cette expoſition, il y auroit plus que de l'injuſtice à la faire tomber, contre l'intention de l'Auteur, ſur des objets reſpectables, puiſqu'elle ne peut & ne doit tomber en effet que ſur l'Interlocuteur qui expoſe le ſyſtême. Le Public a d'ailleurs fait un accueil ſi favorable à ce petit Ouvrage, que l'Auteur a lieu de ſe conſoler de la mauvaiſe humeur, ou de la fauſſe délicateſſe de quelques Cenſeurs.

Dion. Petavii lib. 3. de Angelis cap. 4. num. 1.

Poſt admiſſum qualecumque & quandocumque peccatum ſuum, Dæmones non ſtatim ad ima tartara præcipitatos eſſe, certa ferè veterum eſt fides, qui in aëre ac ſupra terras tantiſper degere illos putant; quidam etiam ſuplicii interim & ignis expertes.

DISCOURS

Diſcours Préliminaire.

ON n'eſt point étonné de voir paroître tant de ſentimens différens ſur les meilleurs écrits, quand on conſidére combien les hommes different entr'eux, par le goût, l'humeur & la façon de penſer. De cette différence vient le grand nombre de ces hommes hardis qui s'érigent en critiques, & juges ſouverains en tout genre d'écrire, & ſur toutes matieres; ſi on peut les croire ils ſont les ſeuls dépoſitaires du bon goût. Ils puiſent à la ſource du vrai & du beau, & il n'eſt accordé qu'à eux de le faire; pour appuyer ce jugement tacite qu'ils portent d'eux-mêmes, ils ſe déclarent contre tous les Ouvrages que le Public & le commun même des gens d'eſprit admirent. Ils exercent une eſpéce d'inquiſition dans la République des Lettres, & y jugent ſui-

vant leurs paſſions. Ils ſeroient plus retenus, s'ils ne conſultoient que l'intérêt public pour l'utilité ou l'amuſement duquel on doit toujours écrire, & qu'ils fuſſent perſuadés des talens ſupérieurs & de la droiture qui doivent régler la cenſure judicieuſe; mais quel eſt le Critique qui conſulte ſes forces, & qui ſe propoſe le précepte d'Horace?

Sumite materiam veſtris, qui ſcribitis æquam,
Viribus, & verſate diù quid ferre recuſent,
Quid valeant humeri

Pluſieurs habiles écrivains ont donné des préceptes pour former le goût des Critiques; mais ces préceptes ne peuvent inſpirer les ſentimens & le caractere qui devroient être dans un Cenſeur équitable; ces ſentimens ainſi que ceux de la vertu ne peuvent être d'ailleurs tranſmis que par la nature; c'eſt elle ſeule qui nous en fait le don par les ſemences qu'elle jette dans nos eſprits.

On écarte pour l'ordinaire la droiture, quand il eſt queſtion de critiquer. Un livre paroît; on en fait cas à Paris & à la Cour, & ce qui eſt tout dire, les connoiſſeurs ſe réuniſſent pour lui donner leurs ſuffrages. Un auteur l'achette, & ſon deſſein eſt formé, avant que de l'avoir lû, pour en faire la critique. Quel motif le peut déterminer au parti qu'il prend, ſi ce n'eſt celui de dérober à un adverſaire qui lui fait ombrage, les lauriers qu'on lui donne, ou du moins de les partager?

Je ne touche point à ces critiques, qui écrivent uniquement pour vivre, & pour trouver par là un ſecours moins capable de ſoulager, que de prolonger leurs miſeres; ces auteurs famèliques ne peuvent ſe réduire au ſilence, & ſe payer de raiſons. Je reviens donc aux cenſeurs par goût & par paſſion.

Si on prioit ces réformateurs du goût public, de mettre dans l'état de perfection qu'ils ſemblent avoir

conçû, un ouvrage qui plaît à tous les gens d'érudition, ſi ce n'eſt à eux ; il pourroit arriver qu'ils lui enléveroient en le retouchant, ce qui le faiſoit admirer ; il eſt du moins certain qu'ils le priveroient de ces graces naturelles, & de ce génie particulier qui diſtinguent chaque auteur.

La contrariété qui ſe trouve dans les ſentimens qu'on porte ſur les ouvrages d'eſprit, a été depuis long-tems relevée ; elle fait honte à l'eſprit humain, dont elle découvre le peu de ſolidité. Les Tragédies du Cid & de Phêdre, & la Comédie du Miſantrope, qui ſont trois piéces des plus diſtinguées de de notre Théâtre, ont trouvé, quand elles ont parû au jour, autant de critiques & d'adverſaires, que d'admirateurs. Les ſentimens ſe ſont également partagés ſur une infinité d'autres écrits que nous eſtimons aujourd'hui unanimement, & comme entraînés par la foule. Il eſt étonnant qu'un ouvrage d'eſ-

prit, véritablement admirable, ne puiſſe obtenir facilement l'admiration & les ſuffrages de pluſieurs ſçavans, & qu'ils ne ſe rendent enfin qu'à la violence que leur fait le public ! Cela provient de ce que la plûpart de ces ſçavans jugent avec paſſion, & qu'au contraire le public ne péſe les choſes qu'au pòids du mérite. Un auteur qui parvient à lui plaire, a rempli, & même ſurpaſſé tous les préceptes pour bien écrire, & ſur leſquels on lui fait enſuite inutilement la guerre.

Un parfait critique doit joindre aux talens que pluſieurs habiles écrivains lui ont déſignés, un goût excellent & ſupérieur, & connoître celui des différentes claſſes de gens d'eſprit. Dégagé de toute complaiſance & prévention, il ne ſe propoſe que l'utilité publique. Son ſçavoir ſur toutes les ſciences le met dans chacune d'elles au deſſus de celui qui en fait une étude particuliere. Il reſpecte dans un ouvrage ce qui eſt bon, & découvre ce

que l'auteur auroit pû faire pour réuſſir encore mieux. Un pareil cenſeur reſſemble peu à l'homme ordinaire, qui cherche en tout ſon goût & ſon humeur, & s'accommode difficilement de ceux qui en different ; cependant le vray & le beau qui devroient réunir les ſentimens, & qui les partagent, ſont indépendans du caprice des hommes, & des différences que mettent dans leurs idées & leurs préjugés, les conditions, les paſſions, les qualités, les emplois, les inclinations, les études & les jugemens diférents. Ce vrai & ce beau ſont les enfans de la nature ; ils ſe relévent à la fin de l'opreſſion, & rentrent dans leurs droits, que le public protége contre la dépravation du goût, l'envie, la cabale & l'injuſtice. Cette ſeule conſidération peut dédommager les bons auteurs des diſgraces qu'ils eſſuyent.

Naturam expellas furcâ, tamen uſque recurret.

Tous les gens de lettre devroient être liés par l'intérêt qu'ils ont de ſoûtenir mutuellement leur réputation ; leur amour propre qu'ils ont conſulté en écrivant, & dont les ſçavans ſont peut-être plus ſuſceptibles que d'autres, y trouveroit ſon compte. Cette liaiſon & cet accord feroient auſſi beaucoup pour l'honneur des ſciences. On eſt ſouvent embarraſſé pour découvrir les motifs de certains ouvrages qui dégénerent en critiques ſanglantes, & en libelles diffamatoires. Deux acteurs y paroiſſent avoir l'eſprit échauffé, ils s'offenſent par les termes les plus forts, & ont beaucoup écrit ſur la queſtion qui les diviſe ; de quoi s'agit-il dans le principe qui s'eſt perdu dans une collection d'invectives ? De changer différemment un mot ou une ſillabe dans le texte grec ou latin, qui forme la diſpute, & ce qui eſt de plus ſurprenant, le choix eſt indifférent. Une queſtion de deux mots ne devroit-elle pas ſe ter-

miner en deux autres?

L'écrivain ſenſé expoſe le vrai de la façon qui le peut rendre ſenſible, utile & agréable ; il laiſſe au public le ſoin de le deffendre. Il méprise les traits que la raillerie, l'ignorance & l'envie lui portent. Il ſcait qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de ſe garantir des invectives de certains eſprits violens, qui cenſurent par une aveugle manie. Quoique ces eſprits profitent ſouvent de la modération de leurs adverſaires, pour perdre tout ménagement à leur égard : cependant l'unique parti que le ſage puiſſe prendre en pareil cas, eſt de ſe taire ; il s'écarte s'il entre en lice avec ces furieux.

Zoïle, homme atrabilaire, & qui a marqué la corruption de ſon cœur & de ſon goût, par ſes critiques auſſi injuſtes, qu'injurieuſes, n'a pas épargné Homere ; Virgile ne l'a point été par Philiſtus, qui oſa le traiter de ſtupide en la préſence même d'Auguſte. Le public

a été le défenſeur de ces grands hommes, & c'eſt à lui qu'ils ont remis le ſoin de protéger leurs écrits. L'Auteur de l'Amuemſent Philoſophique, que je n'entends comparer à ces illuſtres Ecrivains, que par la reſſemblance que ſon ſort a eu avec le leur, a trouvé pluſieurs Zoïles François ; je ne peus les nommer autrement, puiſque leur cenſure dénuée de vérité & de goût, ne renferme que des invectivas conformes à l'eſprit de Zoïle.

Le nom de cet Auteur nous eſt inconnu ; les critiques nous l'ont laiſſé à deviner par ces caracteres, le P. B. Je ſerai auſſi diſcret qu'ils l'ont été à ce ſujet ; cependant je dois ajoûter que Madame la Ducheſſe de Chaulnes, dont le ſuffrage fait honneur aux eſprits du premier ordre, & qui ſeule pourroit leur concilier celui du public, reconnoiſſoit un vrai mérite dans l'auteur que ces critiques ont voulu nous déſigner, & qui eſt le même, à qui la commune opinion a

attribué l'ouvrage qu'on remet au jour. Une perſone née comme eſt celle qu'on vient de nommer, pour faire valoir & apprécier le mérite, a droit de décider de ſon exiſtence, & ne peut s'y tromper. A quoi ſert le nom de l'auteur, pour juger du préſent qu'il nous a fait? Cet auteur peut n'être pas celui qu'on a voulu nous déſigner; mais il ne ſe peut qu'aucun homme d'eſprit, & dans tel état que nous puiſſions le ſupoſer, fut fâché d'être l'auteur de l'Amuſement Philoſophique.

Les cenſeurs ont trouvé le ſiſtême débité dans cet ouvrage, peu reſpectueux pour la religion, & trop hardi. Cette accuſation n'a de grave que les termes avec leſquels on la fait valoir; elle s'évanoüit quand on fait réflexion que ce ſiſtême n'eſt donné que comme une plaiſanterie & une fiction. L'auteur annonce que ſon diſcours eſt du nombre de ceux qu'on hazarde ſans preuves, & ſans autre deſſein que celui d'égayer: C'eſt

un diſcours (pour me ſervir encore de ſes termes) qu'il dit avoir été tenu par un homme, don l'air ſérieux, mêlé de plaiſant, faiſoit douter s'il étoit lui-même bien perſuadé de ce qu'il débitoit. L'auteur pouvoit-il uſer d'une plus grande précaution ? Il en a une particuliere encore, & qui va juſqu'au ſcrupule, pour ne point étendre la plaiſanterie ſur ce qui peut intéreſſer la religion.

M. de Fontenelle n'a point été plus circonſpect, en nous donnant ſon ſyſtême de la pluralité des mondes; cependant ce ſyſtême ſeroit plus contraire à la religion que celui du langage des bêtes, ſi on le dépoüilloit de ſon correctif, pour ne s'attacher qu'à la ſuite du raiſonnement. Enfin ſi on veut mal interpréter le ſyſtême de M. de Fontenelle, ne peut-on point tirer à ſon ſujet des conſéquences moins recherchées, & plus fortes contre la religion, que celles qu'on a tirées ſur l'Amuſement

Philoſophique ? L'auteur de ce dernier ouvrage n'a eu d'autre vuë que celle de combattre l'opinion de Deſcartes ſur les actions méchaniques des bêtes. M. de la Fontaine s'eſt auſſi amuſé ſur le même ſujet, quoique ſans aller ſi loin ; comme ſa critique a du rapport avec celle de notre auteur, le Lecteur ſouffrira volontiers qu'on lui remette ſous les yeux les vers que ce Poëte inimitable en ſon genre, a faits pour détruire l'opinion de Deſcartes.

. . . . . Ne trouvez pas mauvais,
Qu'en ces Fables . . . j'entremêle des traits
De certaine Philoſophie
Subtile, engageante & hardie.
On l'apelle nouvelle. En avez-vous ou non
Oüi parler ? Ils diſent donc
Que la Bête eſt une machine ;
Qu'en elle tout ſe fait ſans choix & par reſſorts :
Nul ſentiment, point d'ame, en elle tout eſt corps.
Telle eſt la Montre qui chemine,
A pas toujours égaux, aveugle & ſans deſſein,

Ouvrez-la, liſez dans ſon ſein:
Mainte roue y tient lieu de tout l'eſprit du monde.
La premiere y meut la ſeconde,
Une troiſiéme ſuit, elle ſonne à la fin.
Au dire de ces gens la Bête eſt toute telle:
L'objet la frape en un endroit:
Ce lieu frappé s'en va tout droit
Selon nous au voiſin en porter la nouvelle:
Le ſens de proche en proche auſſi-tôt la reçoit.
L'impreſſion ſe fait, mais comment ſe fait-elle?
Selon eux par néceſſité,
Sans paſſion, ſans volonté:
L'animal ſe ſent agité
De mouvemens que le vulgaire appelle
Triſteſſe, joie, amour, plaiſir, douleur cruelle,
Ou quelqu'autre de ces états;
Mais ce n'eſt point cela; ne vous y trompez pas.
Qu'eſt-ce donc? Une Montre. Et nous? C'eſt autre choſe.
Voici de la façon que Deſcartes l'expoſe,
Deſcartes ce mortel dont on eût fait un Dieu
Chez les Payens, & qui tient le milieu
Entre l'homme & l'eſprit, comme entre l'huître & l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de ſomme.

Voici, dis-je, comment raiſonne cet Auteur.
Sur tous les Animaux enfans du Créateur,
J'ai le don de penſer, & je ſais que je penſe.
Or vous ſavez, Iris, de certaine ſcience,
Que quand la Bête penſeroit,
La Bête ne réfléchiroit
Sur l'objet, ni ſur ſa penſée.
Deſcartes va plus loin, & ſoutient nettement,
Qu'elle ne penſe nullement.
Vous n'êtes point embarraſſée
De le croire; ni moi. Cependant quand aux bois
Le bruit des Cors, celui des voix
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'envain elle a mis ſes efforts
A confondre & broüiller la voie,
L'animal chargé d'ans, vieux Cerf, & de dix cors,
En ſuppoſe un plus jeune, & l'oblige par force,
A préſenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raiſonnemens pour conſerver ſes jours!
Le retour ſur ſes pas, les malices, les tours,
Et le change, & cent ſtratagêmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur ſort!
On le déchire après ſa mort;

Ce ſont tous ſes honneurs ſuprêmes.

Quand la Perdrix
Voit ſes petits
En danger, & n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la bleſſée, & va traînant de l'aîle,
Attirant le Chaſſeur & le Chien ſur ſes pas,
Détourne le danger, ſauve ainſi ſa famille;
Et puis quand le Chaſſeur croit que ſon Chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend ſa volée, & rit
De l'homme, qui confus, des yeux en vain la ſuit.

Non loin du Nord il eſt un monde,
Où l'on ſait que les habitans
Vivent ainſi qu'aux premiers tems,
Dans une ignorance profonde:
Je parle des humains: car quant aux animaux,
Ils y conſtruiſent des travaux,
Qui des torrens groſſis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'un & l'autre rivage.
L'édifice réſiſte, & dure en ſon entier;
Après un lit de bois, eſt un lit de mortier:
Chaque Caſtor agit: commune en eſt la tâche:
Le vieux y fait marcher le jeune ſans relâche.
Maint maître d'œuvre y court, & tient haut le bâton.

La République de Platon,
Ne ſeroit rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils ſavent en hiver élever leurs maiſons,
Paſſent les Etangs ſur des ponts,
Fruit de leur art, ſavant ouvrage;
Et nos pareils ont beau le voir,
Juſqu'à préſent tout leur ſavoir
Eſt de paſſer l'onde à la nage.

Que ces Caſtors ne ſoient qu'un corps vuide d'eſprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire:
Mais voici beaucoup plus : écoutez ce récit,
Que je tiens d'un Roi plein de gloire.
Le défenſeur du Nord vous ſera mon garant:
Je vais citer un Prince aimé de la Victoire :
Son nom ſeul eſt un mur à l'Empire Ottoman:
C'eſt le Roi Polonois, jamais un Roi ne ment.
Il dit donc que ſur ſa frontiere
Des animaux entr'eux ont guerre de tout tems:
Le ſang qui ſe tranſmet des peres aux enfans,
En renouvelle la matiere.
Ces animaux, dit-il, ſont germains du Renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'eſt faite parmi les hommes,

Non

Non pas même au ſiécle où nous ſommes.
Corps de garde avancé, vedettes, eſpions,
Embuſcades, partis, & mille inventions
D'une pernicieuſe & maudite ſcience,
Fille du Styx, & mere des Héros,
Exercent de ces animaux
Le bon ſens & l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Acheron nous devroit
Rendre Homere. Ah, s'il le rendoit,
Et qu'il rendît auſſi le (1) Rival d'Epicure!
Que diroit ce dernier ſur ces exemples-ci?
Ce que j'ai déja dit, qu'aux Bêtes la nature
Peut par ces ſeuls reſſorts opérer tout ceci;
Que la mémoire eſt corporelle;
Et que pour en venir aux exemples divers,
Que j'ai mis en jour dans ces vers,
L'animal n'a beſoin que d'elle:
L'objet, l'orſqu'il revient, va dans ſon magaſin,
Chercher par le même chemin
L'image auparavant tracée,
Qui ſur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le ſecours de la penſée,
Cauſer un même événement.
Nous, agiſſons tout autrement.

(1) *Deſcartes.*

La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'inſtinct. Je parle, je chemine :
Je ſens en moi certain agent :
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il eſt diſtinct du corps, ſe conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même.
De tous nos mouvemens c'eſt l'arbitre ſuprême.
Mais comment le Corps l'entend-il?
C'eſt-là le point : je vois l'outil
Obéir à la main : mais la main, qui la guide?
Eh ! qui guide les Cieux, & leur courſe rapide ?
Quelqu'Ange eſt attaché peut-être à ces grands corps.
Un Eſprit vit en nous, & meut tous nos reſſorts :
L'impreſſion ſe fait ; le moyen, je l'ignore.
On ne l'apprend qu'au ſein de la Divinité ;
Et s'il faut en parler avec ſincérité,
Deſcartes l'ignoroit encore.
Nous & lui, là-deſſus, nous ſommes tous égaux.
Ce que je ſais, Iris, c'eſt qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,

Cet eſprit n'agit pas, l'homme ſeul eſt ſon temple.
Auſſi faut-il donner à l'animal un point,
Que la plante après tout n'a point.
Cependant la plante reſpire:
Mais que répondra-t'on à ce que je vais dire?

Deux Rats cherchoient leur vie, ils trouverent un œuf.
Le dîné ſuffiſoit à gens de cette eſpéce:
Il n'étoit pas beſoin qu'ils trouvaſſent un Bœuf.
Pleins d'appétit & d'allégreſſe,
Ils alloient de leur œuf manger chacun ſa part;
Quand un Quidam parut. C'étoit maître Renard:
Rencontre incommode & fâcheuſe.
Car comment ſauver l'œuf, Le bien empaquetter,
Puis des pieds de devant enſemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner,
C'étoit choſe impoſſible, autant que hazardeuſe.
Néceſſité l'ingénieuſe
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvoient gagner leur habitation,
L'écornifleur étant à demi quart de lieue;

L'un ſe mit ſur le dos, prit l'œuf entre ſes bras,
Puis, malgré quelques heurts & quelques
mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille ſoûtenir, après un tel récit,
Que les Bêtes n'ont point d'eſprit.

Pour moi, ſi j'en étois le maître,
Je leur en donnerois auſſi bien qu'aux enfans.
Ceux-ci penſent-ils pas dès leurs plus jeunes
ans ?
Quelqu'un peut donc penſer, ne ſe pouvant
connoître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerois à l'animal,
Non point une raiſon ſelon notre maniere:
Mais beaucoup plus auſſi qu'un (1) aveugle
reſſort.

Fables de M. de la Fontaine, livre 10, Diſcours à Madame de la Sabliere.

Les critiques ne manqueront pas d'objecter que M. de la Fontaine n'a rien avancé dans les vers qui ont été raportés, qui milite contre la

(1) Tel que Deſcartes *l'attribue* à tous les Animaux différens de l'Homme.

religion ; mais qu'ils ont droit de ſe récrier contre la citation peu ſérieuſe qui eſt faite dans l'Amuſement Philoſophique, de pluſieurs paſſages de l'Ecriture Sainte ; une pareille entrepriſe eſt, ſuivant eux, une témerité & un manque de reſpect pour cette même Ecriture.

Il eſt facile de répondre à ces critiques, qui ſe parent du prétexte ſpecieux de défendre la Religion, pour faire les leçons les plus injurieuſes, & qui lui ſont le plus oppoſées ; que l'employ des paſſages de l'Ecriture Sainte, ſur des points eſſentielles de Foy, ou de morale éxige la gravité & le ſérieux dus au ſujet ; mais que l'emploi des paſſages de cette même Ecriture ſur des points qui ne touchent ni le fond de la Religion, ni celui de la morale, n'éxige point entiérement autant que dans la premiére hypotheſe ; ſur-tout, quand ces paſſages toûjours très-reſpectables ne ſont point propoſés dans un faux jour, & à deſſein d'en tirer des con-

ſequences dangereuſes. S'il y avoit trop de licence à ſe ſervir des paſſages de l'Ecriture, dans les purs éxercices d'eſprit, on banniroit celle qui a lieu ſur les bancs de Philoſophie & de Théologie ; on y ſoutient des propoſitions intéreſſantes pour la Religion, on les apuye des paſſages de l'Ecriture ſainte, & chacun des Diſputans, les interprête en faveur de ſon ſentiment, & ſouvent dans un ſens tout oppoſé ; cependant cette licence eſt tolérée, ont ſçait qu'elle eſt l'intention de ceux qui la prennent ; pourquoi ne pas accorder cette même licence à un Auteur qui s'en ſert encore plus innocemment qu'on ne fait en Philoſophie & en Théologie, & qui ne l'employe que dans un ſujet, où, comme on l'a obſervé, la Religion & les mœurs ne peuvent être bleſſés. La cenſure qu'on a faite pour tirer des conſéquences du contraire eſt ſans effet contre l'Auteur du langage des bêtes ; elle démontre ſimplement un défaut de jugement

& de juſtice de la part des Cenſeurs. Il n'y a rien qu'ils ne puiſſent blâmer ſur de pareils préjugés. Les meilleures liqueurs s'aigriſſent quand vous les verſez dans un vaiſſeau qui n'eſt pas net.

Sincerum eſt niſi vas, quodcunque infundis, acceſſit.

Il reſte à répondre aux Critiques qui ont trouvé trop de hardieſſe dans la ſuppoſition des démons pour animer les corps des Bêtes. On ceſſe de ſe formaliſer de cette ſuppoſition ; auſſi-tôt qu'on ſe rapelle qu'elle n'eſt qu'un jeu d'eſprit, & qu'elle nous eſt annoncée comme telle. Toute fiction paroît hardie, quand elle nous eſt préſentée, parce qu'elle porte notre eſprit ſur des objets extraordinaires ; cependant nous convenons que la fiction, lorſqu'elle eſt bien employée, contribuë à former & à étendre notre jugement ; par le ſecours de la fiction nous découvrions ſouvent ce qui

eſt vraiſemblable & enſuite ce qui eſt vray. Quoique la fiction ne puiſſe nous conduire ni à l'un ni à l'autre dans certains ouvrages, on ne doit pas néamoins la rejetter; ſurtout ſi elle parvient à amuſer, & que ce ſoit la principale fin de ces mêmes ouvrages, comme elle l'eſt de celui de l'Amuſement Philoſophique, Un écrit qui n'attaque ni la religion ni les mœurs, que l'honnête homme, en écrivant, doit toujours reſpecter, mérite d'être bien reçû, & qu'on paſſe à l'auteur les moyens, quoique nouveaux, qu'il a employés pour plaire; c'eſt dans cette ſeule vûe que notre auteur a ſupoſé des démons qui animent les bêtes; il nous a expliqué ſes intentions, & elles ne nous laiſſent aucun doute à ce ſujet.

Notre auteur a conſideré la religion, par raport à Dieu, & par raport aux hommes; s'étant attaché à ne la point bleſſer en ce qui touche ces deux points, il a

penſé

penſé qu'il pouvoit exercer ſon eſprit ſur les bêtes, pour leſquelles la religion ne prend aucun intérêt ; il en a raiſonné de la façon qu'il a jugé être la plus propre pour amuſer, & pour combattre les viſions de Deſcartes.

Deſcartes, habile Mathématicien, Philoſophe d'un eſprit vaſte & pénétrant ; mais préſomptueux à tel point, qu'il ſe fait gloire d'avoir ſeul tiré le rideau qui dérobe la vérité à notre vuë, & qu'il plaint l'ignorance de tous les anciens Philoſophes; Deſcartes, dis-je, nous a donné avec confiance ſon ſyſtême ſur la nature des bêtes. Elles ne ſont, ſuivant le ſentiment de ce Philoſophe, que des machines mortes; leurs mouvemens locaux ſe font ſans aucune connoiſſance, & de la même maniere qu'ils ont lieu dans une montre par l'unique diſpoſition des parties ; enfin les animaux ſont des automates organiſés, ils ne ſe peuvent mouvoir que

ſuivant qu'ils y ſont déterminés par les différens corps qui les environnent.

Je formerois un volume, ſi j'entreprenois de rapporter toutes les raiſons que les Philoſophes modernes, plus éclairés & plus ſenſés en ce point que Deſcartes, ont oppoſées à un ſyſtême auſſi éloigné de la vérité que de la raiſon ; pour lui donner quelque poids, on obſerve qu'il faudroit qu'un Carteſien pût compoſer une machine capable de faire au moins la centiéme partie des actions que nous remarquons dans les bêtes ; que cette machine, qui par exemple repréſenteroit un chien, pût changer de diſpoſition en recevant un coup de bâton, qui lui ſeroit donné ſans un ſujet qui mérite punition; de maniere que cette machine qui jouoit, folâtroit, & ſe réjouiſſoit, puiſſe ſe cacher, ſe montrer honteuſe, & ne reſpirer que la vengeance ; juſqu'à ce que quelqu'un vienne à la careſſer, ou à lui faire quel-

qu'autre bien qui lui donne lieu de reprendre ſa premiére gayeté.

Cette idée, ou plûtôt ce ſonge ſpirituel de Deſcartes, qu'il nous a débité trop ſérieuſement, a révolté l'auteur de l'Amuſement Philoſophique, ainſi que toutes les perſonnes qui réfléchiſſent; car comment concevoir que des reſſorts ſeuls préſident à la prévoyance, à l'adreſſe, à la fineſſe, & aux ruſes ſur leſquelles pluſieurs animaux donnent aux hommes des leçons? Comment comprendre que ces reſſorts font qu'un chien diſtingue ſon maître entre pluſieurs perſonnes, qu'il ne prend jamais le change, qu'il le careſſe, qu'il le défend lorſqu'il eſt attaqué, qu'il lit dans ſes yeux, qu'il reçoit ſes leçons & les pratique; qu'il fait ſentinelle, lorſque ce maître dort en plein champ? Allons plus loin; comment concevoir que ce chien machinal, par l'unique effet des reſſorts, porte les aparences de l'attachement au point de reſter ſur la

tombe de ſon maître, de refuſer toute nourriture, & de paroître pénétré d'une vive douleur pendant pluſieurs jours, quoique ſouvent il n'en ait falu qu'un aux enfans du défunt pour ſe conſoler de ſa perte? Les Philoſophes qui ont prétendu que l'inſtinct conduiſoit mieux les bêtes, que la raiſon ne conduit les hommes, auroient ſans doute ſouhaité (s'ils euſſent imaginé le ſyſtême de Deſcartes) que la nature nous eût accordé de pareils reſſorts, ſi capables de reparer la foibleſſe ou le vuide qui ſe rencontre ſouvent dans la raiſon humaine.

Deſcartes qui aſpiroit à la prééminence ſur tous les Philoſophes, s'eſt mis au-deſſous du plus grand nombre par ſon ſyſtême.

Les Philoſophes ont été fort partagés de ſentimens ſur la nature des bêtes, & ſur leurs connoiſſances.

Pluſieurs ſectes ont donné aux bêtes la raiſon en partage. Quel-

ques-uns, comme Plutarque & Porphyre, ont avancé que cette raiſon étoit égale à celle des hommes; d'autres avec Pythagore, ſe ſont contentés de mettre la raiſon des bêtes au-deſſous de celle des hommes; parce que cette raiſon dans les bêtes, eſt aſſujétie à des organes plus groſſiers.

J'entrerois dans un trop grand détail, ſi j'entreprenois de raporter les ſentimens différens, ou plûtôt les erreurs de toutes les ſectes ſur l'ame des bêtes. Pluſieurs ſentimens comme ceux des Péripatéticiens, paroîtroient peu intelligibles, & les autres ridicules.

Les Philoſophes modernes décident comme ont fait les plus eſtimables de l'antiquité, que les bêtes n'ont que des ames corporelles, & des connoiſſances ſenſitives; qu'elles ſont ſenſibles aux paſſions de l'amour & de la haîne, du plaiſir & de la douleur; que leurs connoiſſances & leurs déſirs ſont réglés par un inſtinct qui eſt une eſpéce

de jugement naturel, & que cet inſtinct ne conduit les bêtes, & ne régle leurs actions, que ſuivant les différentes paſſions dont elles ſont agitées.

L'eſprit ſe révolte ſans doute contre la raiſon que quelques Philoſophes attribuoient aux bêtes; mais il ne comprend pas l'inſtinct que les autres plus reſervés ont imaginé. Cet inſtinct eſt un être de raiſon, à la faveur duquel on veut éluder les difficultés ſur un ſujet obſcur.

Les Philoſophes, & peut-être les Médecins, ſemblent décidés, pour ne point reſter ſans répliques, & pour répondre de façon ou d'autre à toutes les queſtions, & même ſur les matieres qui bornent notre raiſon; de là viennent ces ſolutions énigmatiques, qui dégénerent en diſputes de mots, & en diſtinctions inintelligibles.

Deſcarres animé de cet eſprit philoſophique, & voulant lever les doutes ſur l'ame des bêtes,

leur a enlevé cette connoiſſance qu'on leur accordoit, & dont le plus ou le moins d'étendue faiſoit la matiere de la diſpute. *Sublatâ cauſâ, tollitur effectus.* Les bêtes ne connoiſſent & ne diſtinguent plus les objets, elles ne ſont plus, à proprement parler, ſuſceptibles de plaiſir ni de douleur, d'amour ni de haîne; & quoiqu'elles donnent des ſignes extérieurs de ces paſſions, elles n'en ſont pas plus touchées que le ſont des miroirs, lorſquils nous repréſentent des viſages ſur leſquels ces mêmes paſſions ſont exprimées.

Comme Deſcartes étoit habile Mathématicien, il vouloit tout raporter à ſes Mathématiques; ſemblable en cela à ce Muſicien de l'antiquité, qui pour faire les honneurs de ſon art, s'imagina que l'ame n'étoit qu'une eſpéce d'harmonie.

Il vaut mieux, certainement, pour un eſprit ſenſé, abandonner toutes les définitions qu'on nous

éclat toutes celles qui doivent le tranſmettre à la poſtérité.

Je ſouhaiterois pouvoir détruire les couleurs que quelques critiques ont employées, pour dénigrer le portrait de l'auteur à qui l'opinion commune a attribué, & peut-être ſans fondement, l'ouvrage qu'on remet au jour. Je parviendrois à inſpirer l'idée juſte qu'on doit avoir de ſes mœurs & de ſa religion, s'il m'étoit permis de nommer ceux qui formoient ſes liaiſons les plus ordinaires. Ces hommes & ces ſages, que les plus vertueux jugent être ornés des plus ſolides vertus, d'un eſprit diſtingué, & des qualités qui caractiſent les perſonnes eſtimables, ſuivant la religion & le monde même, reconnoiſſoient, dans cet auteur injuſtement attaqué, une exacte probité, un naturel obligeant, une humeur douce & égale, un eſprit vif & ſolide, & les différentes qualités, qui font le parfaitement homme. Il a fait pluſieurs ouvrages qui répon-

dent à la réputation qu'il s'eſt acquiſe, entr'autres un fort eſtimé ſur la Paix de Munſter. Ce portrait ne fera impreſſion que ſur les eſprits qui cherchent le vrai ; il ne peut toucher ceux qui prévenus par de fauſſes maximes, & des raports calomnieux, ſemblent s'être engagés à être toûjours contraires à des perſonnes qu'ils eſtimeroient, ſi elles leur étoient connuës. Ils leur imputent des ouvrages qu'elles déſavouent, ou empoiſonnent ce qu'il y a de plus innocent dans les écrits qui partent réellement d'elles. L'effet ou le malheur ordinaire attaché au mérite éminent, eſt d'attirer l'envie, & la calomnie qui manque rarement de la ſuivre. Tout juge impartial conviendra que la vertu ne peut ſe montrer dans un plus beau jour & plus utilement, qu'elle le fait dans ces mêmes perſonnes qui ont des ſentimens ſains & incorruptibles, qui ſacrifient leurs veilles, & leurs ſantés pour former des ſujets

capables de concourir au ſoutien de la religion & de l'Etat, & de ſervir à la gloire de notre Roi. Ces jeunes ſujets aprennent de bonne heure à cette école, que ce Monarque, par les qualités héroïques de l'ame & du cœur, n'eſt pas moins le premier homme, que le premier Roi de l'Europe. On reconnoît facilement à ces traits la ſociété dont j'entens parler. C'eſt la plus foible marque que je puiſſe lui donner de ma reconnoiſſance & de mon reſpect. Pluſieurs plumes plus habiles, & non plus véridiques que la mienne, peuvent en porter lemême témoignage, & en faire un éloge qui eſt fort au-deſſus de mes forces.

Il y a peu de perſonnes qui prennent la cauſe des gens vertueux, quand ils ſont opprimés; cependant chacun fait gloire d'eſtimer la vertu. On croit peut-être trouver dans l'oppreſſion des vertueux le foible de la vertu, quoiqu'il ne ſoit que celui de notre

ſon ſort & ſa perte, la vertu eſt vengée ; cependant, pour ce qui eſt de nous ; convenons que rendre ſi tard juſtice aux gens vertueux, c'eſt moins eſtimer la vertu, que courir après ſon ombre.

Les meilleurs ouvrages d'eſprit ont leurs adverſaires, ainſi que la vertu à les ſiens. On n'accorde aux grands hommes qui les ont faits, les lauriers qui leur ſont dus, qu'après que la mort les a couverts de cyprès. Pendant que ces auteurs vivent, on ne ſe contente pas de les cenſurer ſur les penſées, le plan & le ſtile de leurs écrits ; on perce juſqu'à la perſonne de l'écrivain, on attaque ſes mœurs, & on lui ſupoſe les vices qui peuvent le rendre odieux ou ridicule ; ſans conſidérer que la conduite qu'on tient à ſon égard, nous expoſe à être traités à notre tour de la même maniere.

At nos virtutes ipſas invertimus, atque
Sincerum cupimus vas incruſtare. . . .

Quam temerè in noſmet legem ſancimus iniquam.
Nam vitiis nemo ſine naſcitur : optimus ille eſt
Qui minimis urgetur.

HOR.

Je finis par une autre penſée du même Poëte, qui étoit un critique fin & délicat, mais judicieux & modéré ; en ſouhaittant que ceux qui liront ceci, veuillent bien aprouver ma morale, ou qu'il leur plaiſe de me découvrir la leur, ſi elle lui eſt préférable.

. . . Si quid noviſti rectius iſtis
Candidus imperti, ſi non, his utere mecum.

FAUTES D'IMPRESSION.

Epitre. Pag. 5. lig. 4. *répondent.* liſez *répond.*
Amuſemement. P. 35. l. 23 *Charretier.* liſ. *Chartier.*
Id. p. 37. l. 12. *obligés.* liſ. *obligé.*
Id. p. 86. l. 16. *ſe ſont.* liſ. *ce ſont.*
Id. p. 94. l. 17. *l'Affrique.* liſ. *l'Afrique.*
Id. p. 111. l. 24. *ſepéce.* liſ. *eſpéce.*
Id. p. 123. l. 2. *Joſephe.* liſ. *Joſeph.*
Critique P. 19. l. 2. *Metempſichoſe.* liſ. *Metempſicoſe.*
Id. p. 22. vers 7. *cærulcos,* liſ. *cæruleos.*
Id. p. 39. l. 8. de la note. *Philophie.* liſ. *Philoſophie.*
Id. p. 47. vers 11. *non manibus.* liſ. *mænibus.*
Id. p. 50. & derniere, l. 5. de la note. *male veram.* liſ. *malè verum.*

AMUSEMENT PHILOSOPHIQUE SUR LE LANGAGE DES BESTES.

A Mad. la Ducheſſe de Chaulnes.

QUE vous êtes ſéduiſante, Mad... & que vous connoiſſez bien tout l'empire que vous avez ſur moi! Il ne m'eſt échapé qu'une fois de dire dans un de nos Entretiens Philoſophiques que je croyois que

les Bêtes parloient & s'entendoient fort bien entr'elles. Tout autre que vous auroit écouté ce propos comme un de ces diſcours que l'on hazarde ſans preuve, & ſans autre deſſein que d'égayer la converſation. Mais vous me connoiſſez, dites-vous; & quoique la propoſition ait tout l'air d'une plaiſanterie, il vous plaît d'aſſurer que je ne l'ai point avancée au hazard : vous voulez que je la traite ſérieuſement, & que je vous rende compte des raiſons qui m'ont perſuadé. Je ne ſçais ſi dans toute autre circonſtance je pourrois me réſoudre à vous obéir, quelque envie que j'aye de vous plaire; car vous ſçavez que je n'ai guéres le loiſir de me diſtraire par des diſſertations amuſantes. Heureuſement me voici enfin à la campagne. J'ai laiſſé à la ville juſqu'au ſouvenir des occupations peu divertiſſantes dont vous me plaignez quelquefois. Il me ſemble que je regne ici ſur

toute la nature ; dans un ſéjour délicieux & un cercle d'amuſemens dont la variété prévient le dégoût, & que je partage avec une ſociété charmante. A ce ſeul trait vous devinerez aiſément que je ſuis à C.... Puiſque pour rendre les plaiſirs plus vifs, il faut, diſent les Maîtres de volupté, en interrompre la continuité par quelque occupation legere, que puis-je faire de mieux, que de ſatisfaire votre curioſité ? L'amour propre, comme vous voyez, ſe retrouve par tout ; & j'aurai moins de mérite que de plaiſir à vous obéïr. Mais nous ne comptons point enſemble, & pourvû que vous ſoyez contente de mon travail, je m'imagine que vous me pardonnerez ſans peine d'y avoir cherché mon propre amuſement.

Vous me demandez donc ſi je crois ſérieuſement que les Bêtes parlent. Oui, Mad..... je crois très-ſérieuſement que les Bêtes parlent & s'entendent entre

elles tout auſſi-bien que nous & quelquefois mieux. Votre curioſité n'eſt-elle pas ſatisfaite ? Non ; vous voulez ſçavoir quelles ſont mes raiſons. Ce ſecond point n'eſt pas ſi facile à réſoudre. Si j'étois avec vous en converſation familiere, je vous dirois que la raiſon qui me perſuade que les Bêtes parlent, c'eſt que M. R. parle. Vous ne manqueriez pas d'ajouter Mad. d'H. & cette bouffonnerie nous feroit peut-être rire ; mais quand on écrit il faut reſpecter ſes Lecteurs. Je ne vous dirai pas non plus qu'autrefois le Serpent eut avec Eve, une converſation ſuivie, & que l'Aneſſe de Balaam a parlé. Il ſeroit encore plus inutile de vous raporter la fable des Chevaux d'Achille. Vous me répondriez que de ces événemens, les uns ſont ſurnaturels, les autres fabuleux, qui par conſéquent ne prouvent rien dans l'ordre de la nature. Je vous entends. Cherchons donc dans la nature même

les preuves de mon opinion. N'attendez cependant pas de moi des découvertes merveilleuſes. Vous ſerez peut-être toute étonnée de voir que vous croyez déja vous-même tout ce que je penſe ſur cela, & que je ne ferai que vous développer des idées & un ſentiment confus que vous n'avez pas aſſez approfondi. Mais il faut établir quelques préliminaires; & je crains que l'acceſſoire ne ſoit auſſi long que le principal, ce qui eſt une faute capitale contre les regles d'une compoſition exacte. Mais qu'importe, pourvû que le tout vous amuſe! Les Bêtes ont-elles de la connoiſſance? Si elles connoiſſent, elles parlent. Mais comment parlent-elles? Voilà les trois points de cette eſpéce de diſſertation.

I.
DE LA
CONNOISSANCE DES BESTES.

LES Bêtes ont-elles de la connoiſſance ? je ſuis perſuadé que ſur cette queſtion vous n'héſiterez ſeulement pas. Deſcartes aura beau vous dire que les Bêtes ſont des machines : qu'on peut expliquer toutes leurs actions par les loix de la méchanique : qu'avant lui, & dès le temps de ſaint Auguſtin, quelques Philoſophes ont eu à peu près la même idée. Vous avez une chienne que vous aimez, & dont vous croyez être aimée. Je défie tous les Cartéſiens du monde de vous perſuader que votre chienne n'eſt qu'une machine. Comprenez, je vous prie, le ridicule qui en réſulteroit pour tout ce que nous ſom-

mes qui aimons des chevaux, des chiens, des oiſeaux. Repréſentez-vous un homme qui aimeroit ſa montre comme on aime un chien, & qui la careſſeroit parce qu'il s'en croiroit aimé au point que quand elle marque midi & une heure, il ſe perſuaderoit que c'eſt par un ſentiment d'amitié pour lui, & avec connoiſſance de cauſe qu'elle fait ſes mouvemens. Voilà préciſément, ſi l'opinion de Deſcartes étoit vraie, quelle ſeroit la folie de tous ceux qui croyent que leurs chiens leur ſont attachés & les aiment avec connoiſſance & ce qu'on appelle ſentiment.

J'avouë que ſi le ſyſtême de Deſcartes étoit appuyé ſur des preuves ſolides, cette conſéquence ne ſuffiroit pas pour le réfuter. Il faudroit plaindre les hommes d'être livrés à une illuſion ſi groſſiére; mais le vrai demeure toujours vrai, quoiqu'en puiſſe ſouffrir notre amour propre. Heureuſement le ſentiment de ce Philo-

ſophe n'eſt fondé que ſur de ſimples poſſibilités. Dieu, dit-il, a pû faire les Bêtes de ſimples machines. Il n'eſt pas impoſſible qu'il l'ait fait. Je puis expliquer toutes leurs actions par les loix de la méchanique. Il y a même quelques-unes de ces actions qui ſemblent exclure tout autre principe. Donc j'ai lieu de croire que les Bêtes ſont des machines. Raiſonnement défectueux, comme vous voyez. Car du fait au poſſible la conſéquence eſt certaine; mais du poſſible au fait la conſéquence eſt hazardée, incertaine & téméraire. C'eſt une pure ſuppoſition; un château de cartes dont on peut s'amuſer, mais qui n'a rien de ſolide.

Je dis plus. Il y a quelque choſe en nous qui ſe joint à la raiſon pour bannir de la ſociété l'opinion de Deſcartes. Ce n'eſt pas un ſimple préjugé; c'eſt une perſuaſion intime; un ſentiment dont voici l'origine. Il n'eſt pas impoſſible que les hommes avec qui

je vis, qui me parlent, qui me répondent, qui raiſonnent & qui agiſſent avec moi, ne ſoient que des machines. Car je ſçais que je penſe & que j'ai dans moi un principe qui penſe & qui connoît; mais je ne ſçais pas de même ce qui ſe paſſe dans l'intérieur des autres hommes; & on ne peut refuſer à Dieu le pouvoir de faire des hommes qui n'en euſſent que l'apparence & tout le jeu, quoiqu'ils ne fuſſent dans le fond que de pures machines. Cependant malgré la vérité de ce principe, il me ſeroit abſolument impoſſible de me perſuader ſérieuſement, à moins que Dieu ne m'en fit une révélation expreſſe, que les hommes avec qui je vis ne ſont en effet que des machines faites pour me donner du ſecours ou de l'embarras, du plaiſir, ou du tourment. Pourquoi? C'eſt que quand je vois quelqu'un parler, raiſonner & agir comme moi, je ne ſçais quel ſentiment

intime ſe joint au bon ſens & à la raiſon pour me forcer de croire que l'homme que je vois, a dans lui-même un principe de connoiſſance & d'opérations tout ſemblable au mien. Or les Bêtes ſont, par raport à nous, dans le même cas. Je vois un chien accourir quand je l'appelle; me careſſer quand je le flatte; trembler & fuir quand je le menace; m'obéïr quand je lui commande; & donner toutes les marques extérieures de divers ſentimens, de joye, de triſteſſe, de douleur, de crainte, de déſir, des paſſions, de l'amour & de la haine. Je conclus auſſi-tôt qu'un chien a dans lui-même un principe de connoiſſance & de ſentiment, quelqu'il ſoit. Quelqu'effort que je faſſe pour me perſuader que ce n'eſt qu'une machine, & quand tous les Philoſophes de l'Univers entreprendroient de m'en convaincre, je me ſens entraîné par une perſuaſion intime, par je ne ſçais

quelle force interieure à croire le contraire ; & c'eſt ce ſentiment qui s'oppoſera éternellement dans les hommes à l'opinion de Deſcartes. Auſſi eſt-il vraiſemblable que ce Philoſophe qui avoit un génie ſi ſupérieur, n'a adopté un ſyſtême ſi peu conforme à nos idées que comme un jeu d'eſprit, & dans la ſeule vûë de contredire les Peripateticiens, à qui il avoit déclaré la guerre, & dont en effet le ſentiment ſur la connoiſſance des Bêtes n'eſt pas ſoutenable.

Ces Meſſieurs qui, ſuivant les principes obſcurs de leur Philoſophie inintelligible, donnoient à des corps une forme ſubſtantielle, matérielle, diſtinguée de la matiere, & qui étoit dans eux le principe de toutes leurs opérations, n'avoient garde de refuſer aux Bêtes une ſemblable forme. Comme ils avoüoient d'ailleurs que les Bêtes ſentoient, connoiſſoient & agiſſoient avec connoiſſance & ſentiment, ils leurs

auroient volontiers donné une ame ſpirituelle comme à l'homme ; mais les principes de la Religion Chrétienne ne le permettoient pas. En effet, ſi les Bêtes avoient une ame ſpirituelle, leur ame ſeroit donc immortelle & libre ; elles ſeroient capables de mériter ou de déméritер ; dignes de récompenſe ou de châtiment : il leur faudroit un Paradis & un Enfer. Les Bêtes ſeroient donc une eſpece d'Homme, ou les Hommes une eſpéce de Bêtes ? Toutes conſéquences inſoutenables dans les principes de la Religion. Les Peripateticiens ainſi contraints de ſe borner à leur forme ſubſtantielle materielle, pour éviter un inconvénient, retomboient dans une autre ; car ils étoient conſéquemment forcés de dire que cette forme ſubſtantielle étoit dans les Bêtes le principe de leur connoiſſance & de leurs actions : ſentiment abſurde, s'il en fût jamais, dans les principes établis de la Philoſophie &

de la Religion. Car nous ne connoiſſons dans la Philoſophie établie que deux ſubſtances : l'une penſante, ſentante, connoiſſante & raiſonnante ; c'eſt l'eſprit. L'autre étenduë, diviſible, mobile, pouvant occaſionner des ſentimens & des connoiſſances par l'union de l'eſprit avec elle, mais abſolument incapable de ſentir elle-même & de connoître ; c'eſt la matiere. De là on apperçoit d'un coup d'œil toutes les contradictions qui ſuivent néceſſairement de l'opinion des Peripateticiens : une forme ſubſtantielle qui n'eſt ni eſprit, ni matiere : quelque choſe qui connoît & qui n'eſt point eſprit : une forme ſubſtantielle & materielle qui n'eſt point matiere ; & enfin des ſentimens & des connoiſſances materielles : principe extrêmement dangereux, dont les incrédules pourroient s'armer pour combattre la ſpiritualité de notre ame. N'eſt-il pas étonnant qu'une opinion ſi

monſtrueuſe ait ſi long-tems regné dans les Ecoles Chrétiennes?

Quelques Philoſophes ont prétendu la rectifier. Pourquoi, diſent-ils, ne reconnoître dans l'Univers que deux ſubſtances, l'eſprit & la matiere? Dieu n'a-t-il pas pû créer une ſubſtance mitoyenne entre l'une & l'autre, inférieure à l'eſprit & ſupérieure à la matiere, incapable de raiſonner, mais capable de ſentir & de connoître? En effet on ſeroit d'abord tenté de le croire, & vous peut-être toute la premiere; mais ne vous y fiez pas, Mad. . . . . vous retomberiez tout à la fois dans l'incertitude du ſentiment de Deſcartes & dans l'obſcurité de l'opinion Peripateticienne. Car 1°. ce ſyſtême n'eſt qu'une pure ſuppoſition ſans preuve & ſans fondement. 2°. Quelle idée peut-on ſe former d'une ſubſtance qui n'eſt ni eſprit, ni matiere? Il eſt évident que par rapport à nous qui ne connoiſſons que l'un

ou l'autre, une ſubſtance mitoyenne eſt une chimere ; un être de raiſon dons nous n'avons ni idée ni ſentiment. Eh ! que ſçavons-nous ſi ce qui n'eſt, par rapport à nous qu'une chimere, ne l'eſt point en effet en ſoi, & dans la nature même ? S'il l'eſt en ſoi, Dieu n'a pû le créer, parce qu'il ne peut pas faire un être de raiſon. Or qui eſt-ce qui nous éclaircira un doute ſi légitime ?

Un ancien Auteur dont les ouvrages ſont recueillis parmi ceux des Saints Peres, Firmien Lactance, s'expliquoit plus franchement. Il prétendoit que Dieu avoit donné l'uſage de la raiſon à tout ce qui reſpire ; mais aux Bêtes ſeulement pour conſerver leur vie, ſans aucun devoir de Religion ; aux hommes pour acquerir l'immortalité & un bonheur éternel par la pratique d'un culte religieux. Quelle idée ! Sans doute Firmien ne voyoit pas que ſuppoſer une ame raiſonnable, &

par conſéquent ſpirituelle, ſans aucun devoir de Religion, c'étoit ſapper par les fondemens la loi naturelle & toute Religion; dégrader l'ame ſpirituelle; détruire l'immortalité qu'elle a de ſa nature, & nous rapprocher des Bêtes en voulant les rapprocher de nous.

Je ne fais, comme vous voyez, qu'effleurer les ſyſtêmes, dans la crainte que j'ai de vous ennuyer par des raiſonnemens détaillés; mais voilà pourtant tout ce que la Philiſophie nous apprend ſur la connoiſſance des Bêtes. Que l'eſprit humain eſt borné! direz-vous, que ſes lumieres ſont courtes! que ſes ténébres ſont profondes! Cela fait trembler. Nous ſçavons que nous exiſtons & que nous penſons. Nous voyons des faits: nous connoiſſons l'exiſtence de mille choſes; mais dès qu'on nous demande le comment & le pourquoi, nous nous égarons dans de frivoles conjectures, dans de fauſ-

ſes

ſes ſuppoſitions : nous nous étourdiſſons de mille vains raiſonnemens, qui, loin de nous éclairer, ne ſervent communément qu'à étouffer le peu de lumiére que le ſens commun nous avoit donné. Nous ne nous comprenons pas nous-mêmes, comment pourrions-nous comprendre la nature des Bêtes & de tout ce qui eſt hors de nous ?

Faites une choſe, croyez-moi, allez-vous-en aux Indes, à la Chine ou au Japon, & là vous trouverez des Philoſophes Païens, Déïſtes ou Athées, qui raiſonneront, ſinon avec plus de lumiére, du moins avec plus de liberté. L'un vous dira que les Dieux ont créé diverſes eſpéces d'eſprits ; les uns plus parfaits, tels que les génies bons & mauvais ; les autres moins parfaits qui ſont les hommes, & d'autres beaucoup plus imparfaits qui ſont les Bêtes. L'autre vous ſoutiendra que la diſtinction de l'eſprit &

de la matiere eſt une diſtinction chimérique qu'on ne ſçauroit démontrer: qu'il ne voit aucun inconvénient à croire qu'il n'y a qu'une ſeule ſubſtance que vous appellerez du nom qu'il vous plaira: que cette ſubſtance a dans les Bêtes, comme dans les Hommes, une organiſation, une modification, un mouvement, quelque choſe enfin qui fait qu'elle penſe plus ou moins parfaitement: & ces Meſſieurs ne connoiſſant ni les principes de la Religion Chrétienne, ni l'autorité de l'Egliſe, il vous faudra pour les attaquer dans leurs retranchemens, ou commencer par les faire Chrétiens, ou remonter à des principes Métaphyſiques fort difficiles à débroüiller. Mais je me flatte que vous vous épargnerez le voyage, & que vous aimerez mieux vous en tenir, comme moi, au grand principe qui eſt de dire: Tous ces ſyſtêmes ſont contraires à la Religion Chrétien-

ne. Dès-là ils ſont abſolument faux.

Conſolez-vous, Mad.... en voici un autre qui n'a rien de commun avec tous ceux que je viens de vous expoſer. C'eſt un ſyſtême tout neuf qui vous divertira du moins par ſa ſingularité, & que je vais vous rendre d'après l'Auteur lui-même à qui je l'entendis débiter, il y a quelque tems dans une compagnie, avec un air ſérieux, mêlé de plaiſant, qui faiſoit douter s'il en étoit lui-même bien perſuadé.

Tout le monde, diſoit-il, convient que les Bêtes connoiſſent. Elles ont donc une ame. Mais cette ame eſt-elle matiere ou eſprit? Il faut qu'elle ſoit l'une ou l'autre, & vous n'oſez cependant dire ni l'un ni l'autre. Vous n'oſez avancer qu'elle eſt matiere, puiſqu'il faudroit ſuppoſer que la matiere peut connoître. Direz-vous que c'eſt un eſprit? Non. Ce ſentiment entraîne des conſéquences contraires aux prin-

cipes de la Religion. Eh bien, ajouta-t-il, je vais lever toutes ces difficultés. Apprenez que les Bêtes ont une ame ſpirituelle comme la nôtre, & que ce ſentiment, loin de contredire les principes de la Religion, y eſt tout-à-fait conforme ainſi qu'à la raiſon. Vous jugez bien que ce début attira notre attention. Toute la Compagnie ſoûrit, peut-être malignement; & dans l'impatience où nous fûmes de connoître le nouveau ſyſtême, il ſe fit un grand ſilence. L'Auteur continua ainſi.

La raiſon, dit-il, nous porte naturellement à croire que les Bêtes ont une ame ſpirituelle; & la ſeule cauſe qui s'oppoſe à ce ſentiment, ce ſont les conſéquences que l'on en tireroit, & entr'autres celles-ci: que les hommes ne differeroient des Bêtes que du plus au moins: ce qui ruineroit les fondemens de toute Religion. Donc, ajouta-t-il, ſi je puis élu-

der toutes ces conſéquences ; ſi je puis donner aux Bêtes une ame ſpirituelle ſans interreſſer les Dogmes de la Religion, il eſt évident que mon ſyſtême, étant d'ailleurs le plus conforme à la raiſon, eſt l'unique ſyſtême recevable.

Or je le puis, & je le fais le plus aiſément du monde. Je trouve même le moyen d'expliquer par la même voye pluſieurs paſſages fort obſcurs de l'Ecriture Sainte, & de réſoudre de grandes difficultés auſquelles on ne répond pas bien. C'eſt ce qu'il faut développer plus en détail.

La Religion nous apprend que les démons ont été réprouvés du moment qu'ils ont péché, & qu'ils ſont condamnés à brûler éternellement dans l'enfer. Mais l'Egliſe n'a pas décidé qu'ils ſouffrent dès à préſent le ſuplice auquel ils ſont condamnés. On peut donc croire qu'ils ne le ſouffrent pas encore, & que l'exécution de la ſentence portée contr'eux eſt

réſervée au jour du Jugement dernier. Il n'en eſt pas ainſi des ames des hommes. Car l'Egliſe a décidé que nos ames ſont jugées au moment de leur ſéparation d'avec le corps, & que la ſentence eſt exécutée dans le moment; de ſorte que ceux qui meurent dans la diſgrace de Dieu ſont plongés à l'inſtant dans les flammes de l'enfer: mais l'Egliſe n'a rien décidé de ſemblable des Démons. Il eſt vrai qu'on ſe le perſuade aſſez communément, & qu'il y a une infinité de perſonnes, à qui il n'eſt pas même venu en penſée d'en douter. Mais par la raiſon même qu'on le croit ſans réflexion & ſans examen, cette opinion n'étant d'ailleurs appuyée ni ſur l'Ecriture, ni ſur l'autorité des Saints Peres, ni ſur aucune déciſion, ne fait point dans l'Egliſe une tradition à laquelle on ſoit obligé de ſe ſoumettre, d'autant plus que mon ſentiment n'eſt point abſolument

nouveau, & que je pourrois citer quelques Auteurs qui l'ont insinué, entr'autres un Ecrivain Ecclésiastique, Victor, Prêtre d'Antioche, qui l'a formellement publié dans ses ouvrages.

Or apprenez, Mad... que pendant que l'Auteur s'expliquoit ainsi, un Abbé Docteur, qui étoit présent, homme d'esprit, mais vif dans la dispute & prévenu de ses principes, grommeloit tout bas entre ses dents d'un air de mécontentement que l'Auteur n'eut pas de peine à appercevoir. Qu'avez-vous, Monsieur, lui dit-il? Vous ne paroissez pas content. Non, sans doute, répondit le Docteur, car votre proposition est formellement hérétique. C'est ce qu'il faut prouver, répliqua l'Auteur. Rien de plus aisé, répartit le Docteur; & je le ferai par l'autorité des Auteurs Scholastiques & des Saints Peres. Oh? pour cela non, dit la Dame chez qui nous étions. C'est ce que vous ne ferez pas, du

moins dans ce moment. Nous ſommes curieux de ſçavoir le nouveau ſyſtême. Il faut, s'il vous plaît, l'entendre juſqu'à la fin, & enſuite vous diſputerez tant qu'il vous plaira ſur vos Scholaſtiques & vos Saints Peres. La Dame fut obéïe, & l'Auteur continua.

Lorſque j'avance, dit-il, que les Démons ne ſouffrent point encore les peines de l'enfer, ſi c'étoit une ſuppoſition gratuite, comme la méchanique de Deſcartes, ou la ſubſtance mitoyenne que d'autres Philoſophes ont imaginée, on ſeroit en droit de rejetter ma ſuppoſition & je ne perſuaderois perſonne. Mais que M. l'Abbé écoute, s'il lui plaît, les preuves ſur leſquelles ma propoſition eſt appuyée. C'eſt un article de la foi que le Démon nous tente pour nous porter au péché : qu'il nous tend des piéges pour nous faire tomber : qu'il rode ſans ceſſe autour de nous, ſuivant l'expreſſion de Saint Pierre,

re, pour trouver l'occaſion de nous dévorer: il nous remplit l'eſprit de mauvaiſes ſuggeſtions: il s'empare des corps: & lorſqu'il s'en eſt une fois mis en poſſeſſion, ce n'eſt point toujours par des fureurs qu'il fait ſentir ſa préſence. Il rit quelquefois; il chante; il ſe plaît à embarraſſer les Miniſtres de l'Egliſe qui le veulent chaſſer: il raiſonne du plus grand ſang froid, comme lorſqu'il tenta Jeſus-Chriſt dans le déſert, & qu'il ſéduiſit Eve dans le Paradis Terreſtre. Or repréſentez-vous quelqu'un dans l'enfer tel que la foi nous le dépeint, pénétré dans toute ſa ſubſtance, dévoré, conſumé d'un feu dont la vivacité paſſe tout ce que l'on peut imaginer, & concevez ſi un homme, ſi un eſprit dans cet état, peut s'occuper de quelqu'autre choſe que de l'effroyable tourment qu'il endure. Dites-moi qu'il eſt tranſporté de fureur, & que tous ſes momens ſont remplis par de

nouveaux accès de rage & de déſeſpoir, je le conçois néceſſairement. Mais qu'il ait le loiſir de ſonger à nous tenter & à ruſer avec nous, c'eſt ce qui eſt incompréhenſible; & il faudroit conclure, ou que les démons ne nous tentent pas, ou que les tourmens de l'enfer ne ſont pas auſſi grands qu'on nous les repréſentent: deux conſéquences également contraires à la foi. Concluons donc que les démons ne ſont point encore livrés aux tourmens.

Je ſçais ce que diſent nos Théologiens, que les démons portent par tout avec eux leur enfer, & j'en conviens. Je ne crois pas même qu'il ſoit permis d'en douter. Mais expliquons-nous. Pour qu'il ſoit vrai de dire que les démons portent par tout avec eux leur enfer, faut-il qu'ils en ſouffrent dès-à-préſent les tourmens? Non. Il ſuffit qu'ils y ſoient condamnés par un arrêt irrévocable dont ils portent par

tout la honte & les premiers effets, comme je l'expliquerai dans un moment. Ne dirions-nous pas d'un ſcélérat dont on ſuſpendroit le ſupplice pour lui faire traîner quelques jours d'une vie miſérable & ignominieuſe, qu'il porte par tout avec lui la rouë ſur laquelle il doit expirer. C'eſt ainſi que les démons portent par tout avec eux leur enfer. Leur arrêt eſt prononcé ſans aucune eſpérance de grace; ils ſont condamnés ſans retour; ils en portent par tout la flétriſſure éternelle; ce ſouvenir affreux ne les quitte point; & par conſéquent ils portent par tout avec eux leur enfer, c'eſt-à-dire l'idée de l'enfer qui les attend. Mais nous avons tout lieu de croire qu'ils n'en ſouffrent pas encore les ſupplices réels.

Eh! pourquoi ne le croirions-nous pas, ſi l'Ecriture Sainte le dit formellement? J'en fais Juge M. l'Abbé lui-même. Dans la ſentence que Jeſus-Chriſt pro-

nonce d'avance contre les réprouvés, comment s'exprime-t-il? *Allez Maudits au feu éternel qui eſt* préparé *au Diable & à ſes Anges*. Il ne dit pas que le Diable & ſes Anges brûlent dès-à-préſent dans ce feu. Il dit ſeulement que ce feu leur eſt *préparé* & les attend au dernier jour qui ſera le commencement de leurs tourmens. Cela eſt conforme à cet autre endroit de l'Evangile où les démons chaſſés par Jeſus-Chriſt, ſe plaignent à lui-même de la peine qu'il leur faiſoit, en les chaſſant du corps des poſſédés. *Pourquoi*, lui diſoient-ils, *êtes-vous venu nous tourmenter avant le tems?* Quel ſens raiſonnable peut-on donner à cette expreſſion ſi les démons ſouffrent dès-à-préſent le ſupplice de l'enfer? Le mal que Jeſus-Chriſt leur faiſoit, en les chaſſant, étoit certainement trop leger en comparaiſon de leurs tourmens pour mériter leurs plaintes; mais ne

devant commencer à ſouffrir le feu de l'enfer qu'au dernier jour, ils ne laiſſoient pas d'être en attendant ſenſibles à des peines beaucoup moindres; & ils croyoient avoir quelque ſujet de ſe plaindre de ce que Jeſus-Chriſt les tourmentoit avant ce tems marqué par la juſtice Divine. Voulez-vous quelque choſe de plus déciſif encore? C'eſt ce que dit S. Jude dans ſon Epître: Que *Dieu retient liés de chaines éternelles dans de profondes ténebres*, & réſerve pour le jugement du grand jour les *Anges qui n'ont pas conſervé leur premiere dignité.* Il eſt évident que les premiers mots de ce paſſage ſont métaphoriques, & que par ces *chaînes éternelles* il faut entendre l'arrêt irrévocable que Dieu a porté contre ces eſprits rebelles; & que *les profondes ténébres* ſignifient l'abîme d'humiliation où leur péché les a plongés; mais les autres paroles du texte ſont ſi claires & ſi préci-

ſes qu'on ne peut leur donner aucun autre ſens raiſonnable que celui qui eſt conforme à mon ſentiment. Je pourrois peut-être me prévaloir encore de quelques autres textes de l'Ecriture Sainte; mais je me flatte que ceux que je viens de citer ſuffiſent pour convaincre tout homme qui n'eſt point entierement livré à ſes préjugés.

Je ne ſçaurois, Mad.... exprimer tout ce que le Docteur ſouffrit pendant cette expoſition de l'Ecriture Sainte. Il voulut encore interrompre l'Auteur, & ſoutint qu'on pouvoit expliquer ces paſſages tout autrement; mais on le contraignit une ſeconde fois de ſe taire : on pria l'Auteur d'apprendre à la Compagnie ce qu'il prétendoit enfin conclure de tout ce qu'il venoit de dire; car on ne voyoit point encore aſſez clairement où tout ce préambule tendoit. Ce que je prétends conclure, dit-il, c'eſt qu'en attendant le jour du Juge-

ment dernier, Dieu pour ne pas laiſſer inutiles tant de légions d'eſprits réprouvés, les a répandus dans les divers eſpaces du monde pour ſervir aux deſſeins de ſa Providence & faire éclater ſa toute-puiſſance. Les uns laiſſés dans leur état naturel s'occupent à tenter les hommes, à les ſéduire, à les tourmenter; ſoit immédiatement, comme le Démon de Job, & ceux qui s'emparent des corps humains; ſoit par le miniſtere des Sorciers & des Revenans. Ce ſont ces Eſprits malfaiſans que l'Ecriture appelle les *Puiſſances des ténébres* & les *Puiſſances de l'air*. Des autres Dieu en a fait des millions de Bêtes de toute eſpéce qui ſervent aux uſages de l'homme, qui rempliſſent l'Univers, & font admirer la ſageſſe & la toute-puiſſance du Créateur. Par ce moyen, ajouta-t-il, je conçois ſans peine comment d'une part les Démons peuvent nous

tenter, & de l'autre comment les Bêtes peuvent penſer, connoître, ſentir & avoir une ame ſpirituelle, ſans interreſſer les dogmes de la Religion. Je ne ſuis plus étonné de leur voir de l'adreſſe, de la prévoyance, de la mémoire, du raiſonnement. J'aurois plutôt lieu d'être ſurpris qu'elles n'en ayent pas davantage, puiſque vraiſemblablement leur ame eſt plus parfaite que la nôtre; mais j'en découvre la raiſon. C'eſt que dans les Bêtes, comme dans nous, les opérations de l'eſprit ſont aſſujetties aux organes matériels de la machine à laquelle il eſt uni; & ces organes étant dans les Bêtes plus groſſiers & moins parfaits que dans nous, il s'enſuit que la connoiſſance, les penſées & toutes les opérations ſpirituelles des Bêtes doivent être auſſi moins parfaites que les nôtres. Et ſi ces eſprits ſuperbes connoiſſent leur état, quelle humiliation pour eux de ſe voir

ainſi réduits à n'être que des Bêtes ! Mais ſoit qu'ils le connoiſſent ou non, une dégradation ſi honteuſe, eſt toujours pour eux ce premier effet de la vangeance divine dont j'ai parlé. C'eſt un enfer anticipé.

Ici une Dame fort aimable que ce diſcours impatientoit ne pût s'empêcher d'interrompre l'Auteur du nouveau ſyſtême : Monſieur, lui dit-elle, avec beaucoup de vivacité, il m'importe fort peu que les Diables ſoient humiliés ou non, & qu'ils ſouffrent dès-à-préſent les peines de l'enfer ; mais je ne veux pas que les Bêtes ſoient des Diables. Comment ma chienne ſeroit un diable qui coucheroit la nuit avec moi, & qui me careſſeroit tout le jour ? Je ne vous le paſſerai jamais. J'en dis autant de mon perroquet, reprit une jeune Demoiſelle ; il eſt charmant ; mais ſi j'étois perſuadée que ce fût un petit diable, il me ſem-

ble que je ne le pourrois ſouffrir. Je conçois, dit l'Auteur, toute l'étenduë de vos répugnances, & je les excuſe; mais donnez-vous la peine d'y refléchir, & vous verrez que c'eſt l'effet d'un préjugé qui doit ceder à la raiſon. Aimons-nous les Bêtes pour elles-mêmes? Non. Abſolument étrangeres à la ſocieté humaine, elles ne peuvent y entrer que pour l'utilité ou l'amuſement. Eh! Que nous importe que ce ſoit un diable ou une autre eſpéce qui nous ſerve & qui nous amuſe? Cette idée me réjoüit loin de me révolter: j'admire avec reconnoiſſance la bonté du Créateur de m'avoir donné tant de petits diables pour me ſervir & pour m'amuſer. Si l'on me dit que ces pauvres diables ſont condamnés à ſouffrir des tourmens éternels, j'adore les Jugemens de Dieu; mais je n'ai aucune part à cette terrible Sentence; j'en abandonne l'exécu-

tion au Souverain Juge, & je ne laiſſe pas de vivre avec mes petits diables comme je vis avec une infinité de perſonnes dont la Religion m'apprend qu'il y en aura un grand nombre de damnés. Mais guérir un préjugé n'eſt pas l'affaire d'un moment. C'eſt l'ouvrage du tems & de la réflexion. Permettez-moi donc de paſſer légerement ſur cette difficulté pour vous faire faire une obſervation importante.

Perſuadés que nous ſommes que les Bêtes ont du ſentiment, à qui de nous n'eſt-il pas arrivé mille fois de les plaindre des maux exceſſifs auſquels la plupart d'entr'elles ſont expoſées, & qu'elles ſouffrent réellement? Que les chevaux ſont à plaindre, diſons-nous, à la vuë d'un cheval qu'un impitoyable charretier accable de coups! Qu'un chien que l'on dreſſe à la chaſſe eſt miſerable! Que le ſort des Bêtes qui vivent dans les bois eſt triſte!

Continuellement elles eſſuyent toutes les injures de l'air : toujours agitées de la crainte de devenir la proye des chaſſeurs, ou d'un animal plus féroce ; obligées de chercher ſans ceſſe avec beaucoup de fatigue, une legere & inſipide nourriture ; ſouffrant ſouvent une faim cruelle ; & ſujettes d'ailleurs aux maladies & à la mort. Que les hommes ſoient aſſujettis à toutes les miſeres qui les accablent, la Religion nous en apprend la raiſon ; c'eſt qu'ils naiſſent pécheurs. Mais quel crime ont commis les Bêtes pour naître ſujettes à des maux ſi cruels?

A ces derniers mots notre Docteur fit une ſi furieuſe grimace, en ſe frappant le genou, que la Compagnie ne pût s'empêcher d'en rire. Je vois, Monſieur, lui dit l'Auteur, en lui adreſſant la parole, je vois ce qui vous fait peine. Vous croyez que la réflexion que je viens de faire combat ce que vous appel-

lez en Théologie, *l'etat de pure nature*; vous vous trompez. Je reconnois comme vous qu'indépendamment d'aucun péché Dieu pouvoit créer l'Homme (à plus forte raiſon les Bêtes) ſujet à toutes les miſeres qui ſont la ſuite naturelle de ſa conſtitution. Mais ces maux que nous ſouffrons ſont-ils tels en effet qu'ils auroient été dans l'état de pure nature? Non. Vous êtes obligés de convenir qu'ils ſont beaucoup plus grands; & pluſieurs Théologiens propoſent, même après S. Auguſtin, cet excès de miſeres comme une preuve de l'exiſtence d'un péché originel. Que devons-nous donc penſer de l'excès effroyable de miſeres que ſouffrent les Bêtes? miſeres beaucoup plus grandes que celles des Hommes. C'eſt dans tout autre ſyſtême un miſtere incompréhenſible, au lieu que dans le ſentiment que je propoſe rien de plus aiſé à comprendre. Les eſprits rebelles méritent un châ-

timent encore plus rigoureux : trop heureux que leur ſupplice ſoit differé. En un mot la bonté de Dieu eſt juſtifiée. L'Homme lui-même eſt juſtifié. Car quel droit auroit-il de donner la mort ſans néceſſité & ſouvent par pur divertiſſement à des millions de Bêtes, ſi Dieu ne l'avoit autoriſé ; & un Dieu bon & juſte auroit-il pû donner ce droit à l'Homme, puiſqu'après tout les Bêtes ſont auſſi ſenſibles que nous-mêmes à la douleur & à la mort, ſi ce n'étoient autant de coupables victimes de la vengeance divine ?

Mais écoutez, continua-t-il, quelque choſe de plus fort & de plus interreſſant. Les Bêtes ſont naturellement extrêmement vicieuſes. On ſçait bien qu'elles ne péchent point, parce qu'elles ne ſont point libres ; mais il n'y manque que cette condition. Les Bêtes carnacieres & les oiſeaux de proye ſont cruels. Beau-

coup d'inſectes de la même eſpece ſe dévorent les uns les autres. Les chats ſont perfides & ingrats. Les ſinges ſont malfaiſans. Les chiens ſont envieux. Toutes ſont jalouſes & vindicatives à l'excès, ſans parler de beaucoup d'autres vices que nous leur connoiſſons; & en même-tems qu'elles naiſſent ſi vicieuſes, elles n'ont, diſons-nous, ni la liberté, ni aucun ſecours pour réſiſter au penchant qui les entraîne. Elles ſont, comme on dit dans l'Ecole, néceſſitées à faire le mal; à troubler l'ordre général; à commettre tout ce qu'il y a dans la nature de plus contraire à l'idée que nous avons de l'équité naturelle, & aux principes de la vertu. Quels monſtres dans un monde originairement créé pour y faire regner l'ordre & la juſtice! C'eſt ce qui en partie perſuada autrefois aux Manichéens qu'il devoit y avoir deux principes des choſes; l'un bon, l'autre mauvais,

& que les Bêtes n'etoient pas l'ouvrage du bon principe. Erreur monſtrueuſe. Mais comment après tout ſe perſuader que les Bêtes ſoient ſorties des mains du Créateur avec des qualités ſi étranges ? Si l'Homme eſt auſſi méchant & auſſi corrompu qu'il l'eſt, c'eſt que par ſon péché, il a lui-même perverti l'heureux naturel que Dieu lui avoit donné en le formant. Il faut donc dire de deux choſes l'une, ou que Dieu a pris plaiſir à former les Bêtes auſſi vicieuſes qu'elles ſont, & à nous donner dans elles des modeles de tout ce qu'il y a de plus honteux, ou qu'elles ont comme l'Homme un péché d'origine qui a perverti leur premiere nature.

La premiere de ces propoſitions fait une extrême peine à penſer, & eſt formellement contraire à l'Ecriture Sainte, qui dit: Que tout ce qui ſortit des mains de Dieu à la création du monde

étoit

étoit bon & même *fort bon.* Car ſi les Bêtes étoient telles alors qu'elles ſont aujourd'hui, comment pouvoit-on dire qu'elles fuſſent *bonnes & fort bonnes*? Où eſt le bien qu'un ſinge ſoit ſi malfaiſant, qu'un chien ſoit ſi envieux, qu'un chat ſoit ſi perfide? Auſſi pluſieurs auteurs ont-ils prétendu que les Bêtes étoient avant le péché de l'Homme différentes de ce qu'elles ſont aujourd'hui, & que c'eſt pour punir l'Homme que Dieu les a renduës ſi méchantes; mais ce ſentiment n'eſt qu'une pure ſuppoſition dont il n'y a pas le moindre veſtige dans l'Ecriture Sainte; c'eſt une mauvaiſe défaite pour éluder une difficulté réelle. Cela même ne ſe pourroit dire tout au plus que des Bêtes avec leſquelles l'Homme a une eſpéce de commerce, & nullement des oiſeaux, des poiſſons, des inſectes qui n'ont aucun raport à lui. Il faut donc recourir à la

ſeconde propoſition, & dire : que la nature des Bêtes a été, comme celle de l'Homme, corrompuë par quelque péché d'origine : autre ſuppoſition qui n'a aucun fondement, & qui choque également la raiſon & la Religion dans tous les ſyſtêmes que l'on a ſuivis juſqu'à préſent ſur l'ame des Bêtes. Quel parti prendre ? Admettez mon ſyſtême ; tout eſt expliqué. Les ames des Bêtes ſont des Eſprits rebelles qui ſe ſont rendus coupables envers Dieu. Ce péché dans les Bêtes n'eſt point un péché d'origine ; c'eſt un péché perſonnel qui a corrompu & perverti leur nature dans toute ſa ſubſtance. De là tous les vices & toute la corruption que nous leur voyons, ſans cependant qu'elles péchent de nouveau, parce que Dieu en les réprouvant ſans retour, les a en même-tems dépouillées de leur liberté.

Il me reſte, ajouta l'Auteur,

à vous ſatisfaire ſur deux queſtions que vous me ferez ſans doute : comment les Diables ſont unis au corps des Bêtes, & ce qu'ils deviennent à la mort. Pour répondre à la premiere queſtion, il faudroit connoître le myſtere de l'union de notre ame & de notre corps ; & c'eſt ce qu'aucun Philoſophe ne comprendra jamais. Contentons-nous donc de dire que, comme l'Homme eſt une ame & un corps organiſé unis enſemble, ainſi chaque Bête eſt un Diable uni à un corps organiſé : & comme un Homme n'a pas deux ames, les Bêtes n'ont auſſi chacune qu'un Diable. Cela eſt ſi vrai que Jeſus-Chriſt ayant un jour chaſſé pluſieurs Démons, & ceux-ci lui ayant demandé permiſſion d'entrer dans un troupeau de pourceaux qui paiſſoient près de la mer, Jeſus-Chriſt le leur permit, & ils y entrerent : mais qu'arriva-t-il ? Chaque pourceau ayant

déja ſon Diable, il y eut bataille, & tout le troupeau ſe noya dans la mer.

Cette union ſuppoſée rien ne doit plus nous étonner dans les Bêtes : elles doivent connoître & ſentir comme nous connoiſſons & comme nous ſentons : & à en juger par ce qui ſe paſſe dans nous, elles doivent être comme nous jalouſes, coleres, perfides, ingrates, intereſſées. Elles doivent être triſtes ou gayes ſelon les événemens ou leur diſpoſition préſente : elles doivent avoir de l'amour & de la haine; déſirer de multiplier leur eſpéce; aimer leurs petits & les élever. En un mot elles doivent faire tout ce qu'elles font, & qui nous paroît ſi incompréhenſible lorſqu'on ne leur donne point une ame ſpirituelle. Il eſt pourtant important d'obſerver que, comme c'eſt pour avoir abuſé de leur raiſon & de leurs lumieres que les Eſprits rebelles ont mérité

d'être ainſi dégradés, Dieu a voulu les humilier par leur raiſon même, en les aſſujettiſſant à des organes ſi groſſiers, qu'elle eſt extrêmement inférieure à celle des Hommes : de-là vient que nous jugeons bien quelquefois que les Bêtes font quelque raiſonnement ; mais nous avons tout lieu de croire qu'elles ne font jamais, comme nous, pluſieurs raiſonnemens ſuivis & réfléchis, parce que leurs organes ſe refuſent à des mouvemens ſi déliés. C'eſt ce qui en fait des automates qui n'agiſſent le plus ſouvent que par machine, quoiqu'avec connoiſſance ; & voilà pour un eſprit le comble de l'humiliation. Il n'en eſt pas ainſi de leurs ſenſations. Car les Eſprits rebelles n'ont pas péché par les ſens. Ils n'en avoient point : d'ailleurs, les ſens ſont toujours des organes matériels & des interprétes groſſiers. Leur uſage quelque parfait qu'il puiſſe

être eſt toujours humiliant pour un démon qui étoit créé pour être un pur eſprit, & par conſéquent pour connoître & ſentir d'une maniere beaucoup plus parfaite. Voilà pourquoi Dieu n'a pas donné aux Bêtes des ſens plus groſſiers que les nôtres. Les Eſprits qui les animent ſont aſſez punis d'être aſſujettis à des ſens matériels. Il ſemble même que Dieu, ſoit pour nous humilier nous-mêmes, ſoit pour faire admirer la variété de ſes productions, ait voulu donner à quelques Bêtes des organes de ſenſations beaucoup plus délicats que les nôtres. Les oiſeaux de proye, par exemple, ont l'œil ſi perçant; le chien a l'odorat ſi fin; l'arraignée a le toucher ſi ſubtil, qu'aucun homme ne les égale en ce point.

L'extrême petiteſſe d'un nombre infini de Bêtes (c'eſt toujours l'Auteur qui parle) pourroit faire illuſion aux perſonnes

qui n'ont point aſſez réflechi ſur la nature des choſes. Comment, dira-t-on ſe perſuader qu'un Diable ſoit logé dans une mouche, une puce, une mite ? Mais quoi ! n'y ſera-t-il pas auſſi bien logé que dans un cheval ou un bœuf ? Un Eſprit n'ayant abſolument aucune étenduë n'exige point pour être uni à un corps, que ce corps ſoit plus ou moins étendu. La plus petite quantité de matiere lui ſuffit pourvû qu'elle ſoit organiſée, & il n'y en a pas de ſi petite qui ne puiſſe l'être. Dieu auroit pû faire les hommes auſſi petits que les plus petits pucerons ; s'il l'avoit fait, nos ames ne s'en eſtimeroient pas moins, & ne ſe croiroient pas moins bien logées. C'eſt qu'il n'y a point dans le monde de grandeur abſoluë. Une puce n'eſt en elle-même ni grande ni petite. Elle n'eſt petite que par rapport à nous qui ſommes infiniment plus grands, & elle eſt grande par

rapport à une infinité d'autres Bêtes qui ſont un million de fois plus petites. Tout cela prouve que l'ignorance ſeule & de faux préjugés peuvent nous faire mettre entre les Bêtes quelque diſtinction de préférence fondée ſur leur grandeur & leur petiteſſe. Il n'eſt pas par conſéquent plus difficile de croire qu'un Diable ſoit uni au corps d'une mouche, qu'à celui d'un élephant; & c'eſt en effet pour un eſprit une choſe fort indifférente.

Pour ce qui eſt, ajouta l'Auteur, de la ſeconde queſtion ſur-ce que deviennent les Démons après la mort des Bêtes, il eſt encore fort aiſé d'y ſatisfaire. Pythagore enſeignoit autrefois, & encore aujourd'hui quelques Philoſophes Indiens croyent la Métempſychoſe; c'eſt-à-dire, qu'au moment de notre mort nos ames paſſent dans un corps, ſoit d'homme, ſoit de Bête, pour recommencer une nouvelle vie, & toujours

jours ainſi ſucceſſivement juſqu'à la fin des ſiécles. Ce ſyſtême qui eſt inſoutenable par rapport aux Hommes, & qui eſt d'ailleurs proſcrit par la Religion, convient admirablement bien aux Bêtes dans le ſyſtême que je viens de propoſer, & ne choque ni la Religion, ni la raiſon. Les Démons deſtinés de Dieu à être des Bêtes, ſurvivent néceſſairement à leur corps, & ceſſeroient de remplir leur deſtination, ſi, lorſque leur premier corps eſt détruit, ils ne paſſoient auſſi-tôt dans un autre pour recommencer à vivre ſous une autre forme. Ainſi tel démon après avoir été chat ou chevre, eſt contraint de paſſer dans l'embryon d'un oiſeau, d'un poiſſon, d'un papillon pour les animer. Heureux ceux qui rencontrent bien, comme beaucoup d'oiſeaux, de chevaux & de chiens; & malheur à ceux qui deviennent Bêtes de charge ou gibier de chaſſeur. C'eſt une eſpece de loterie où vraiſem-

blablement les diables n'ont pas le choix des lots.

On pourroit croire pourtant qu'ils ne changent jamais d'eſpéce, & que le diable qui a été cheval redevient toujours cheval; mais ce ſentiment ſouffriroit une grande difficulté. Car comme les eſpéces de Bêtes, augmentent & diminuent ſouvent ſur la terre, il s'enſuivroit, ou qu'il y auroit quelquefois trop peu de diables pour fournir une eſpéce, ou qu'il y en auroit de reſte qui demeureroient en relais ſans occupation, ce qui n'eſt pas vraiſemblable, au lieu qu'en admettant une Métempſychoſe générale on prévient toutes les difficultés.

Toutes les eſpéces de Bêtes produiſent preſque toujours beaucoup plus d'œufs ou d'embryons qu'il n'en faut pour les perpétuer dans la même quantité. Ainſi les diables que Dieu a deſtinés à les animer, ne manquent jamais

d'emploi ni de logement ; car ſi une eſpéce vient à manquer ou à diminuer conſidérablement, ils peuvent paſſer dans les œufs d'une autre & la multiplier. C'eſt ce qui fait quelquefois ces prodigieuſes nuées de ſauterelles, & ces armées innombrables de chenilles qui déſolent nos campagnes & nos jardins. On cherche dans le froid, dans le chaud, dans les pluyes, ou dans les vents, la cauſe de ces étonnantes multiplications ; & la vraye raiſon, c'eſt que dans l'année où elles arrivent, ou dans la précédente, il a péri une quantité extraordinaire de Bêtes fauves, d'oiſeaux ou de poiſſons avec tous leurs œufs ; de ſorte que les diables qui les animoient, ont été contraints de ſe jetter promptement dans la premiere eſpéce qu'ils ont trouvée préparée à les recevoir, & qui avoit, pour ainſi dire, des maiſons à louer.

Enfin, vous voyez, conclut

l'Auteur, que plus on approfondit ce ſyſtême, plus on y découvre de ces traits de vraiſemblance qui frappent & qui perſuadent. C'eſt une ſource d'obſervations ſingulieres qui ſatisfont la curioſité. J'en trouve les fondemens dans la Religion même. La raiſon m'en donne les preuves les plus vraiſemblables, & les préjugés n'y oppoſent que des difficultés frivoles. Peut-on ſe refuſer à un ſyſtême ſi plauſible & ſi bien appuyé de toutes parts?

Je ne ſçais, Mad..... ce que vous penſerez d'un ſyſtême ſi nouveau & ſi ſingulier; mais je vous dirai que par ſa ſingularité même il fit aſſez de plaiſir à toute la Compagnie. Quelques-uns ne le prirent que pour un jeu d'eſprit & une plaiſanterie ingénieuſe; d'autres le regarderent comme un ſyſtême fort bon à croire ſérieuſement. Pour moi, comme vous ſçavez que je ſuis

extrêmement Pyrrhonien en matiere de ſyſtême, je me contentai de donner à l'auteur les applaudiſſemens que la politeſſe exige en pareil cas, ſans m'expliquer ouvertement. La vérité eſt que je ne ſçavois qu'en penſer, & que je ne le ſçais pas encore. Car je vois d'une part que le ſyſtême répond fort bien à toutes les difficultés, & qu'il ſeroit aſſez difficile de le convaincre de faux. Mais d'un autre côté je ne lui vois pas des fondemens aſſez ſolides pour opérer une vraie perſuaſion; & comme il touche d'ailleurs à des objets de Religion, je crois qu'il ſeroit téméraire de l'adopter ſans l'aveu du moins tacite des Docteurs. Notre Abbé ne fut pas ſi réſervé que moi; il revint à la charge; & l'Auteur le laiſſa parler aſſez longtems, après quoi il ſe mit en devoir de lui répondre. Sur cela on me propoſa de jouer. Les deux diſputans ſe retirerent dans

un coin de la ſalle pour continuer leur diſpute, & je n'entendis pas leurs raiſons.

Mais je m'apperçois que voilà déja beaucoup d'écriture ſans que j'aye encore dit un mot de la principale queſtion que vous m'avez faite ſur le langage des Bêtes. Finiſſons donc cette premiere diſcuſſion, & reprenons nos propoſitions. Il eſt certain que les Bêtes ont de la connoiſſance quel qu'en ſoit le principe. C'eſt un fait ſi généralement avoué de tous les hommes, que j'ai moins ſongé à le prouver qu'à vous amuſer par l'expoſition que je vous ai faite des divers ſentimens. Examinons donc à préſent ſi elles parlent.

II.

DE LA NECESSITE' D'UN LANGAGE ENTRE LES BESTES.

PROUVONS-EN d'abord la poſſibilité. Dans l'uſage ordinaire ce qu'on appelle parler, c'eſt ſe faire entendre par une ſuite de mots articulés, par leſquels les hommes ſont convenus d'exprimer telle idée ou tel ſentiment ; & la collection totale de ces mots fait ce que nous appellons une langue, qui eſt différente chez les Peuples différens. Il eſt certain que ſi les Bêtes parlent, ce n'eſt point par le moyen d'une ſemblable langue. Mais ne peut-on point, ſans ce

ſecours, ſe faire bien entendre & parler véritablement? C'eſt dequoi on ne ſçauroit douter. Les Anges ſe parlent, & n'ont point l'organe de la voix. Laiſſons-là le ſurnaturel. Tout parle dans nous quand nous voulons. Ne parlons-nous pas tous les jours par un regard, par un mouvement de la tête, par un geſte, par le moindre ſigne? Imaginez-vous, Madame..... un peuple de muets. Croyez-vous qu'ils ne ſe feroient pas entendre les uns aux autres, & que, privés de l'uſage de nos mots & de nos phraſes, ils n'y ſuppléeroient pas par des cris, par des geſtes, des regards & des mines? Pour moi, je ſuis perſuadé qu'ils vivroient fort bien en ſociété comme nous; & qu'après que les premiers auroient, avec quelque peine, établi les ſignes & les expreſſions ſenſibles, ils les apprendroient aiſément à leurs enfans: que ceux-ci ſe perfectionneroient de plus

en plus dans cette maniere de s'exprimer, & formeroient peu à peu, non pas une langue, mais un langage très-net & auſſi intelligible pour eux que nos langues le ſont pour nous. Nous avons ſur cela des exemples ſi étonnants qu'il n'eſt pas permis d'en douter; & j'irai, ſi l'on veut, juſqu'à ſoutenir que la même idée pouvant être exprimée de diverſes manieres, il pourroit y avoir dans un tel langage du choix dans les expreſſions, de l'énergie, de l'éloquence, du ſimple & du figuré, peut-être même du précieux. Sans doute il y auroit auſſi quelquefois de l'obſcur & de l'équivoque; mais où n'y en a-t-il pas? Appliquons donc cet exemple aux Bêtes. Elles n'ont point de langues; mais pourquoi n'auroient-elles pas un langage? Il eſt évident que la choſe eſt poſſible: examinons ſi elle eſt néceſſaire.

Toutes les Bêtes ont de la

connoiſſance, il faut en convenir; & nous ne voyons pas que l'Auteur de la nature ait pû leur donner cette connoiſſance pour d'autres fins que de les rendre capables de pourvoir à leurs beſoins, à leur conſervation, à tout ce qui leur eſt propre & convenable dans leur condition & la forme de vie qu'il leur a preſcrite. Ajoutons à ce principe que beaucoup d'eſpéces de Bêtes ſont faites pour vivre en ſociété, & les autres du moins en ménage, pour ainſi dire, d'un mâle avec une femelle, & en famille avec leurs petits juſqu'à ce qu'ils ſoient élevés. Quelques exceptions qu'on pourroit oppoſer à cette loi générale, doivent être comptées pour rien. Or pour ne parler d'abord que de la premiere eſpece, quel uſage conçoit-on que les Bêtes puſſent faire de leur connoiſſance pour la conſervation & le bien de leur ſociété, & par conſéquent pour leur propre bien qui

en réſulte, ſi cette ſociété n'a point entr'elle un langage commun & parfaitement connu de tous les particuliers qui la compoſent? Reprenons l'exemple d'un peuple muet, & ſuppoſons que, déja privés de la parole, la nature leur a même refuſé tout moyen de ſe faire entendre les uns aux autres; quel uſage pourroient-ils faire de leur connoiſſance & de leur eſprit? Il eſt évident que ne pouvant ni entendre, ni être entendus, ils ne pourroient ni donner aucun ſecours à la ſociété, ni en recevoir. Loin de s'entr'aider, ils ſeroient néceſſairement dans une oppoſition continuelle. La défiance ſeroit générale. Les injures, la haine & la vengeance romproient tous les principes d'union; & bien-tôt changés en Bêtes féroces, on les verroit ne ſonger qu'à ſe détruire. En un mot plus de communication, plus de ſociété.

Il en ſeroit de même des Bê-

tes qui vivent en ſociété. Si l'on ſuppoſe qu'elles n'ont point entr'elles un langage, quel qu'il ſoit, pour s'entendre les unes les autres, on ne conçoit plus comment leur ſociété pourroit ſubſiſter. Prenons pour exemple les caſtors. Ces animaux pour ſe mettre à couvert & en ſureté, logent dans de petites cabanes de terre qu'ils conſtruiſent eux-mêmes, avec une adreſſe admirable, au bord d'un lac & ſur piloris. Mais ils ont compris qu'ayant beſoin, pour bâtir leur domicile, d'être aîdés les uns des autres, il falloit ſe mettre en ſociété. Ils s'aſſocient donc trente, quarante, plus ou moins enſemble; & après qu'ils ont choiſi le terrain qui leur convient pour habiter, & où ils eſperent trouver plus de commodité pour vivre & plus de ſureté, ils partagent entr'eux les travaux néceſſaires pour la conſtruction de leur habitation. Les uns vont au bois; les autres à la ter-

re glaiſe que quelques-uns ſont chargés d'apporter en ſe renverſant, comme on ſçait, ſur le dos, & faiſant de leur corps une eſpece de tombereau, que les autres tirent juſques ſur le lieu où il faut l'employer. Là, l'un fait l'office de maçon, l'autre celui de manœuvre, un autre celui d'architecte. Un arbre eſt rongé par le pied & tombe dans le lac. Alors d'autres ouvriers le mettent en œuvre. Les uns préparent les pilotis, les autres les enfoncent, tandis que d'autres travaillent les autres bois néceſſaires. Tout ſe fait avec ordre, & un concert parfait. On ſe repréſente les Tyriens bâtiſſant Carthage. Sans doute les pareſſeux ou les mutins ſont punis. Les ſentinelles font leur devoir. L'ouvrage eſt conduit à ſa perfection; il fait l'admiration des Hommes mêmes; & alors la petite ſociété jouiſſant paiſiblement du fruit de ſes travaux, ne ſonge plus

qu'à vivre tranquille & à multiplier ſon eſpece chacun dans ſa petite famille.

N'eſt-il pas évident qu'une entrepriſe ſi bien ſuivie & ſi bien exécutée, ſuppoſe néceſſairement que ces animaux ſe parlent, & ont entr'eux un langage par lequel ils ſe communiquent leurs penſées? Rappellez-vous, Mad.... ce qui eſt dit de la Tour de Babel. Le moyen que Dieu employa pour faire échouer ce projet inſenſé, moyen ſur & infaillible, fut la confuſion des langues. Les Ouvriers ayant tout à coup oublié la langue commune qu'ils parloient auparavant, & ne pouvant plus s'entendre les uns les autres, ne purent plus agir de concert, & furent obligés d'abandonner leur entrepriſe. C'eſt ce qui arrivera à toute ſociété qui ne s'entendra pas. Mettez enſemble trente perſonnnes qui parleront chacune une langue differente, & vous verrez bien-tôt naî-

tre parmi elles, le déſordre & la confuſion. Que ſeroit-ce, ſi ces trente perſonnes ne parloient point du tout, & n'avoient aucun moyen de faire entendre leurs penſées? Suppoſons que les Caſtors ſoient tels en effet; qu'arrivera-t-il? Je vois dans un moment toute la ſociété en déſordre; ſans chef, ſans ſubordination, ſans conſeil, ſans concert. Je vois tous les travaux qui demandent le concours de la multitude néceſſairement abandonnés. Plus de ſentinelles qui veillent à la ſureté publique; plus d'habitation commune. Chacun, comme à la Tour de Babel, ſe retirera pour vivre ſéparément: plus de ſociété.

L'inſtinct, dira-t-on, ne peut-il pas ſuppléer au langage? Deux Caſtors ſe rencontrent & ſe joignent enſemble, parce que leur inſtinct les portent à ſe mettre en ſociété. Un troiſiéme & puis un quatriéme, pluſieurs ainſi de ſui-

te, viennent groſſir la troupe. Voilà la ſociété formée. Le même inſtinct les porte à aller chercher du bois & de la terre pour bâtir leurs cabanes, comme les Oiſeaux vont chercher ce qui leur eſt néceſſaire pour faire leur nid. S'ils ſemblent partager entr'eux les travaux, c'eſt que les uns voyant les autres apporter la terre vont à leur tour chercher du bois; & lorſqu'ils voyent pareillement qu'une partie travaille à appliquer le mortier, ils s'employent, pour ne pas demeurer oiſifs, à mettre le bois en œuvre. Il ne faut ce ſemble, pour tout cela, que l'œil & l'inſtinct. Si l'on voit des ſentinelles poſées ſur les avenuës, c'eſt que dans une troupe il y a toujours quelqu'un plus timide ou plus prudent qui rend utiles aux autres les précautions qu'il prend pour lui-même.

L'objection eſt ſpécieuſe; mais il faut l'approfondir. Qu'eſt-ce que l'inſtinct? C'eſt un ſentiment non

non réfléchi, dont le principe eſt inconnu, un deſir aveugle, un goût indélibéré, un mouvement machinal de notre ame qui nous porte à faire quelque choſe ſans ſçavoir pourquoi. Ce ſentiment, s'il y en a, eſt communément ſi enveloppé dans les hommes qu'il demeure ſans effet. On prétend ſeulement que dans quelques-uns il produit des effets fort ſinguliers. Il eſt merveilleux, dit-on, dans les Bêtes, & c'eſt par lui qu'on explique tout ce qu'elles font de plus admirable. Rien en effet de plus commode. Mais juſqu'à quand les hommes prendront-ils des mots pour des choſes ! 1o. Ce que nous appellons inſtinct eſt quelque choſe de fort obſcur & d'inconnu en ſoi. 2o. Quelles preuves a-t-on que les Bêtes ayent plus d'inſtinct que les hommes ? On a porté la prévention ſur ce point juſqu'à croire que l'inſtinct dans les Bêtes eſt préférable à la raiſon des hommes. Mais ſur quel

fondement dégrade-t-on ainſi la raiſon humaine pour faire honneur à l'inſtinct des Bêtes ? On voit, il eſt vrai, les Oiſeaux faire leur nid avec beaucoup d'adreſſe. On voit quelques animaux ſe purger par le ſecours de quelques herbes qu'ils vont chercher. Les Moineaux ſe purgent auſſi & purgent leurs petits avec des Araignées ou d'autres inſectes. Les Pigeons & beaucoup d'Oiſeaux mangent du gravier pour faciliter leur digeſtion. Ce ſont, dit-on, les Cigognes qui ont appris à l'Homme l'uſage des clyſteres. Voilà à peu près les effets les plus merveilleux que l'on racontent de l'inſtinct prétendu des Bêtes, car il ne faut pas croire beaucoup de fables que l'on débite ſur cette matiere ; & je ne vois point dans tout cela de quoi ſe récrier.

30. Mais puiſque nous ſommes forcés de donner de la connoiſſance aux Bêtes, pourquoi leur donner un inſtinct inutile ? Pour-

quoi attribuer à cet inſtinct inconnu ce qui peut n'être que le ſimple effet de leur connoiſſance; & puiſque c'eſt effectivement la connoiſſance qui fait faire à l'Homme de ſemblables opérations, pourquoi n'en ſeroit-elle pas auſſi le principe dans les Bêtes? N'eſt-ce pas là ce qu'on appelle multiplier les êtres ſans néceſſité, & chercher à mettre de l'obſcurité dans une choſe toute ſimple & fort claire d'elle-même? Pour moi je ſuis perſuadé que ce que nous croyons que les Bêtes font par un inſtinct particulier, elles le font comme nous par un effet de leur connoiſſance & avec connoiſſance. Je ſerois même tenté de croire que ce que nous appellons inſtinct, n'eſt qu'un être de raiſon, un nom vuide de réalité, un reſte de Philoſophie Péripateticienne. Mais s'il faut en admettre un, je ne croirai jamais que les Bêtes en ſoient mieux pourvûës que les

Hommes, tandis qu'on ne m'alléguera pour le prouver que des faits que je puis expliquer par la ſimple connoiſſance; & ſi cet inſtinct ne ſuffit pas à l'homme pour le conduire, il doit ſuffire encore moins aux Bêtes.

Je reprens donc mon exemple & mon raiſonnement. Si ce n'eſt pas par un inſtinct particulier que les Caſtors font leurs petits établiſſemens avec tant de concert, c'eſt donc par un effet de leur connoiſſance. Or j'ai prouvé par la ſuppoſition d'un peuple abſolument muet que la connoiſſance ſans une communication réciproque par un langage ſenſible & connu, ne ſuffit pas pour entretenir la ſociété, ni pour exécuter une entrepriſe qui demande de l'union & du concert. Concluons donc que puiſque la nature, qui agit toujours avec tant de ſageſſe, a fait les Caſtors pour vivre en ſociété, elle leur en a donné tous les moyens néceſſai-

res, & par conſéquent la faculté de parler, quelque ſoit leur langage, puiſque ſans ce ſecours il eſt impoſſible qu'aucune ſociété puiſſe ſubſiſter : &, comme la nature ſuit par-tout les mêmes loix, appliquons ce raiſonnement aux abeilles, aux fourmis & à toutes les eſpéces de Bêtes qui vivent en ſociété ; & voilà déja une partie fort conſidérable des Bêtes pourvûës de la faculté de parler.

Mais peut-on dire la même choſe des Bêtes qui ne vivent pas en ſociété ? Tels ſont la plûpart des Quadrupedes, les Oiſeaux, les Poiſſons, les Reptiles ; & c'eſt, ſans contredit, le plus grand nombre. Je ne ſçais, Mad..... ſi vous appercevez les conſéquences du premier pas que je viens de hazarder. Car s'il y a quelque Bêtes qui parlent, il faut qu'elles parlent toutes. Si les Caſtors & les Perroquets ont un langage, il faut que l'Huitre & le Limaçon ayent le leur. Me voilà engagé,

pour ainſi dire, dans un défilé dangereux dont les plus forts préjugés gardent toutes les iſſuës. Mais dans le pays des ſyſtêmes, comme ailleurs, il n'y a ſouvent que le premier pas qui coute. J'ai prouvé, ce me ſemble, avec aſſez de vraiſemblance que les Bêtes qui vivoient en ſociété devoient néceſſairement avoir un langage. Il faut étendre la propoſition à toutes les autres eſpéces de Bêtes.

Pourquoi en effet la nature auroit-elle refuſé aux unes un privilege qu'elle auroit accordé aux autres? Rien ne ſeroit plus contraire à l'uniformité qu'elle affecte dans toutes ſes productions. Je ſçais que la nature auſſi avare dans le ſuperflu, qu'elle eſt prodigue dans le néceſſaire, ne fait rien ſans néceſſité. Mais n'eſt-ce pas une néceſſité que deux Bêtes aſſociées enſemble pour former un ménage & une famille, deux Oiſeaux, par exemple, s'en-

tendent & puiſſent s'exprimer mutuellement leurs ſentimens & leurs penſées ? Aſſociez deux perſonnes abſolument muettes, je défie que l'union ſubſiſte, ſi elles n'ont aucun moyen de convenir enſemble de leurs faits & de s'exprimer leurs beſoins : deux Moineaux ſans aucune eſpéce de langage, ſeront dans la même impoſſibilité de vivre enſemble, & l'on verra, dans leur petit ménage, tous les inconvéniens de la ſociété muette dont j'ai parlé. En un mot la néceſſité d'un langage entre un mari & une femme pour vivre en ménage eſt la même que pour une ſociété.

Il ne ſeroit pas impoſſible que la nature eût fait quelques Animaux pour vivre dans une ſolitude abſoluë, & qu'en conſéquence elle leur eût donné les deux ſexes pour pouvoir ſe multiplier eux-mêmes, comme les plantes, ſans le ſecours d'un accouplement, & differemment des Limaçons & des

Vers de terre, qui, quoiqu'ils ayent les deux ſexes, n'en peuvent faire uſage qu'en s'accouplant. En ſuppoſant qu'il y ait dans l'Univers des Bêtes de cette eſpéce, je conviendrai, ſans peine, que ſi la nature leur avoit donné la faculté de parler, elle leur auroit fait un préſent inutile; mais dès que deux Bêtes ont habituellement beſoin l'une de l'autre, dès qu'elles forment entr'elles une ſociété durable, il faut néceſſairement qu'elles ſe parlent. Comment concevoir que deux Moineaux dans la ferveur de leurs amours, ou dans les ſoins que leur donne l'éducation de leurs petits, n'ayent pas mille choſes à ſe dire? Ce ſeroit ici le lieu d'égayer la matiere par des détails intéreſſans; mais je ne veux pas qu'un ouvrage Philoſophique dégénére en plaiſanterie. Je ne m'attache, comme vous voyez, qu'à des raiſons ſolides; & je ſoutiens qu'il eſt impoſſible dans l'ordre de la nature

nature qu'un Moineau qui aime ſa femme n'ait pas pour ſe faire écouter, un langage plein d'expreſſion & de tendreſſe. Il faut qu'il la gronde lorſqu'elle fait la coquette; il faut qu'il menace les galans qui viennent la cajoler; il faut qu'il puiſſe l'entendre lorſqu'elle l'appelle; il faut, tandis qu'elle couve aſſidument ſes œufs, qu'il puiſſe pourvoir à ſes beſoins, & diſtinguer ſi c'eſt de la nourriture qu'elle demande, ou quelques plumes pour réparer ſon nid; & pour tout cela, il faut un langage.

Beaucoup de Bêtes, dira-t-on, n'ont point, comme les oiſeaux, de ménage établi & permanent; car pour le dire en paſſant, les oiſeaux ſont le modéle de la conſtance & de la fidelité conjugale. Je le ſçais, & le nombre même en eſt très-grand. Tels ſont les Chiens, les Chevaux, les Bêtes fauves, & preſque tous les Quadrupedes, les Poiſſons & les

Reptiles ; mais j'inſiſterai toujours ſur un principe avoué & reconnu pour certain. La nature eſt trop ſemblable à elle-même dans les productions d'un même genre pour avoir mis entre les Bêtes une différence auſſi eſſentielle que ſeroit celle de parler ou de ne parler pas. C'eſt par ce principe que, quoiqu'on ne connoiſſe qu'à peine la ſemence du corail, des champignons, des truffes, du noſtoch, & de la fougere, nous ne laiſſons pas d'être perſuadés que ces plantes viennent de graine, parce que c'eſt la façon dont la nature produit toutes les autres. Concluons donc que, ſi la nature a donné aux Bêtes, qui vivent en ſociété & en ménage, la faculté de parler, elle a, ſans doute, fait le même avantage à toutes les autres Bêtes ; car il ne s'agit point ici d'une de ces différences accidentelles que la nature ſe plaît à diverſifier dans les différentes eſ-

péces d'un même genre. Il n'y a peut-être pas dans le monde entier deux viſages qui ſe reſſemblent parfaitement ; mais enfin tous les hommes ont un viſage. On voit dans les différentes eſpéces d'Animaux des différences encore plus grandes : les uns ont des aîles, les autres ont des nageoires ; d'autres ont des pieds & des jambes : les Serpens n'ont rien de tout cela ; mais tous les Animaux enfin ont la faculté de ſe mouvoir & de ſe porter où ils veulent ſelon leurs beſoins. Entre les Animaux il y en a qui voyent & qui entendent plus ou moins, mais tous voyent & entendent. Il en eſt ainſi de la faculté de parler. Peut-être que cette faculté eſt plus parfaite dans les Bêtes qui vivent en ſociété & en famille ; mais dès qu'elle eſt dans quelques-unes, il faut croire qu'elle eſt dans toutes, plus ou moins parfaite, à proportion de leurs beſoins.

Il faut même obſerver que les animaux qui ne vivent ni en corps de ſociété, ni en ménage établi, ne laiſſent pas d'avoir entr'eux, dans chaque eſpéce, un certain commerce & une ſorte de ſociété. Tels ſont les Quadrupedes, les Poiſſons, les Réptiles, les Oiſeaux mêmes, indépendamment de leurs ménages, comme les Etourneaux, les Perdrix, les Corbeaux, les Canards, les Poules. Or de quoi ſerviroit aux Bêtes de rechercher ainſi la ſociété les unes des autres, ſi ce n'étoit pour s'entr'aider, & profiter réciproquement de leurs connoiſſances, de leurs découvertes & de tous les ſecours qu'elles peuvent ſe prêter: & comment le pourroient-elles faire ſi elles ne s'entendent pas les unes les autres? Tous les raiſonnemens que j'ai faits pour prouver que les Bêtes qui vivent en corps de ſociété doivent avoir un langage, retrouvent ici leur place & tou-

te leur force. Il ne peut y avoir de différence que du plus au moins; &, ſi l'on en juge par les faits, vraiſemblablement il n'y en a aucune.

Les Loups, par exemple, chaſſent avec beaucoup d'adreſſe, & concertent enſemble des ruſes de guerre. Un homme, paſſant dans une Campagne, aperçut un loup, qui ſembloit guetter un troupeau de moutons. Il en avertit le Berger, & lui conſeilla de le faire pourſuivre par ſes chiens. Je m'en garderai bien, lui répondit le Berger. Ce loup, que vous voyez, n'eſt-là que pour détourner mon attention; & un autre loup, qui eſt caché de l'autre côté, n'attend que le moment, où je lâcherai mes chiens ſur celui-ci, pour m'enlever une brebis. Le paſſant, ayant voulu vérifier le fait, s'engagea à payer la Brebis, & la choſe arriva comme le Berger l'avoit prévûë. Une ruſe ſi bien concertée ne ſuppoſe-t-elle

pas évidemment que les deux loups ſont convenus enſemble, l'un de ſe montrer, l'autre de ſe cacher? Et comment peut-on convenir ainſi enſemble ſans ſe parler?

Un Moineau trouvant à ſa bienſéance un nid qu'une Hirondelle venoit de conſtruire, s'en empara. L'Hirondelle voyant chez elle l'uſurpateur, appella du ſecours pour le chaſſer. Mille Hirondelles arrivent à tire d'aîle, & attaquent le Moineau; mais celui-ci couvert de tous côtés, & ne préſentant que ſon gros bec par la petite entrée du nid, étoit invulnérable, & faiſoit repentir les plus habiles qui oſoient s'en approcher. Après un quart-d'heure de combat, toutes les Hirondelles diſparurent. Le Moineau ſe croyoit vainqueur, & les ſpectateurs jugerent qu'elles abandonnoient l'entrepriſe. Point du tout. Un moment après on les voit revenir à la charge; & cha-

cune s'étant pourvûë d'un peu de cette terre détrempée dont elles font leur nid, elles fondirent toutes enſemble ſur le Moineau, & le claquemurerent dans le nid, afin qu'il y perît, puiſqu'elles n'avoient pû l'en chaſſer. Croyez-vous, Mad.... que les Hirondelles, ayent pû former & concerter ce deſſein toutes enſemble ſans ſe parler?

On raconte des choſes admirables des Singes lorſqu'ils vont à la picorée. Une troupe de ſoldats, qui va au fourage dans le voiſinage de l'ennemi, ne marche pas avec plus d'ordre & de précaution. Je pourrois vous rapporter mille autres traits ſemblables; mais il faudroit faire un volume, & je ne veux qu'appuyer mon raiſonnement. On s'eſt toujours ſervi juſqu'à préſent de ces exemples pour prouver que les Bêtes ont de la connoiſſance, & on a eu raiſon, parce qu'en effet on ne peut pas con-

cevoir que les Bêtes puiſſent, ſans connoiſſance, faire des actions ſi ſingulieres ; mais il eſt évident qu'on n'a pas été aſſez loin, & qu'il faut conclure de plus que les Bêtes parlent, puiſqu'il paroît également impoſſible qu'elles le puiſſent faire ſans parler. Et remarquez, s'il vous plaît, Mad. . . . qu'il ne s'agit pas ici d'une opinion ou d'un ſyſtême fondé ſur des conjectures ou des explications vraiſemblables ; mais d'un raiſonnement appuyé ſur des faits ſenſibles & palpables : je dis des faits ſenſibles, tels que ceux que je viens de rapporter, & mille autres ſemblables en tout genre. Entrez dans un bois où il y a des Geais ; le premier qui vous apperçoit donne l'allarme à toute la troupe, & le bruit ne finit point que vous ne ſoyez ſorti, ou que votre préſence ne les ait chaſſés. Les Pies, les Merles, & preſque tous les oiſeaux en font autant. Qu'un Chat paroiſſe ſur un toit

ou dans un jardin, le premier Moineau, qui le découvre, fait préciſément ce que fait parmi nous une ſentinelle qui apperçoit l'ennemi. Il avertit par ſes cris tous ſes camarades, & ſemble imiter le bruit d'un tambour qui bat au champ. Voyez un Coq auprès d'une Poule; un Pigeon auprès d'une fémelle qu'il ſollicite; un Chat à la ſuite d'une Chate; leurs diſcours ne finiſſent point.

Je ne finirois point moi-même ſi je voulois épuiſer les détails, & je veux cependant mettre des bornes à ce petit ouvrage. Je ne veux plus ajouter qu'une réflexion importante qui fait, ſelon moi, une eſpéce de démonſtration. Nous parlons tous les jours aux Bêtes, & elles nous entendent fort bien. Le Berger ſe fait entendre de ſes Moutons; les Vaches entendent tout ce que leur dit une petite payſane; nous parlons aux Chevaux, aux Chiens,

aux Oiſeaux, & ils nous entendent. Les Bêtes nous parlent auſſi à leur tour, & nous les entendons.

Combien plus doivent-elles ſe faire entendre de leurs ſemblables! Car nous ne pouvons avoir, par rapport à elles, qu'une langue étrangére; &, ſi la nature les a faites capables d'entendre une langue étrangere, comment leur auroit-elle refuſé la faculté d'entendre & de parler une langue naturelle? Votre Chienne, par exemple, a beaucoup d'eſprit; vous vous entretenez tout le long du jour avec elle; vous l'entendez & elle vous entend: mais ſoyez ſûre que lorſqu'il vient un Chien la cajoler, elle l'entend beaucoup mieux encore, & ſe fait mieux entendre.

Convenez donc, Mad. . . . . que les Bêtes parlent, & qu'il eſt fort raiſonnable de le croire, puiſque la raiſon, les loix de la nature, les faits & l'expérience,

concourent à le prouver, avec assez d'évidence, pour fixer sur cela notre incertitude. Je ne sçais pourtant pas si je vous aurai persuadée; car je ne connois rien au monde de si difficile que de persuader à quelqu'un un sentiment qu'il n'a pas puisé lui-même dans ses propres lumieres, à moins qu'il ne flatte son amour propre. Mais vous avoüerez du moins que mon opinion est assez bien fondée pour trouver place entre les divers systêmes qui occupent le loisir des Philosophes. Un autre aveu que j'exige de vous, & qui me sera beaucoup plus cher, c'est que vous devez être satisfaite de ma complaisance; &, pour ne vous rien laisser à desirer de ce côté-là, je vais traiter encore le troisiéme point qui me reste à examiner.

III.

DU LANGAGE DES BESTES.

PRETENDEZ-VOUS, Mad..., parce que je ſuis perſuadé que les Bêtes parlent, que je vous explique leur langage, & que je vous donne le dictionnaire de leur langage? Je vous avouë que la choſe me paroît aſſez difficile, & que je ne ſçais trop comment m'y prendre. Je vais remonter au principe; & de là, en ſuivant les diverſes réflexions que le ſujet me fournira, je ferai, pour éclaircir la matiere, tout ce que vous pouvez raiſonnablement exiger de moi; mais ne vous attendez qu'à des obſervations générales: les détails ſeroient une vraye bouffonnerie.

Pourquoi la nature a-t-elle don-

né aux Bêtes la faculté de parler ? C'eſt uniquement pour exprimer entr'elles leurs déſirs & leurs ſentimens, afin de pouvoir ſatisfaire par ce moyen à leurs beſoins & à tout ce qui eſt néceſſaire pour leur conſervation. Je ſçais que le langage en général, a encore un autre objet, qui eſt d'exprimer les idées, les connoiſſances, les réflexions, les raiſonnemens ; mais quelque ſyſtême que l'on ſuive ſur la connoiſſance des Bêtes, fût-ce le ſyſtême des Diables, qui leur donne une ame ſpirituelle & capable de raiſonner, il eſt certain que la nature ne leur a donné de connoiſſance que ce qui leur eſt utile ou néceſſaire pour la conſervation de l'eſpéce & de chaque individu. Point d'idées abſtraites par conſéquent ; point de raiſonnemens Métaphyſiques ; point de recherches curieuſes ſur tous les objets qui les environnent ; point d'autre ſcience que celle de ſe

bien porter, de ſe bien conſerver, d'éviter tout ce qui leur nuit, & de ſe procurer du bien; auſſi n'en a-t-on jamais vu haranguer en public, ni diſputer des cauſes & de leurs effets. Elles ne connoiſſent que la vie animale.

De cette réflexion il en ſuit une autre : c'eſt qu'en même-tems que la nature a donné ſi peu d'étenduë à la connoiſſance des Bêtes, elle a néceſſairement auſſi borné à proportion leurs déſirs, leurs paſſions, & par conſéquent leurs beſoins. Car ſe ſont nos déſirs qui font nos beſoins, & c'eſt la connoiſſance qui produit nos déſirs. Sçavoir qu'on peut être heureux, & le deſirer, c'eſt une même choſe dans le cœur de l'homme. Avant le péché ſes yeux étoient fermés à tous les biens humains & ſenſibles; il ne les déſiroit pas. Le péché lui ouvrit les yeux, & il les déſira pour ſon malheur. Hereux le ſage qui ſcait

contenir ſes déſirs dans les bornes que la Religion & la raiſon lui preſcrivent! Treve de morale, me direz-vous, venons au fait.

La gloire, la grandeur, les richeſſes, la réputation, le faſte & le luxe ſont des noms inconnus aux Bêtes, & que vous ne trouverez pas dans le dictionnaire de leur langue. Elles ne ſçavent exprimer que leurs déſirs, & leurs déſirs ſont bornés à ce qui eſt purement néceſſaire pour leur conſervation. Ecoutez parler un Chien. Il ne ſe plaindra pas de ce que ſa niche n'eſt point dorée, ni de ce qu'on ne le ſert pas dans un plat d'argent : il ne vous demandera pas le droit de commander à tous les chiens de la maiſon : tout ce qu'il vous demandera c'eſt un peu de nourriture pour ſubſiſter : ſi vous le menacez, il tâchera de vous fléchir : ſi vous le laiſſez ſeul, il témoignera, par ſes cris, ſon dé-

ſeſpoir, & la crainte qu'il a d'être abandonné ſans retour : ſi vous le menez à la promenade, il vous remerciera avec mille expreſſions de joye : s'il voit quelque objet qui l'effraye, il vous le dira par ſes geſtes & ſes aboyemens. En un mot parlez-lui de boire, de manger, de dormir, de courir, de folâtrer, de ſe défendre contre un ennemi, & de défendre en vous ſon protecteur & ſon unique appui, il vous entendra parfaitement, & vous répondra fort bien, parce que tout cela tend à ſa conſervation, pour laquelle ſeule, la nature lui a donné la faculté d'entendre & de ſe faire entendre, c'eſt-à-dire, de parler ; mais ne traitez point avec lui de Philoſophie ni de Morale, car ce ſeroit lui parler une langue étrangere dont il ignore abſolument toutes les expreſſions. Ses connoiſſances & ſes beſoins

beſoins ne vont pas juſques-là. Amenez-lui enſuite une Chienne; la connoiſſance ſera bientôt faite, & la converſation commencée; mais ne croyez pas qu'il perde le tems à faire des complimens à la belle ſur ſa beauté, ſur ſa taille, ſon eſprit, ſa naiſſance & ſa jeuneſſe. Tous ces avantages ſont pour lui autant d'idées inconnuës qu'il ne ſçauroit entendre ni exprimer. La ſeule choſe qui le touche alors, c'eſt le déſir de multiplier ſon eſpéce, ou du moins d'en prendre les moyens. C'eſt uniquement ſur ce point que roule toute la converſation. Mais quelle vivacité n'y voit-on pas? Tout parle dans une Bête amoureuſe, comme dans l'Homme le plus paſſionné. Tout exprime ſa paſſion; ſes geſtes, ſa voix, tous ſes mouvemens.

Ce principe nous fournit une premiere obſervation ſur le langage des Bêtes: c'eſt qu'il eſt

fort borné, puiſqu'il ne s'étend pas au-delà des beſoins de la vie; mais il ne faut pourtant pas nous faire illuſion ſur ce point. A bien prendre la choſe, le langage des Bêtes ne nous paroît ſi borné que par rapport au nôtre, qui eſt peut-être trop diffus. Tout borné qu'il eſt, il ſuffit aux Bêtes, & le ſurplus leur ſeroit inutile. Ne ſeroit-il pas à ſouhaiter, du moins à certains égards, que le nôtre fut moins abondant & moins prolixe? Les Hommes ſont naturellement grands parleurs, &, ſi j'oſois le dire, bavards. Ils n'ont jamais aſſez de mots pour exprimer tout ce qu'ils veulent dire. Peu contens des idées ſimples, ils aiment à les diſſéquer, pour ainſi dire, en ſoudiviſions: ils ſemblent quelquefois vouloir faire l'anatomie d'une idée ou d'un ſentiment, comme un Chirurgien feroit celle de la tête. Autant de mots nouveaux par conſéquent qu'il faut créer; &

quels mots ! Des mots vuides de ſens, obſcurs, équivoques ; plus propres à faire naître des diſputes, qu'à éclairer l'eſprit.

Quel abus d'ailleurs les Hommes ne font-ils pas de la facilité de parler que la nature leur a donnée ! Que d'erreurs & de menſonges font le ſujet ordinaire de nos converſations ! Que d'extravagances & de bagatelles ! Que de médiſances & de mauvais propos ! Si les Bêtes nous entendoient converſer, jaſer, mentir, médire, extravaguer, auroient-elles lieu de nous envier l'uſage que nous faiſons de la parole ? Elles n'ont pas nos avantages, mais elles n'ont pas nos défauts. Elles parlent peu, mais elles ne parlent jamais qu'à propos, & avec connoiſſance de cauſe. Elles diſent toujours vrai, & ne trompent jamais, non pas même en amour. N'eſt-ce pas à leur tour un avantage qu'elles ont ſur nous ? Elles ſont à cet égard à peu près dans le cas des

Payſans de nos campagnes, des Négres & des Sauvages de l'Amerique. Je ſerois même tenté d'en faire des Philoſophes, & d'en comparer du moins beaucoup d'eſpéces à Diogene, vivant dans une petite baraque, content du pur néceſſaire, fuyant le commerce des hommes, & ne parlant que par néceſſité. Tel eſt un de ces gros Chats barbus & bien fourrés, que vous voyez tranquille dans un coin, digérant à loiſir, dormant ſi bon lui ſemble; ſe donnant quelquefois le plaiſir de la chaſſe; jouiſſant d'ailleurs paiſiblement de la vie, ſans ſe mettre en peine des événemens qui nous agitent, ſans ſe fatiguer l'eſprit par mille réflexions inutiles, & peu curieux de communiquer aux autres ſes penſées. Il ne faut, à la vérité, qu'une Chate qui vienne à paroître pour déranger toute ſa Philoſophie; mais nos Philoſophes ſont-ils plus ſages dans l'occaſion?

Il faut pourtant nous tenir au vrai. Je ne veux ni vous séduire, ni m'éblouïr moi-même par des raisonnemens moins solides que spécieux. Les Bêtes en général parlent peu : il y en a même de si taciturnes, qu'elles ne disent pas quatre mots dans un jour. Telles sont, entre celles que nous connoissons le plus, les Anes, les Chevaux, les Bœufs, les Moutons, & la plûpart des Quadrupedes. La raison en est toute simple : c'est que la nature n'a donné à ces animaux qu'une nourriture si legere & si aisée à digérer, qu'il faut qu'ils la renouvellent sans cesse pour prévenir la faim ; ce qui occupe tout leur loisir. Mais en récompense vous m'avoüerez qu'il y a des Bêtes qui ne déparlent point. Tels sont entr'autres les Oiseaux ; & ce que je vous prie de bien remarquer, c'est que ce sont les femelles qui parlent le moins. Comme le langage des Oiseaux est, pour ainsi dire, le

mieux articulé, & le plus ſenſible pour nous, prenons-le pour exemple. Vous pourrez juger par lui du langage des autres Bêtes, en y mettant les différences qu'on remarque aiſément dans chaque eſpéce.

Les Oiſeaux chantent, dit-on; c'eſt une erreur. Les Oiſeaux parlent & ne chantent point. Ce que nous prenons pour un chant n'eſt que leur langage naturel. La Pie, le Geai, le Corbeau, la Choüette, le Carnard chantent-ils? Ce qui nous fait croire qu'ils chantent, ce ſont les accens de leur voix. C'eſt ainſi que les Hottantots dans l'Affrique ſemblent glouſſer comme le Coq d'Inde, quoique ce ſoit l'accent naturel de leur langue, & qu'il y a des peuples qui nous paroiſſent chanter en parlant. Les Oiſeaux chantent, ſi l'on veut, dans le même ſens; mais ils ne chantent point pour chanter, comme nous nous imaginons. S'ils chantent, ce n'eſt que pour parler; & il eſt aſſez

plaiſant qu'il y ait ainſi dans le monde un peuple ſi nombreux qui ne parle qu'en muſique ou en chant. Mais que diſent-ils enfin ces Oiſeaux ? Il faudroit le demander à Apollonius de Thiane, qui ſe vantoit d'entendre leur langage. Pour moi qui ne ſuis pas devin, je ne puis vous donner que des conjectures vraiſemblables.

Prenons pour exemple la Pie, qui eſt ſi cauſeuſe. Il eſt aiſé d'obſerver que ſes diſcours, ou ſes chants, ſont variés. Tantôt elle abaiſſe ou éleve le ton ; tantôt elle preſſe ou rallentit la meſure ; tantôt elle prolonge ou abrege ſon caquet. Ce ſont évidemment autant de phraſes différentes. Or, en ſuivant le principe que j'ai établi, que les connoiſſances, les déſirs, les beſoins des Bêtes, & par conſéquent leurs expreſſions ſont bornées à ce qui eſt utile ou néceſſaire pour leur conſervation, il

me ſemble qu'il n'y a rien de plus aiſé que d'entendre d'abord en général le ſens de ces différentes phraſes ; & ne prenez point ceci pour une plaiſanterie, c'eſt la pure vérité, ou du moins tout ce que je connois de plus approchant. Car dès qu'une Pie ne peut parler que pour exprimer ce qui lui eſt utile ou néceſſaire, toutes les fois qu'elle parle, obſervez dans qu'elle circonſtance elle ſe trouve par rapport à ſes beſoins ; voyez enſuite ce que vous diriez-vous-même en pareille circonſtance ; c'eſt là préciſément ce qu'elle dit. Si elle parle, par exemple, en mangeant avec beaucoup d'appétit, il n'eſt pas douteux que ce qu'elle dit alors, c'eſt ce que vous diriez vous-même en pareille occaſion : » Voilà qui eſt bon ; voilà qui me fait du bien. « Si vous lui préſentez quelque choſe de mauvais, elle ne manque pas de dire, comme vous diriez vous-même : » Cela

» me

» me déplaît ; cela ne vaut rien » pour moi. « Placez-vous, en un mot, dans les diverſes circonſtances où peut être quelqu'un qui ne connoît & qui ne ſçait exprimer que ſes beſoins, & vous trouverez dans vos propres diſcours l'interprétation de ce que dit une Pie dans les mêmes circonſtances. » Il n'y a plus rien » ici à manger ; allons ailleurs. » Où allez-vous, ma compagne ? » Je m'en vais ; ſuivez-moi. Ve- » nez vite, accourez. Voici de » bonnes choſes. Où êtes-vous ? » Me voici. Ne m'entendez-vous » pas ? Vous mangez tout ; je » vous battrai. Ahi, Ahi. Vous me » faites mal. Qui eſt-ce qui arri- » ve là. J'ai peur ; gare, gare. » Allarme, allarme ; cachons- » nous, ſauvons-nous. « Je pourrois, comme vous voyez, allonger ce dictionnaire de beaucoup de phraſes ſemblables, ſur tout en y ajoutant toutes les expreſſions dictées par l'amour, la jalouſie, la dou-

leur & la joye ; mais n'eſt-ce pas beaucoup d'avoir oſé vous en donner un échantillon ?

A propos de la joye, permettez-moi de faire une petite digreſſion. Sçavez-vous bien que nos anciens Philoſophes ont prétendu que les Bêtes ne rient point, & que le rire eſt une propriété eſſentielle de l'Homme excluſivement aux Bêtes ? Mais n'eſt-ce pas encore là une vieille erreur ? & n'eſt-il pas évident que les Bêtes rient très-bien à leur maniere, & tout auſſi bien que l'Homme ? Voyez deux jeunes Chiens folâtrer enſemble dans une campagne ; ſe ſurprendre l'un l'autre ; ſe faire des niches & de fauſſes peurs. Tout cela ſe peut-il faire ſans rire ? Eſt-il donc eſſentiel au rire qu'il ſe faſſe, comme dans l'Homme, par un mouvement des lévres & de la bouche, avec un ſon de voix convulſif ? Le rire n'eſt qu'une expreſſion de joye, & cette expreſſion eſt néceſſai-

rement différente dans les diverſes eſpéces d'animaux. L'Homme rit à ſa maniere, & le Chien rit à la ſienne. Qu'importe que ce ſoit par un éclat de voix, ou par un ſimple mouvement des oreilles ou de la queuë, ou quelqu'autre expreſſion ſemblable ? C'eſt toujours rire. Quel parti allez-vous prendre, Mad. . . . ? Suſpendéz, je vous prie, un moment votre déciſion. Je ſuis de l'avis des anciens Philoſophes ; & en voici la raiſon. Le rire eſt une expreſſion de plaiſir & de joye ; mais tout plaiſir & toute joye ne produit pas le rire. La ſeule joye qui produit le rire, eſt celle qui eſt accompagnée de ſurpriſe, & qui naît en nous à la vûë ſubite de quelque aſſortiſſement bizarre de deux idées ou de deux choſes incompatibles, comme d'un Magiſtrat habillé en Arlequin, ou d'un mal-à-droit qui veut faire le capable. Cela eſt ſi vrai que la même choſe qui

nous fait rire dans des circonſtances ordinaires, ceſſe de nous paroître riſible dans d'autres circonſtances. Nous rions d'un Homme qui, pour ſon plaiſir ou par vanité, entreprenant de ſauter un foſſé plein d'eau, tombe au milieu ; mais que ce même accident arrive à un autre Homme qui fuit un ennemi armé, loin d'en rire, nous en ſommes affligés : il faut par conſéquent, pour être capable de rire, pouvoir comparer enſemble deux idées, & en appercevoir l'incompatibilité ; or, c'eſt ce que les Bêtes ne ſçauroient faire, parce qu'elles n'ont pas des connoiſſances directes. Elles ont des ſentimens de ſatisfaction, de plaiſir & de joye, & la plûpart les expriment très-diſtinctement ; mais elles ne peuvent point avoir cette joye qui naît de réflexion ou de comparaiſon. Donc les Bêtes ne rient jamais, & les anciens Philoſophes ont eu raiſon. Revenons à nos Oiſeaux.

On peut m'objecter que les Oiſeaux répétent toujours la même choſe, & par conſéquent ne varient point leurs phraſes comme je le prétends. A cela je réponds, qu'outre les différences qu'il eſt aiſé de remarquer dans le parler des Oiſeaux, de vîteſſe ou de lenteur, de haut & de bas, de longueur & de briéveté, il y en a vraiſemblablement beaucoup d'autres que nous n'appercevons pas, faûte d'entendre leur langage; mais que les Oiſeaux entr'eux remarquent fort bien. Diſtinguons-nous leur phyſionomie? A peine nous doutons-nous qu'ils en ayent de différentes; rien n'eſt cependant plus certain, & ils ne s'y trompent point. J'ai vû une Hirondelle porter à manger à ſix ou ſept petits rangés à la file ſur une aiguile de cadran. Les petits avoient beau changer de place, la mere ne ſe méprenoit jamais en donnant à manger deux fois de ſuite au mê-

me, & elle n'en oublioit aucun. Que dans un troupeau de cent Agneaux une Brebis entende bêler le ſien, elle le reconnoît auſſi-tôt & court le chercher. Deux Moineaux ſe reconnoiſſent entre mille au ſon de la voix. Je pourrois alléguer cent faits pareils pour prouver que tous les animaux ont, dans leur commerce, entr'eux une fineſſe de diſcernement qui nous échappe, & qui leur fait remarquer entr'eux des différences qui ſont abſolument imperceptibles pour nous; ſi donc beaucoup d'Oiſeaux nous paroiſſent chanter toujours la même chanſon, comme le Moineau, le Pinſon, le Serin, ne concluons pas qu'ils diſent toujours la même choſe. Croyons plutôt que c'eſt un effet du peu de fineſſe de nos oreilles, par rapport à un langage qui nous eſt totalement étranger & inconnu. Quand nous diſons: *Chaſſez ce mâtin*; &: *Je ſuis arrivé ce matin*: nous diſtingons ces deux *ma-*

tins par la prononciation ; mais la différence eſt ſi peu ſenſible pour un étranger, qu'il ne l'apperçoit preſque pas. La langue Chinoiſe eſt pleine de ſemblables différences, que les étrangers ont toutes les peines du monde à ſentir, & à faire ſentir. Je m'imagine qu'un Homme né ſourd qui entendroit, pour la premiere fois, parler les Hommes entr'eux, ſe perſuaderoit auſſi, ne connoiſſant ni voyelles, ni mots, ni ſyllabes, qu'ils diroient toujours la même choſe. Tel eſt le jugement que nous portons du ramage des Oiſeaux.

Je ne veux pourtant point abuſer de cette réflexion pour ſoutenir qu'un Roſſignol dans le printems varie autant ſes diſcours qu'il varie ſon chant, ou qu'un Serin dans ſa cage dit autant de phraſes différentes qu'il répéte de fois ſa chanſon. Non. Je ſuis au contraire perſuadé que les oiſeaux ſont babillards, & a-

mis des répétitions; il eſt même néceſſaire qu'ils le ſoient, & en voici la raiſon. Pour dire : *Je vous aime*, nous avons cent phraſes ſynonymes, cent expreſſions différentes; & il n'y a point de Thême que nous ne puiſſions, comme on dit, faire en deux façons. C'eſt un effet de la ſupériorité de nos connoiſſances, de la multiplicité de nos idées, &, pour ainſi dire, de la ſoupleſſe & de l'étenduë de notre eſprit, qui embraſſe pluſieurs objets enſemble, & qui apperçoit leurs rapports réciproques. Il n'en eſt pas ainſi des Bêtes; la nature a donné à leurs connoiſſances des bornes ſi étroites, qu'elles ne peuvent enviſager qu'un objet à la fois; &, comme elles l'enviſagent toujours ſimplement & de la même maniere, elles n'ont auſſi communément qu'une ſeule façon d'exprimer leurs connoiſſances ou leurs ſentimens. Cette remarque eſt importante pour

connoître plus à fond le langage des Bêtes. Non-ſeulement il eſt borné, comme j'ai déja dit, aux ſeuls objets qui intéreſſent leur conſervation ; mais il eſt encore borné par lui-même, en ce qu'il n'a communément qu'une ſeule expreſſion pour chaque objet ; & c'eſt là la cauſe de leurs répétitions fréquentes ; car comme il eſt naturel que les Bêtes inſiſtent toujours ſur le même objet, juſqu'à ce que leur déſir ſoit ſatisfait, ou qu'il ſoit détourné par un objet plus preſſant, & comme elles n'ont qu'une ſeule façon de s'exprimer ſur chaque objet, il eſt néceſſaire qu'elles répétent toujours la même expreſſion, & que cette répétition dure auſſi long-tems que l'objet les occupe. C'eſt ainſi qu'un Chien qui aboye la nuit pour quelque bruit qu'il a entendu, ne fait évidemment que répéter toujours la même phraſe : » Prenez garde. J'entends du bruit qui m'in-

» quiéte. Ou: Je vois quelqu'un » dont je me défie : « & qu'il la répétera toujours jusqu'à ce que sa crainte soit passée. C'est ainsi qu'un Pinson amoureux répéte sans cesse à sa femelle la même expression de son amour & de sa tendresse, & ne lui dira vingt fois de suite que la même phrase : » Je vous aime, je vous aime; ou quelqu'autre équivalente. Mais dans d'autres circonstances, comme dans celles de la colere & de la jalousie, de la satisfaction ou de la douleur, nous voyons que ce Chien, & ce Pinson, employent beaucoup d'autres phrases différentes; ou, si nous n'en appercevons pas les différences, c'est uniquement, ou la faute de nos organes, ou le peu de connoissance que nous avons de leurs accens diférens.

Il est donc vrai, pour revenir aux Oiseaux, que nous avons pris pour exemple, que la plûpart répétent beaucoup. Il ne suffit pas même de dire la plûpart;

tous ſont dans le même cas; & ſi le Roſſignol paroît moins ſe répéter, ce n'eſt que parce que ſa phraſe eſt plus longue, & la différence de ſes accens plus marquée; mais il n'eſt pas moins certain qu'ils ont des phraſes différentes pour les différens ſentimens qu'ils veulent exprimer; & que cette répétition ne vient que de ce que d'une part, ils inſiſtent long-tems ſur un même objet, & que de l'autre ils n'ont pour chaque objet qu'une ſeule expreſſion. Eſt-ce un défaut dans leur langage? Je veux bien le croire; mais comparez encore, ſi vous voulez, ce prétendu défaut à l'avantage prétendu de nos amplifications, de nos métaphores, de nos hyperboles, de nos phraſes entortillées, & vous trouverez dans les Oiſeaux toujours du ſimple & du vrai; & dans le langage humain beaucoup de verbiage & de menſonges outrés.

Vous ne pouvez pas du moins

refuſer à la ſimplicité de leur langage un avantage que le notre n'a pas. C'eſt que dans chaque eſpéce il eſt uniforme, & toujours le même dans tous les tems, & dans tous les pays du monde; au lieu que dans l'eſpéce humaine, non-ſeulement chaque peuple a ſa langue particuliere, mais la langue de chaque peuple varie continuellement, & au bout d'un certain tems ne ſe reſſemble plus à elle-même. Un François du tems de Charlemagne ne nous entendroit pas plus que nous entendons un Eſpagnol ou un Anglois. Le langage des Bêtes & des Oiſeaux n'eſt point ſujet à ces variations incommodes. Les Roſſignols & les Serins d'aujourd'hui parlent préciſément le même langage qu'ils parloient avant le déluge. Portez-les aux Indes & à la Chine, ils n'y trouveront point une langue étrangere; & dès leur arrivée, ils ſeront en état de converſer avec leurs ſemblables ſans le ſecours d'un interpréte. Ne

ſeroit-il pas à ſouhaiter, comme on l'a propoſé quelquefois, que les Hommes, ſur ce modéle, établiſſent une langue générale qui ſeroit étenduë dans tout l'Univers?

Remarquez, Mad..... que cette ſimplicité, ou cette ſtérilité du langage des Bêtes, vous paroîtra encore moins défectueuſe, ſi vous faites réflexion qu'elle eſt remplacée par des mines, des geſtes, & des mouvemens qui ſont une eſpéce de langage très-intelligible, & un ſupplément de l'expreſſion vocale. Un Chien, par exemple, n'a pas d'expreſſion vocale pour demander pardon, quand il apperçoit que vous êtes en colere contre lui; mais que fait-il? Il s'humile devant vous; il rampe à vos pieds dans la poſture d'un ſuppliant. Il n'a pas de phraſe pour dire, ouvrez-moi la porte, mais il y gratte, & vous avertit par là du déſir qu'il a d'entrer ou de ſortir.

Ne ſont-ce pas-là des actions parlantes ?. Sans doute, puiſqu'elles ſe font bien entendre. Ce ſeroit ici le lieu de faire, comme dit le proverbe populaire, des commentaires ſur les grimaces des Singes.. Car il n'eſt pas douteux que ſi, entre ces grimaces, il y en a qui ne ſont que de pures grimaces, il y en a d'autres qui ſont autant d'expreſſions qui valent bien des mots & des paroles.

Mais n'eſt-ce pas prendre trop d'avantage que de citer, comme je fais, d'une part l'exemple des Oiſeaux qui ſont en effet grands parleurs, & de l'autre celui des Chiens & des Singes qui ſont grands geſticulateurs, tandis qu'il y a tant d'autres eſpéces de Bêtes qui n'ont que très-peu ou point d'expreſſions vocales, & dans leſquelles nous ne remarquons d'ailleurs aucun de ces geſtes ou de ces actions parlantes ? Non. Je n'ai prétendu rien

diſſimuler. Si j'ai cité ces exemples, c'eſt uniquement parce que ces Bêtes vivant au milieu de nous, nous les connoiſſons beaucoup mieux que toutes les autres eſpéces, & qu'il faut toujours raiſonner ſur les exemples les plus ſenſibles pour éclaircir des faits moins connus; mais qu'importe que je cite l'exemple des Chiens ou des Chats? La nature eſt conſtamment uniforme; c'eſt un principe certain; & par conſéquent tout ce que nous remarquons d'eſſentiel dans une eſpéce de Bêtes, il faut le conclure pour toutes les autres.

J'avouë que les Poiſſons & les Réptiles préſentent ici à nos préjugés une aſſez grande difficulté. Comment concevoir qu'une Carpe ne ſoit pas en effet auſſi muette qu'on le dit communément? Et quelle ſepéce de langage peut-on imaginer entre deux Cloportes, ou deux Fourmis? Les Oiſeaux chantent, les

Chiens aboyent, les Loups hurlent, les Cerfs brament, les Chevaux hanniſſent, les Moutons bêlent; mais le Poiſſon & l'Inſecte rampant paroiſſent abſolument muets. Il eſt vrai que s'il y a quelques eſpéces de Bêtes dont le langage eſt plus ſenſible, & ſur lequel j'ai pû hazarder quelques conjectures vraiſemblables, ce ſeroit trop exiger de moi que de prétendre que j'explique de la même maniere celui des Réptiles & des Poiſſons; car on peut bien prouver qu'ils ont un langage, quel qu'il ſoit, puiſque toutes les autres eſpéces de Bêtes en ſont pourvûës; mais comment entreprendre de le connoître & de le démêler? Les uns vivent dans un élément qui nous eſt interdit; les autres nous échappent par leur petiteſſe.

Gardons-nous cependant ſur ce point de nous livrer trop à nos préjugés. D'où ſçavons-nous que les Poiſſons n'ont pas autant,

&

& peut-être plus, d'expreſſions vocales que les Oiſeaux mêmes? Les uns & les autres paroiſſent avoir été formés à peu près ſur le même modéle. Les uns volent, les autres nagent; mais voler & nager eſt une même choſe; l'élément ſeul eſt différent. Il eſt dit dans la Geneſe que Dieu créa en même-tems du ſein des eaux les Oiſeaux & les Poiſſons; ce qui a ſervi de fondement à quelques Moines pour ſe perſuader qu'on pouvoit les jours maigres manger indifféremment des uns & des autres. Les Poiſſons ſont pourvûs des cinq ſens que nous voyons dans les Oiſeaux, & dans tous les autres Animaux; pourquoi n'auroient-ils pas auſſi, comme eux, la faculté de parler? Si nous ne les entendons parler, ni chanter, c'eſt peut-être faute d'un organe propre à les entendre. L'eau eſt remplie & toute pénétrée d'air que les Poiſſons reſpirent; pourquoi n'en pour-

roient-ils pas, par le moyen d'un reſſort équivalent à la langue & au goſier, former des vibrations & des ſons trop délicats, à la vérité, pour nos oreilles, mais qui ſeroient entendus dans chaque eſpéce. Obſervez, s'il vous plaît, que l'oreille de l'Homme eſt extrêmement groſſiere, & que c'eſt l'effet d'une providence néceſſaire. Car ſi notre oreille étoit ſenſible aux plus petites vibrations de l'air dans lequel nous vivons, nous ſerions continuellement étourdis de mille bruits confus qui ne nous permettroient d'en diſtinguer aucun. Il y a donc certainement dans l'air beaucoup de ſons que nous n'entendons pas; tel eſt le bruit que fait un ver à ſoye en grugeant une feuille de murier; s'il eſt ſeul, ou s'il n'y en a que cinq ou ſix, perſonne ne les entend; mettez-en une certaine quantité dans un cabinet, & alors tous ces petis bruits raſſemblés à l'uniſſon ſont très-ſenſibles à nos

oreilles. Combien plus eſt-il poſſible qu'il y ait dans l'eau des bruits inſenſibles pour nous, & que par ce moyen les Poiſſons parlent ſans que nous puiſſions les entendre. J'aime du moins à me le figurer pour ne rien ôter aux ouvrages de la nature, de la perfection qu'elle a coutume de leur donner; & je ne pourrois penſer, ſans quelqu'eſpéce de chagrin Philoſophique, qu'elle eût condamné à un éternel ſilence tant de peuples innombrables qui habitent les eſpaces immenſes des mers & des rivieres. Le ſilence eſt le partage des morts. La parole donne la vie aux vivans mêmes. Riez, ſi vous voulez, d'une idée ſi nouvelle, & plaiſantez ſur les Poiſſons parlants, comme ſans doute on ſe mocqua du premier qui fit mention des Poiſſons volans; mais prenez garde que l'un ne ſoit auſſi vrai que l'autre, & qu'il n'y ait dans vos plaiſanteries plus de préjugés que de raiſons. Pour

moi je trouve cette idée fondée en raiſonnement & en vraiſemblance ; & cela me ſuffit pour l'adopter, juſqu'à ce qu'on m'ait détrompé par des raiſons plus fortes.

Les Réptiles & les Inſectes ſont préciſément dans le même cas. Il y a pluſieurs eſpéces de Réptiles qui ont des expreſſions vocales très-ſenſibles, comme les Serpents, les Grenoüilles, les Crapauts ; & par conſéquent en raiſonnant ſur le principe de l'uniformité de la nature, on eſt en droit de ſuppoſer dans les autres l'équivalent, ſans compter le ſupplément des mines, des geſtes, & des regards. Il n'en eſt pas tout-à-fait ainſi des Inſectes. Il n'y en a aucune eſpéce qui ait une expreſſion vocale proprement dite que nous connoiſſions ; car on ſçait que le cri du Grillon, le chant de la Cigale, le cri de certains Papillons, le bourdonnement des Mouches, n'eſt

point ce qu'on appelle un ſon de voix, & que c'eſt un bruit cauſé par le frémiſſement d'une membrane; mais qu'importe? Il n'eſt pas douteux que le cri du Grillon & de la Cigale ne leur ſerve à s'appeller pour ſe joindre enſemble, & vraiſemblablement pour s'entretenir. On peut croire que le bourdonnement des Mouches leur ſert de même à ſe reconnoître dans chaque ſociété, ſoit par l'uniformité & l'uniſſon du ton, ſoit par des différences imperceptibles que nous ne ſentons pas; ce qui fait l'équivalent de l'expreſſion vocale, & ce qui prouve auſſi combien la nature, toujours uniforme dans le général & dans l'eſſentiel, ſçait varier les moyens & les détails; or ce que la nature a fait pour quelques Inſectes, elle l'a ſûrement fait pour tous.

Il y a, par exemple, une eſpéce d'Araignées qui ont une façon toute particuliere de ſe témoi-

gner l'une à l'autre le désir qu'elles ont de se rapprocher. Il est vrai que je n'en jamais été que témoin auriculaire, mais on m'a assuré que c'étoient des Araignées qui faisoient le bruit dont je vais parler. Une Araignée qui veut avoir compagnie frappe je ne sçais avec quel instrument sur le mur ou sur le bois où elle s'est établie, neuf ou dix petits coups à peu près semblables aux battemens d'une montre, mais un peu plus forts & plus serrés; après quoi elle attend qu'on lui réponde. Si elle n'entend point de réponse, elle recommence d'intervalle en intervalle pendant environ une heure ou deux, reprenant cet exercice & se reposant alternativement le jour comme la nuit. Au bout de deux ou trois jours, si elle n'entend rien, elle change de demeure, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé quelqu'un qui lui réponde. C'est une autre Araignée qui lui répond précisément

de la même maniere & comme par écho. Si la propoſition plaît à celle-ci, la converſation s'anime & les battemens deviennent plus fréquens. Prêtez-y l'oreille, & vous jugez par le bruit, que peu à peu l'une s'approche de l'autre, & que les battemens ſe joignent enfin de ſi près, qu'ils ſe confondent les uns dans les autres, après quoi vous n'entendez plus rien. Tout le reſte de l'entretien ſe paſſe apparemment à voix baſſe. Je me ſuis quelquefois amuſé à faire ainſi l'écho d'une Araignée que j'entendois battre, & dont j'imitois le bruit; elle me répondoit fidélement; elle m'attaquoit même quelquefois de converſation; & j'en ai ſouvent donné le plaiſir à diverſes perſonnes, à qui je diſois que c'étoit un eſprit familier.

Combien de découvertes ſemblables ne ferions-nous pas ſur les Inſectes, ſi nos organes étoient aſſez déliés pour ſentir & apperce-

voir leurs mouvemens & leurs mines, & pour entendre leur voix, ou ce qui leur tient lieu de voix? Oüi, je ſuis perſuadé que nous trouverions dans les Fourmis, dans les Vers, les Scarabées, les Chenilles, les Cloportes, les Mites, & en un mot dans tous les Inſectes, un langage établi pour leurs beſoins & pour leur conſervation; & comme il y a quelques eſpéces d'Inſectes en qui nous remarquons plus d'induſtrie & de connoiſſance que dans de grans Animaux, il eſt à croire que ces eſpéces ont auſſi un langage plus parfait à proportion, quoique toujours borné aux beſoins de la vie.

J'ai vû quelqu'un porter beaucoup plus loin ſes conjectures, & prétendre qu'avant le péché de l'Homme, les Bêtes parloient très-diſtinctement entr'elles, & articuloient une langue que l'Homme entendoit parfaitement, comme elles entendoient auſſi le langage de

de l'Homme. Il trouvoit le fondement de cette conjecture dans la converſation que le Serpent eut avec Eve dans le Paradis Terreſtre. Si dans ce tems-là, diſoit-il, les Bêtes n'avoient eu d'autre langage que celui qu'elles ont aujourd'hui, quel auroit dû être l'étonnement d'Eve d'entendre un Serpent lier converſation avec elle, & lui faire des raiſonnemens ſuivis! Jugeons-en par l'étonnement de Balaam lorſqu'il entendit ſon Aneſſe parler. Frappé de cette merveille, il reconnut ſon crime, & obéit à la voix de Dieu. Jugeons-en encore par l'effet que feroit ſur nous un pareil événement. Si tout à coup nous voyions un Chien s'aſſeoir vis-à-vis de nous, & nous faire un diſcours ſuivi & raiſonné, pour nous porter à commettre un crime, ou même pour nous perſuader quelque choſe d'indifférent, quelle ſeroit notre ſurpriſe? Les cheveux nous dreſſeroient ſur la

tête; nous croirions voir le diable; &, loin de nous laiſſer perſuader, nous aurions horreur de pareils conſeils; nous nous en défierions du moins, & nous irions au plus vîte conſulter quelqu'un. Eve cependant ne fit rien de tout cela. Eve, qui étoit ſi vertueuſe & ſi éclairée, écouta tranquilement le diſcours artificieux du Serpent, diſputa contre lui, & enfin ſe laiſſa ſéduire. Il falloit donc, concluoit-il, que le Serpent, & par conſéquent toutes les autres Bêtes, parlaſſent alors comme les Hommes, & que ſi elles ne parlent plus aujourd'hui de la même façon, ce ſoit un châtiment de Dieu pour avoir ſervi d'organe au diable, & avoir contribué au péché de l'Homme.

Cette idée m'a fait rire; &, ſi elle vous faiſoit plaiſir, je ſerois tenté de vous laiſſer l'adopter, d'autant plus que Platon dans ſa politique a penſé des Bêtes quel-

que choſe de ſemblable ; que Joſephe dans ſes antiquités eſt du même ſentiment ; & que Saint Baſile (ce qui eſt beaucoup plus fort) dit formellement dans ſon Homélie du Paradis Terreſtre, dont il fait une aſſez belle deſcription, qu'il étoit peuplé de Bêtes *qui s'entendoient entr'elles & qui parloient ſenſément*. Ce ſont ſes propres termes autant qu'il m'en ſouvient : car je n'ai point ici de Saint Baſile. Mais vous m'accuſeriez peut-être de vouloir auſſi vous ſéduire comme le Serpent ſéduiſit Eve, ſi je vous diſſimulois ce qu'on doit penſer de cette opinion. Ce n'eſt qu'une vaine conjecture qui n'a d'autre fondement que la ſécurité d'Eve en raiſonnant avec le Serpent. Or ce fondement eſt abſolument ruineux. Car avant le péché Eve ne connoiſſoit ni la crainte ni la défiance. Elle vit bien, ſans doute, que le Serpent n'étoit que l'organe de quelque puiſſan-

ce ſupérieure. Cela même picqua ſa curioſité, d'autant plus qu'étant née immortelle & exempte de douleur, elle ſçavoit bien qu'elle n'avoit rien à craindre; &, ſa curioſité la rendant encore plus hardie, elle fit l'épreuve fatale de ſa foibleſſe. Vous voyez que je n'aime que le vrai; mais permettez-moi cependant de profiter en paſſant du texte de Saint Baſile pour autoriſer mon ſentiment ſur le langage des Bêtes. Car ſi elles s'entendoient entr'elles dans le Paradis Terreſtre, & ſi elles *parloient ſenſément*, c'eſt-à-dire, avec connoiſſance, à propos & conformément à leurs beſoins, pourquoi auroient-elles perdu ce privilége?

Il eſt tems de finir ce petit Ouvrage. Je ſuis ſur le point de retourner à Paris, & je veux qu'il devance mon arrivée, afin que vous ayez le tems de faire vos réflexions pour me les commu-

niquer à mon retour. Mais finirai-je ſans vous donner un dictionnaire détaillé du langage des Bêtes ? Hélas ! oüi, car vous voyez bien que la choſe eſt impoſſible. Autant d'eſpéces de Bêtes, autant de dictionnaires différens ; il eſt vrai que chaque dictionnaire ſeroit fort court ; mais le nombre en ſeroit infini. Pour vous donner celui des Oiſeaux, il faudroit pouvoir diſtinguer & pouvoir noter les quarts, & demi-quarts de ton, dont leur langage eſt compoſé ; il faudroit pouvoir prêter l'oreille à tout ce qu'ils diſent dans toutes les circonſtances ; & c'eſt un peuple ſi vif & ſi ſauvage qu'il n'eſt pas poſſible de le ſuivre.

Le Serin eſt plus familier. Auſſi pourrez-vous avec un peu d'attention démêler la ſignification de la plûpart de ſes phraſes. Quand il voit que ſa femelle néglige de couver ſes œufs & s'abſente du nid trop long-tems, écoutez ſon diſ-

cours; il lui dit ſûrement alors qu'il eſt inquiet; qu'il faut qu'elle aille à ſes œufs; qu'il la battra ſi elle ne rentre dans le nid. « Lorſque la femelle, obligée de tenir ſes petits chaudement ſous elle, n'a pas le tems d'aller manger, & que le mâle lui dégorge de la nourriture dans le bec, elle lui témoigne ſa ſatisfaction par le battement de ſes aîles, & par un petit cri différent de tous les autres, qui doit néceſſairement ſignifier: » Je ſuis bien aiſe; vous » me faites plaiſir. « Il y a ſurtout deux circonſtances où le Serin, ainſi que le Roſſignol, le Pinſon, la Fauvette & tous les Oiſeaux, parle, ou, ſi vous voulez, chante plus qu'à l'ordinaire. C'eſt lorſqu'il appelle ou qu'il ſollicite une femelle, & tandis qu'elle couve ſes œufs, ou ſes petits. Quoique dans ces deux circonſtances ſa phraſe paroiſſe la même, on peut cependant remarquer, outre les différences

que nous n'appercevons pas, que dans la premiere, le chant eſt plus vif, plus animé, & accompagné d'action. Eh que peut-il ſignifier alors ſi ce n'eſt: » Venez, char-» mante femelle qui cherchez un » mari, je vous épouſerai; nous » ferons ménage enſemble. « Dans la ſeconde circonſtance le Serin & le Roſſignol diſent toute autre choſe. Ce qui les fait chanter alors, c'eſt le beſoin de raſſûrer la femelle trop occupée pour ſonger à ſa ſûreté. Le mari veille pour elle perché ſur une branche voiſine, d'où il obſerve tout ce qui ſe paſſe pour avertir ſa femme, s'il ſurvient quelque juſte ſujet de crainte. S'il ceſſoit quelque tems de chanter la femelle inquiéte quitteroit ſon nid. Tandis qu'il chante elle y reſte tranquille; mais croire que le Roſſignol chante alors pour chanter, c'eſt un préjugé qui n'a nulle vraiſemblance, puiſque les Oiſeaux n'ont nulle idée de chant,

ni aucun ſentiment d'harmonie. Quand même on voudroit croire qu'il chante, il faudroit toujours ſuppoſer qu'il chante des paroles; je veux dire que ſon chant ſignifie quelque choſe. Eh ! que peut-il vouloir exprimer alors, ſi ce n'eſt de dire à ſa femme : » Soyez tran-» quille; je veille pour vous; vous » n'avez rien à craindre ; je vous » avertirai s'il arrive quelque cho-» ſe. « Voilà ce que diſent tous les Oiſeaux, & ce qu'ils répétent tout le jour en pareille circonſtance. Le Moineau plus laconique dans ſon ſtile, le dit en une phraſe fort courte, mais qu'il répéte continuellement. La phraſe du Pinſon eſt un peu plus longue; celle du Serin l'eſt encore davantage ; celle de la Fauvette encore plus; & enfin celle du Roſſignol eſt la plus longue de toutes; car je ne regarde toute la ſuite de ſon chant, que comme une ſeule phraſe, qui n'en dit pas plus que celle du Moineau.

Telle eſt auſſi la phraſe que deux Chats rivaux miaulent en dialogue ſur une goutiere. Ce n'eſt qu'une longue phraſe répétée, qui exprime leur jalouſie & leur colere; auſſi eſt-elle toujours ſuivie d'un combat en forme & de la défaite de l'un des deux; de ſorte qu'on pourroit les comparer aux Héros d'Homere qui ne manquoient jamais de ſe faire l'un à l'autre de longues harangues avant que d'en venir aux coups de main.

Voilà inſenſiblement, Mad.... un petit détail de dictionnaire que je vous fais, qui pourra, ſi vous voulez, vous ſervir de clef pour expliquer du mieux que vous pourrez le langage de toutes les Bêtes. Voulez-vous encore une méthode fort ſimple? la voici. Tout le langage des Bêtes ſe réduit à exprimer les ſentimens de leurs paſſions, & on peut réduire toutes leurs paſſions à un petit nombre; ce ſont, le

plaiſir, la douleur, la colere, la la crainte, l'amour, le déſir de manger, le ſoin de leurs petits. Si vous voulez donc avoir le dictionnaire du langage des Bêtes, obſervez-les dans les circonſtances de ces différentes paſſions ; &, comme elles n'ont communément qu'une expreſſion pour chacune, vous aurez bien-tôt compoſé vos dictionnaires ſur le modéle que je vous ai propoſé. Enſuite de ces différens dictionnaires réünis, vous en ferez un polyglotte qui contiendra tous les différens langages des Bêtes. Par exemple, cette phraſe: » Je ſens de la douleur, « Vous la rendrez de ſuite en langage de Chien, de Chat, de Cochon, de Pie, de Merle, &c. Le tout bien noté en bécare & en bémol, & je vous réponds que cela fera une lecture des plus comiques.

Je plaiſante comme vous voyez. Il le faut bien. Mais que direz-vous de ma franchiſe ? Je vais

vous faire un aveu qui réduit preſqu'à rien tout le langage des Bêtes. C'eſt qu'il en faut abſolument retrancher tout ce qui s'appelle phraſe & conſtruction de grammaire, ſans en excepter les plus courtes. Croiriez-vous bien, par exemple, que le Roſſignol le plus éloquent, ne peut pas dire dans ſon langage: *J'aime; je ſuis bien aiſe; je ſens du plaiſir.* Rien n'eſt plus vrai. Toute phraſe où il entre ce qu'on appelle en grammaire premiere, ſeconde & troiſiéme perſonne, *je*, *vous*, *lui*, *nous*, & tout autre pronom ſemblable, ſans compter les noms qu'on appelle collectifs, relatifs, comparatifs, &c. il faut les rayer toutes du dictionnaire des Bêtes. La raiſon en eſt toute ſimple: c'eſt que tous ces mots expriment des idées abſtraites & métaphyſiques, que les Bêtes ne ſçauroient avoir. Elles n'ont que des connoiſſances directes abſolument bornées à l'objet préſent & matériel qui frap-

pe leurs ſens. L'Homme infiniment ſupérieur dans ſon langage, comme dans ſes idées, ne ſçauroit s'exprimer ſans compoſer ſon diſcours de termes perſonnels & relatifs qui en déterminent le ſens & l'application. Ceux mêmes qui parlent le plus mal une langue, comme un Allemand qui écorche le François, vous diront: *Moi ſouffrir fievre; vous aimer vin.* Dans les Bêtes la façon de s'exprimer eſt encore beaucoup au-deſſous de ce jargon; & ſi j'ai rendu leurs expreſſions par des phraſes compoſées à notre maniere, c'eſt que je ne pouvois pas les rendre autrement; car dans la vérité les Bêtes ne peuvent, pour ainſi dire, exprimer que le nom des paſſions qu'elles ſentent: elles ne peuvent avoir d'autres expreſſions que celles qui répondent à celles-ci, douleur, plaiſir, crainte, colére, &c.

J'en ſuis fâché pour l'honneur des Bêtes; mais il faut être vrai,

& je n'ai pas entrepris de leur rien attribuer de plus que ce que la nature elle-même a jugé à propos de leur donner. Ne croyez pourtant pas que tout ſoit perdu. Car à bien prendre la choſe, qu'importe que les Bêtes diſent une phraſe perſonnifiée & compoſée à notre maniere, pourvû qu'elles ſe faſſent également entendre ? Il eſt vrai que votre Chienne ne peut pas vous dire : *Je vous aime* ; mais ce qu'elle vous dit ſignifie en effet qu'elle vous aime, & vous l'entendez fort bien. Que lui faut-il davantage, & que pouvez-vous déſirer de plus ? Cela ne revient-il pas au même ? Sans doute. Ainſi ne vous découragez pas, Mad..... &, ſi vous avez du tems à perdre, mépriſez la chicanne que je viens de vous faire, & travaillez ſérieuſement à vos dictionnaires. Que vous aurez de plaiſir quand vous ſerez devenuë aſſez habile pour converſer avec les oiſeaux, & pour

entendre tous les ſecrets de leur ménage! on ne vous verra plus que dans les bois, & le monde s'en prendra peut-être à moi de l'avoir privé d'une ſociété auſſi aimable que la vôtre. Adieu.

FIN.

LETTRE
A MADAME
LA COMTESSE
D***

Pour ſervir de Supplément à l'Amuſement Philoſophique ſur le Langage des Bêtes.

AVERTISSEMENT

Sur la Lettre adreſſée

A MADAME

LA COMTESSE D***

*ON auroit ſouhaité de pouvoir ſupprimer la Lettre ou la Critique ſuivante ; cependant on s'eſt déterminé à la joindre à l'Ouvrage de l'*Amuſement Philoſophique, *parce que le Lecteur ayant encore les idées récentes de cet Amuſement qui reſte ſous ſes yeux, ſera moins ſuſceptible des impreſſions de la cenſure, que s'il la liſoit dans une brochure détachée de ce Recueil : pluſieurs Critiques ſont tolérées par cette ſeule raiſon, que le Lecteur n'a pas la précaution ou la facilité de les compulſer avec les Ecrits qui en ſont l'objet, & que le Cenſeur ajuſte & inter-*

prête à ſa façon. Cette Critique ſervira auſſi pour juſtifier ce qui eſt avance dans la Preface de ce Recueil, contre l'injuſtice & l'animoſité des Adverſaires de l'Amuſement Philoſophique.

LETTRE
A MADAME
LA COMTESSE
D * * *

Pour ſervir de Supplément à l'Amuſement Philoſophique ſur le Langage des Bétes.

CROIRIEZ-VOUS, Madame, que l'on vient en quelque ſorte de réveiller les idées folles des anciens Egyptiens, qui adoroient le Chat, le Crodille, le Rat, & autres ani-

maux; avec cette différence, que c'étoient des Dieux pour ces Peuples aveugles, & qu'aujourd'hui ce ſont des Démons pour nous. Or, comme en général les Dieux* du Paganiſme n'étoient autre choſe que des Diables, qui rendoient des † Oracles par la bouche des Idoles, (quoiqu'en diſe Vandale & ſon Abbréviateur) imaginez-

---

* Les Dieux du Paganiſme n'étoient point des Démons; ils n'étoient, à proprement parler, que de ſimples figures, & des Idoles inſenſibles & ſans pouvoir, mépriſées par le commun des gens ſenſés.

Olim Truncus eram ficulnus, inutile lignum;
Cum faber incertus ſcamnum, faceret ne Priapum,
Maluit eſſe Deum. (Hor. ſat. VIII.)

† En général les Prêtres des Dieux du Paganiſme rendoient les Oracles; & non les Dieux ou les Démons. *Voyez Mr. de Fontenelle, liv. des Oracles.* On ne doute point au ſurplus que les Démons n'ayent auſſi rendu pluſieurs Oracles; mais les faux Prêtres faiſoient communément cet office ou cette fourberie.

vous que tout ce que nous entendons aboyer, braire, miauler, hannir, eſt la même choſe; c'eſt-à-dire, autant d'eſprits céleſtes condamnés à faire ici bas pénitence de leur orgueil. *

C'eſt un R. P. J. qui leur fait faire cette pénitence, plutôt que de les mettre en enfer avant le jour du Jugement dernier, croyant apparemment que ce genre de péché ſeroit trop rigoureuſement puni, s'il l'étoit depuis ſix mille ans, & ſi le châtiment n'étoit pas différé juſqu'à la fin du monde. Voilà donc les Démons en quelque ſorte rétablis dans leur réputation & ſauvés du feu pour long-tems. Ce répit n'eſt pas mauvais : qui a terme ne doit rien. Je ne doute pas que les malins eſprits exilés du Ciel ne témoignent au premier jour leur

* L'Auteur de l'Amuſement Philophique s'eſt expliqué qu'il donnoit cette fiction pour amuſer. Il eſt donc inutile de le chicaner ſur la réalité de ſon idée. Cette remarque a lieu pour toute la ſuite de la Critique.

reconnoiſſance au charitable Auteur, qui leur a rendu un ſervice ſi conſidérable. Peut-être que de ſon côté il fera encore plus pour eux dans la ſuite, & qu'il voudra bien les loger dans quelques * corps ſemblables au ſien. Il eſt même à croire que, ſans qu'il y ait eu *bataille*, un de ces eſprits pourroit bien lui avoir été ſi étroitement uni, que cet eſprit & le ſien ne feroient, pour ainſi dire, qu'une même ame, & vivroient ſous le

---

* Un Auteur ſérieux n'eſt pas obligé de remplir ſon eſprit de toutes les extravagances, de toutes les ſaletés, de tous les mauvais mots que l'on peut dire, & de toutes les ineptes applications que l'on peut faire au ſujet de quelques endroits de ſon ouvrage, & encore moins de les ſupprimer. Il eſt convaincu que, quelque ſcrupuleuſe exactitude que l'on ait dans ſa maniére d'écrire, la raillerie froide des mauvais plaiſans eſt un mal inévitable, & que les meilleures choſes ne leur ſervent qu'à leur faire rencontrer une ſottiſe.

CARACT. de M. De la Bruyere.

même toit comme de bons amis.

En effet, Madame, c'eſt vraiſemblablement à l'union intime de ces deux eſprits, qu'on doit attribuer tant de jolis Ouvrages que ce célebre J... a enfantés depuis quelques années, & entr'autres l'ingénieux* *Fanferedin*, & celui où il vient de pincer ſi délicatement un Poëte illuſtre de notre ſiécle, dont le diable n'eſt pas ami du ſien: au moins ont-ils eu juſqu'ici des allures bien différentes. Le diable de l'un, mécontent de la vilaine habitation & de la turbulente compagnie où il ſe trouve, eſt forcené & comme enragé; il eſt toujours en diſcorde avec ſon hôte; c'eſt ce qui fait que les Ouvrages de ce célebre Individu, enfantés par deux eſprits ſi mal aſſortis, ſont ſemés de tant de contradictions & d'extravances, à

* Roman écrit avec grace & eſprit. Le ſujet en eſt fort innocent. Ce Livre a été imprimé chez Mercier, rue S:. Jacques.

peu près ſemblables aux diſcours de ce Prince haïſſable, chez qui deux ames étoient logées, comme vous l'avez vû, ſans doute, dans le Roman des *Ames rivales* de M. de Moncrif. Notre J... au contraire ſemble avoir chez lui un petit diable méchant, mais de bonne humeur, avec lequel il s'accorde parfaitement; en ſorte qu'il n'eſt jamais ſorti de ſa plume que des * malices concertées & raiſonnées.

Ce petit démon, qui depuis tant

* L'on a cette incommodité à eſſuyer dans la lecture des Livres faits par des gens de parti & de cabale, que l'on n'y voit pas toujours la vérité. Les faits y ſont déguiſés; les raiſons réciproques n'y ſont point rapportées dans toute leur force, ni avec une entiere exactitude; &, ce qui uſe la plus longue patience, il faut lire un grand nombre de termes durs & injurieux que ſe diſent des hommes graves, & qui, d'un point de doctrine ou d'un fait conteſté, ſe font une guerre perſonnelle.

CARACT. de M. de la Bruyere.

tant d'années, conjointement avec ſon hôte, goûtoit tout les plaiſirs de la vie dans la plus grande Ville du monde, en exerçant cet *Epicuriſme* * ſi vanté par le doux G... vient d'être banni de cet heureux ſéjour, où il ſe conſoloit de ſon ancienne diſgrace, lorſqu'il avoit été chaſſé du Ciel avec tant d'autres de ſes ſemblables. Cette cataſtrophe lui a rappellé triſtement le fâcheux Arrêt qui l'expulſa de la céleſte demeure. Mais dans le triſte ſéjour du nouvel exil, qu'il va s'ennuyer! Plus de mets exquis, †

---

* L'homme que le Critique entend & veut faire entendre par ces deux lettres P. B. cet homme dis-je avoit un eſprit & des mœurs fort oppoſés à l'Epicuriſme, dans le ſens qu'on le conçoit communément. M. G... qui étoit ſon ami lui reſſemble en ce point. Le Critique a, ſans doute, ſuppoſé que l'aimable badinage, la ſageſſe enjouée, la tranquilité & la modération de l'eſprit faiſoient l'Epicurien.

† C'eſt pouſſer loin la critique, que de l'étendre juſques ſur la boiſſon d'un Auteur;

plus de vin frais, plus de jolies maiſons de campagne, où l'*aimable pere* ſe délaſſoit continuellement de ſes grands travaux littéraires. Ce ne ſera plus déſormais qu'un petit eſprit plongé dans la ſolitude & l'obſcurité, un malheureux petit Ange ſans plume & ſans aîles.

En vérité c'eſt grand dommage. Quelle eſt donc la cauſe de ſa diſgrace? La voici, Madame. * Paſ-

notre Critique ne bûvoit, ſans doute, que de l'eau fraîche, dans le tems qu'il fit cette froide Cenſure.

* Le Livre cenſuré porte le Titre d'*Amuſement*. Il ne traite que de choſes indifférentes à la Religion; il n'eſt donc point queſtion pour l'Auteur de ne rien avancer qui ne reſpire la gravité Théologique. Il y a des matieres ſur leſquelles le Philoſophe & le Théologien peuvent égayer leur eſprit. La ſageſſe & la ſimple vérité ne proſcrivent point l'aimable & innocent enjoûment: c'eſt ce qui a été dit par un des plus beaux eſprits & des plus ſolides de nos jours.

Vous, dont l'eſprit, né pour la vérité,
Sçait allier à des vertus auſteres,
Le goût, les ris, l'aimable liberté;
. . . . . .

ſages de l'Ecriture burleſquement interpretés ; autorités des Peres de l'Egliſe, employées d'une façon badine & ridicule ; Allégories indécentes ; Réflexions trop libres ſur les amours des Bêtes, répréſentées ſous les mêmes couleurs que celles des humains ; * étonnant ſçavoir ſur ce point, & ſur autre choſe. Voilà en gros le dernier péché du petit diable Bas-Breton ; car vous ſçavez que c'eſt en Bretagne (à Kimper-Corentin,

---

. . . . Un front que l'art déguiſe
Plaît moins au Ciel qu'une aimable franchiſe.
Si la vertu ſe montroit aux Mortels,
Ce ne ſeroit ni par l'art des grimaces ;
Ni ſous des traits farouches & cruels.
Mais ſous votre air, ou ſous celui des Graces,
Qu'elle viendroit mériter nos autels.

VER-VERT.

* Etonnante Critique. Le Cenſeur peut comparer les petits traits ſemés dans les Fables de M. de la Fontaine ſur les intrigues amoureuſes des Bêtes, & juger enſuite de la retenuë de notre Auteur ſur le même ſujet.

dit-on) qu'il étoit né, c'eſt-à-dire, qu'il avoit commencé à s'unir au ſujet dont il s'agit. Vous me demanderez peut-être pour quelle raiſon on ne l'a pas renvoyé dans ſon païs,

[C'eſt là que vont les gens que l'on veut qu'ils enragent.]

Une Dame & une Demoiſelle, auſquelles notre Auteur débitoit ſon plaiſant ſyſtême, s'effrayent; l'une, de ce qu'il lui vouloit perſuader que ſa petite Chienne, qui la nuit couche avec elle, & le jour la careſſe, ſoit un petit diable; l'autre, de ce que ſon Perroquet, qui la réjouit par ſon babil, en ſoit un auſſi. Mais le badin Philoſophe, pour les raſſurer, leur fait entendre que les Bêtes étant étrangeres à la ſociété, & n'y entrant que pour l'utilité & l'amuſement, il importe peu que ce ſoit un diable, ou une autre eſpéce qui nous ſerve, & qui nous

amuſe. Je ne ſçai s'il les fit revenir de la frayeur où il les avoit jettées : l'idée cependant n'a rien que de réjouiſſant ; & je penſe qu'elle ne vous inſpirera aucun éloignement pour ce peuple d'animaux, qui chez vous vit tous les jours de vos libéralités, & qui, chacun à ſa maniere, ſelon qu'il loge un diable plus ou moins ſpirituel, vient, autant que vous le voulez, vous marquer ſa reconnoiſſance par ſes careſſes & ſon badinage.

Ceux qui d'entre les diables pourroient nous nuire, & qui ſont à craindre, ont pour demeure les bois, les antres, les cavernes. Ainſi pluſieurs claſſes de diables : diables furieux, que nous ne voudrions pas avoir pour voiſins ; ce ſont ceux qui ſont dans le corps du Lion, de l'Ours, du Tigre, & du Loup : diables amuſans, & que nous chériſſons ; ce ſont ceux qui ſont unis aux Oiſeaux : diables badins, & qui ſavent nous plaire ;

ce ſont le Chien, le Chat, & le Singe: diables ſerviables ; ce ſont les Chevaux, les Mulets: diables néceſſaires ; ce ſont tous ceux dont les corps ſont deſtinés à la nourriture de l'homme. Dans cette derniere claſſe je trouve l'Apis des Egyptiens, ce Dieu qui, diable aujourd'hui, ſe trouve obligé par l'indiſpenſable uſage que nous faiſons du corps qu'il habite, de changer ſouvent de demeure. J'en ſuis fâché pour ce peuple ancien, à qui nous ne marquons pas aſſez notre reconnoiſſance des belles découvertes qu'il nous a laiſſées. Mais peut-être ce Dieu aime-t-il autant à changer de demeure, que nous aimons, ſuivant les faiſons, à changer d'habits, & Madame.... que vous connoiſſez, à changer d'Amans.

L'Auteur, Madame, eſt né avec un cœur vraiment ſenſible. Il plaint un cheval, qu'un Cocher accable de coups : un chien qu'on dreſſe pour la chaſſe, lui paroît

miſérable : le ſort des Bêtes qui ſont dans les bois, lui ſemble un état triſte : il prend part à la peine d'un animal féroce qui ſe fatigue à chercher ſa proye, & qui ſouvent ne trouve qu'une legere & inſipide nourriture. Puiſqu'ils ſont des diables, ſont-ils à plaindre ? Ils n'ont que ce qu'ils méritent : comme coupables, ils doivent ſouffrir. Les hommes ſont-ils exempts de peine ? Sont-ils perſonnellement criminels, lorſqu'ils naiſſent ? Et cependant que ne ſouffrent-ils pas dans le cours de leur vie ? Faudroit-il que les diables fuſſent moins malheureux pendant pluſieurs ſiécles ? Ayant paſſé la plûpart chez les Anciens pour des Dieux, on ſe faiſoit, dans ces tems reculés, un ſcrupuleux devoir de fournir à leurs beſoins. Le P. B. me paroît avoir quelque envie de les rétablir dans leur ancienne ſplendeur ; &, s'il étoit relegué aux Indes, qui l'empêcheroit de travailler à les réédifier ? Lucien avoit

moins de retenuë ; on ſçait que le plaiſir de ce Philoſophe fut de plaiſanter ſur les différentes Religions des Peuples : mais ne loüons pas ici le Philoſophe Payen aux dépens du Philoſophe Chrétien. Notre Auteur ne perd point de vuë la Religion qu'il profeſſe, ſeule capable de mettre des bornes à ſon imagination, quand même il ne ſeroit pas un ſaint Religieux.

Cependant en faiſant entrer les diables dans le corps des Bêtes, il n'y a plus (ce me ſemble) qu'un pas à faire pour * dire la même choſe de l'homme ; & cette extravagance ne ſeroit pas nouvelle, ayant été débitée par d'anciens

---

* Le Cenſeur ſort de l'objet de ſa Critique, & des bornes qu'elle lui preſcrivoit, pour s'aller perdre dans des idées éloignées de l'eſprit de ſon Auteur. Nous n'avons point de ſyſtême à faire ſur l'ame des hommes. Nous ſommes éclairés & certains à ce ſujet, qui n'eſt point ſuſceptible de plaiſanterie.

Hérétiques. Qui empêchera auſſi, en admettant la métempſichoſe dans les Bêtes, de l'admettre pareillement dans l'homme ? Ç'a été le ſentiment de Pythagore ; c'eſt encore celui de quelques Philoſophes Indiens, des trois quarts des Amériquains, & des Aſiatiques. Et en voyant de certains Auteurs de nos jours, ne ſeroit-on pas tenté de croire que l'eſprit qui les anime, eſt le même que celui qui a été dans d'autres corps ? Je ne trouve pas M. L. d'O... éloigné de ce ſentiment. Dans ſa Lettre à M. le P. B. cet Académicien fait revivre *Zoïle* parmi nous. N'auroit-il point lui-même hérité de l'eſprit d'un *Saumaiſe*, d'un *Laurent-valle*, d'un *George Merula*, d'un *Scioppius*, appellé le chien de la Réthorique, & de pluſieurs autres du même calibre ? Car ſi je ne craignois de bleſſer la politeſſe, je dirois que dans ſa Lettre il a trempé ſa plume dans de l'excrément de pourceau. Je vous

félicite, Madame, de ne pas entendre le Latin; ſon *Scazon* vous feroit vomir; & on ne peut que loüer ſon Adverſaire, qui par ſon ſilence philoſophique montre un eſprit bien différent du *Zoïle*, à qui il le compare ſi malhonnêtement. Mais pourſuivons.

Le P. B. par ſon badinage n'a point craint de renverſer une partie de l'ordre établi dans la nature dès la création du monde, & d'ôter en quelque façon à l'homme ſa ſupériorité au-deſſus des autres animaux. Car ſi le corps des Bêtes eſt animé par des * Anges, les Bêtes ſont dans ce ſens au-deſſus de l'homme. Le crime ne fait point perdre les propriétés naturelles. Ce ſyſtème, ſous l'apparen-

* On ſçait que le crime a fait perdre aux mauvais Anges leur ſupériorité. Les organes groſſiers des Bêtes ne peuvent être cenſés capables de les remettre dans quelques-uns de leurs premiers avantages; l'Auteur de l'*Amuſement Philoſophique* n'a donc rien fait en leur faveur.

ce de l'agréable & de l'amuſant, a donc paru dangereux, & conduire à des conſéques qui ſont injurieuſes à Dieu, qui abaiſſent l'homme, rélevent les Bêtes, & donnent aux diables un ſort qu'ils n'ont pas. Mais que penſer de la comparaiſon de l'union des démons aux corps des Bêtes, avec l'union de notre corps & de notre ame, & de cette circulation éternelle d'ames, qui paſſent en d'autres corps, pour recommencer une autre vie ? Ces réflexions ſont trop ſérieuſes, par rapport à un Ouvrage philoſophico-badin & ingénieuſement ridicule.

Pour moi, Madame, qui veux vous égayer par la ſingularité d'un Ouvrage qui n'a rien de *neuf*, que l'habillement François que l'Auteur lui a donné, je n'ai point dans l'eſprit de réfuter & de condamner un ſyſtême auſſi ancien que l'idolâtrie, & dont la premiere partie eſt bâtie ſur la Religion des

anciens *, Egyptiens. La ſeconde

* C'eſt abandonner toute vérité & raiſon, que de vouloir détruire un Ouvrage ſpirituel & eſtimable, ſous prétexte de cenſure, en corrompant l'intention de l'Auteur, & en traveſtiſſant ſon raiſonnement, pour en tirer enſuite de pernicieuſes conſéquences. La Religion des anciens Egyptiens n'a aucun trait avec ce qui eſt débité dans l'*Amuſement philoſophique*.

Quis neſcit, voluſi Bythynice, qualia demens
Ægyptus portenta colat? Crocodilon adorat
Pars hæc: illa pavet ſaturam ſerpentibus Ibin.
Effigies ſacri nitet aurea Cercopitheci.
Dimidio magica reſonant ubi Memnone chordæ,
Atque vetus Thebæ centum jacet obruta portis.
Illîc cærulcos, hîc piſcem fluminis, illic
Oppida tota canem venerantur, Nemo Dianam.
Porrum & cepe nefas violare & frangere morſu.
O Sanctas gentes quibus hæc naſcuntur in hortis

& troiſiéme eſt auſſi travaillée ſur ce qu'ont dit les Naturaliſtes touchant les Bêtes; & le Chapitre XII. du Livre II. des *Eſſais* de Montagne, lui a beaucop ſervi. A cela près je vois dans cette ſeconde & troiſiéme partie de jolies comparaiſons, tendres deſcriptions; j'admire ſur-tout les amoureux entretiens, par exemple de deux Moineaux, occupés de leur amour, ou des ſoins de l'éducation de leurs petits. A cette école, on ſçait la maniere d'exprimer ſa paſſion, on y devient de parfaits Amans, & l'on apprend des Bêtes à ne jamais tromper, *pas même en amour.*

Ici l'Auteur penſe autrement que Montagne, qui, d'après les Naturaliſtes, donne aux animaux autant de délicateſſe, de bizarreries & d'extravagances dans leurs

---

Numina! lanatis animalibus abſtinet omnis
Menſa. nefas illic fœtum jugulare capellæ;
Carnibus humanis veſci licet.

JUV. ſat. VIII.

amours, qu'en ont les hommes; il a eu raiſon. Un ſyſtême qu'il a voulu nous donner pour *neuf*, doit du moins l'être en quelque choſe. * J'avouerai cependant que ſi les Bêtes ſont capables, auſſi-bien que nous, d'infidélités & d'inconſtance, elles ont cet avantage ſur l'homme, que leur amitié eſt plus conſtante, & plus vive.

Mais comment notre *aimable Pere* a-t-il pû appercevoir des perfections que nous ne leur connoiſſons pas. C'eſt par le moyen de la connoiſſance ſupérieure qu'il leur donne, on l'appelle vulgairement inſtinct. Les Bêtes ne peuvent avoir cette connoiſſance ſans avoir un langage commun à chaque Société. L'Auteur n'eſt pas embarraſſé de faire voir que tous les animaux connoiſſent, diſtinguent, parlent & raiſonnent. Quelle différence donc entre eux &

* Eſſ. de Mont. l. II. ch. XII.

nous? Il n'y en a plus. L'exemple des Caſtors eſt la plus forte preuve. C'eſt dommage qu'elle ſoit une objection cent fois faite dans les Ecoles, & à laquelle on a répondu cent fois; l'entrepriſe de la Tour de Babel, échouée par la confuſion des langues, ne permet plus à notre Philoſophe de douter. Si les Caſtors ne parloient pas, & ne s'entendoient dans leur langage, ils ne travailleroient pas avec tant d'ordre & de concert. * Montagne dit auſſi des Bêtes, que l'on voit entr'elles une pleine & entiere connoiſſance; qu'elles s'entendent, tant celles de la même, que de différentes eſpéces. Au ſujet de leur langage, il le prouve par Lucrece, † qui dit: Que les

---

* *Ibid.*

† *Et multæ pecudes, & denique ſecla ferarum.*

Diſſimiles fuerunt voces variaſque cluere,
Cum metus aut dolor eſt, aut cum jam gaudia gliſcunt.

LUCR. l. v. ℣. 1078. &c.

Animaux, & domeſtiques & ſauvages, forment divers ſons, ſelon que la peur ou la joye agiſſent en eux. Ainſi le P. B. n'a que le plaiſir de la répétition, & non la gloire de l'invention.

Pour expliquer leurs opérations, ainſi que celles des Fourmis & de la Mouche à miel, le P. B. n'a point, comme vous voyez, recours à l'inſtinct.

Etes-vous d'humeur, Madame, d'en faire avec lui un *être de raiſon*, *un vuide de réalité*, *un reſte de Philoſophie Péripatéticienne*?

Peu nous importe, je penſe, que les Bêtes ayent une connoiſſance ſans inſtinct, ou un * inſtinct ſans connoiſſance. Vous appellez

* Les Philoſophes ne comprennent point, ou du moins font mal comprendre ce que c'eſt que l'inſtinct des Bêtes; cependant cet inſtinct, ſuivant l'opinion commune, ſuppoſe toujours quelques connoiſſances de la part des Bêtes.

pellez votre chienne, elle vient à vous; vous la careſſez, elle vous donne des preuves qu'elle eſt ſenſible au plaiſir que vous lui faites; c'eſt tout ce que vous en exigez. Du reſte, la connoiſſance attribuée aux Bêtes, tant à celles qui vivent en ſociété, qu'à celles qui n'y vivent pas, n'eſt point un ſentiment inſoutenable. Notre Auteur l'a puiſé encore chez Montagne, qui dit: Que les Bêtes ne peuvent ſe conduire *ſans diſcours & ſans prudence.* *Quelque choſe de plus fort: Virgile †rapporte des Abeilles (mais c'eſt une exagération Poëtique) que quel-

---

* *Ibid.*

† *His quidam ſignis, atque hæc exempla ſecuti,*
Eſſe apibus partem divinæ mentis, & hauſtus,
Æthereos dixere,

GEORG. l. IV. v. 219.

ques-uns ont dit qu'elles avoient une portion de l'eſprit divin, & qu'elles étoient éclairées d'un rayon céleſte.

Notre Auteur eſt *ſéduiſant*. En croyant avec lui que les Bêtes, non-ſeulement connoiſſent, mais qu'elles parlent, comme dans le Pays des ſyſtêmes (ce ſont ſes termes) *il n'y a que le premier pas qui coute*, il faudra convenir que l'Huître & le Limaçon, ont auſſi leur langage particulier, parce que la nature eſt uniforme dans ſes productions; avec cette différence cependant, que la faculté de parler eſt plus parfaite dans les Bêtes qui vivent en ſociété, & en famille. L'Auteur cherche à nous le perſuader par l'adreſſe des Loups, qui concertent enſemble des ruſes de guerre, pour tromper la vigilance du Berger; par le combat d'un Moineau, qui trouve à ſa bienſéance le nid d'une Hirondelle, dont il cherche à s'emparer; par la conduite admirable des Singes,

lorſqu'ils vont à la picorée, qu'il compare à une troupe de Soldats qui marchent avec ordre & avec précaution au fourage dans le voiſinage ennemi : Grands exemples, pour prouver que les Bêtes ont de la connoiſſance. * Mais l'Auteur eſt modeſte : il en avoit bien d'autres, qu'il n'a pas jugé à propos de citer d'après ſon modéle. Un Chien, qui, au rapport de Plutarque, du tems de l'Empereur Veſpaſien, contrefaiſoit le mort au Théâtre de Marcellus : Des Roſſignols qui inſtruiſent leurs petits à chanter : Des Eléphans dreſſés à danſer au ſon de la voix : La Pie d'un Barbier de Rome, qui imitoit le ſon de la trompette, ſont des exemples avec leſquels notre

* La majeure partie des Philoſophes donne aux Bêtes les connoiſſances ſenſitives, réglées par l'inſtinct, qui ne dirige leurs actions que relativement aux différentes paſſions dont les Bêtes ſont agitées. Si ces connoiſſances ſont une fiction, la fiction vient plus des Philoſophes que de l'Auteur.

Auteur auroit achevé de convaincre que les Bêtes parlent : Je le croirai, pourvu qu'il veuille m'accorder qu'il y en a qui ne ſçavent ce qu'elles diſent, comme il arrive à bien des hommes.

Cependant, eſt-ce néceſſairement par connoiſſance, qu'un Geai, une Pie, un Merle, crient, quand ils apperçoivent le * Chaſſeur ? Eſt-ce par connoiſſance qu'un Moineau, quand il voit un Chat, avertit ſes ſemblables de l'approche de leur ennemi commun ? Un Péripatéticien nous dira que c'eſt la ſympathie qui conſterne ces Oiſeaux, & les éloigne de celui qu'ils ont ſujet d'appréhender ; comme c'eſt la ſympathie qui approche le Coq d'une Poule, parce que la haine & l'amour ſont deux paſſions aveugles, leſquelles agiſſant

* On a rapporté dans la Préface de ce petit Recueil quelques Fables de M. la Fontaine ; elles peuvent égayer la diſcuſſion ſur la connoiſſance des Bêtes.

dans l'homme ſouvent ſans connoiſſance, du moins ſans réflexion, peuvent, à plus forte raiſon, faire dans les Bêtes le même effet. Que ne nous diroit pas encore le hardi Cartéſien, qui compareroit tous ces mouvemens à ceux d'une montre, & qui ne trouveroit pas le langage des Bêtes fort différent de la ſonnerie d'une horloge?

Inſenſiblement je prendrois ici le ton de Raiſonneur & de Philoſophe; je n'en ai pas envie. Le P. B. pour établir la néceſſité du langage des Bêtes, s'eſt fondé ſur la connoiſſance qu'elles ont. Si la nature les a faites capables d'entendre une langue étrangere, pourquoi n'auroient-elles pas la faculté d'entendre, & de parler une langue qui leur eſt naturelle? » Votre Chienne (dit-il » à Madame la Ducheſſe de Ch.) » a beaucoup d'eſprit; vous » vous entretenez tout le long du » jour avec elle; vous l'entendez,

» elle vous entend : mais ſoyez ſûre » que lorſqu'il vient un Chien la » cajoler, elle l'entend beaucoup » mieux encore, & ſe fait mieux » entendre. « De-là il conclut que les Bêtes parlent, & qu'il eſt fort raiſonnable de le croire. Si nous ne voulons pas adhérer à ſon ſentiment, laiſſons-le du moins penſer que ſon ſentiment (c'eſt lui qui le dit) eſt aſſez bien fondé, pour trouver place entre les divers ſyſtêmes qui occupent le loiſir des Philoſophes. Diſciple de Montagne, il n'a ſuivi en cela que le ſentiment de cet Ecrivain, qui dit des Bêtes : *Comment ne parleroient-elles pas entr'elles? Elles parlent bien à nous, & nous à elles.* * Mais le P. B. ne leur don-

---

* Le Critique contredit ce qu'il a avancé un peu auparavant, en accuſant l'Auteur de mettre par ſon ſyſtême les Bêtes au-deſſus de l'Homme. Les Bêtes ſont remiſes dans la claſſe où elles doivent reſter. Le Cenſeur rapporte fidélement les expreſ-

ne un langage que pour ſatisfaire à leurs beſoins, & à tout ce qui eſt néceſſaire à leur conſervation. Elles n'entendent point la Philoſophie & la Morale. Quel dommage ! Cependant l'ordre qui paroît chez pluſieurs eſpéces de Bêtes, leur ſobriété, leur conſtance auroient dû porter l'Auteur à leur accorder une eſpéce de Philoſophie des mœurs ; auſſi bien-tôt j'en trouverai quelques-unes, à qui il donne le nom de Philoſophes. D'un autre côté ce ſont, à l'en croire, des Héros en amour. Si un Chien ne perd point de tems pour en compter à ſa Belle ſur ſa *beauté*, ſur ſa *taille*, ſur ſon *eſprit* & ſa *jeuneſſe*, l'Auteur qui en a, ſans doute, ſurpris, avec plaiſir, quelqu'un débitant de telles fleurettes, a trouvé de la *vivacité* dans ſa converſation. Auſſi nous dit-il que

---

ſions & le ſens de l'Auteur. C'eſt la ſeule fois qu'il l'ait fait, & on lui rend la juſtice qui lui eſt dûe.

» tout parle dans une Bête amou-
» reuſe, comme dans l'homme le
» plus paſſionné; que ſa voix, ſes
» geſtes, ſes mouvemens, tout
» exprime ſa paſſion. « Un pareil détail de la part de l'Auteur pourra vous ſurprendre; *Mais* un Philoſophe, Madame, ne doit rien ignorer * En nous diſant que les Bêtes *diſent toujours vrai*, & qu'elles ne trompent jamais, pas même *en amour*, ce ſont des leçons qu'il nous donne, & dont il eſt à ſouhaiter que nous profitions.

Mais

---

* C'eſt vouloir jetter injuſtement du ridicule ſur un Auteur, que de le blâmer de certains détails qui ne peuvent que plaire ſans bleſſer les mœurs. On pourroit oppoſer à ceux qui reprennent les traits les plus innocens le Proverbe Eſpagnol, qui porte que *l'Abeille change tout en miel & l'Araignée en venin.*

Quando çuga el abeja, mel torna; y quando el araña, ponçoña.

Mais accorder aux Bêtes une * ame ſpirituelle, leur trouver un langage, ne les faire parler qu'à propos, leur donner des avantages que nous n'avons pas, cela ne ſuffit pas encore à notre Auteur. En voyant chez beaucoup d'eſpéces de la ſobriété & de la conſtance, il eſt tenté de les comparer à Diogène, & d'en faire par coſéquent autant de Philoſophes, vivans dans une petite baraque, contens du pur néceſſaire; fuyans le commerce des hommes; ne parlant que par néceſſité. » Tel eſt, dit-il, un de ces » gros Chats barbus & bien fourrés, que vous voyez dans un » coin, digérant à loiſir, dormant, ſi bon lui ſemble, ſe » donnant quelquefois le plaiſir » de la chaſſe, jouiſſant d'ailleurs » paiſiblement de la vie, &c. Il

* On a obſervé ci-devant, que cette idée eſt une pure fiction & une plaiſanterie.

» ne faut, à la vérité, qu'une » Chate pour déranger toute ſa » philoſophie : mais nos Philoſo- » phes ſont-ils plus ſages dans l'oc- » caſion ?

Voilà des Philoſophes que vous ne connoiſſiez pas, & qui, ſans doute, ont eu la Philoſophie par infuſion ; car je ne leur connois ni Ecole, ni Académie. Il eſt vrai, qu'animés par des Démons, ils n'en ont pas beſoin. Tout cela a quelque choſe de divertiſſant, & pourroit ſervir de ſuite au ridicule voyage fait par Guliver dans le pays des *Houyhymhymms*.

Mais il n'eſt pas le premier qui faſſe des Bêtes autant de Philoſophes. Il a lû qu'Elien, ſur la foi d'Ariſtote, en y ajoûtant du ſien, accorde la ſcience des Mathématiques aux Thons. Il dit qu'ils enſeignent l'Aſtrologie aux hommes en s'arrêtant où le Solſtice d'Hyver les ſurprend, & ne décampant qu'à l'Equinoxe ſuivant. Par leur marche en bataillon à ſix faces

égales, ils ſont voir qu'ils poſſédent la Géométrie, & l'Arithmétique. Notre Auteur eut bien dû rapporter cet exemple, pour faire valoir ſon ſentiment.

Les Bêtes douées d'une ame ſpirituelle, connoiſſant, parlant, raiſonnant en Phiſolophes, que leur manque-t-il ? Une Religion : Le P. B. n'eſt pas tout à fait aſſez hardi pour la leur accorder ; d'ailleurs il ſçait que ſur ce point il eſt toujours indécent & dangereux d'entreprendre de badiner. Cependant il a trouvé que Plutarque en attribue une aux Elephans & aux Fourmis ; & Montagne eſt tenté de croire fort ridiculement qu'il n'y a point de Bêtes qui n'ait une eſpéce de culte. Mais ici n'oublions pas que les Bêtes ſont, ſelon l'Auteur des Diables, incorporés, (c'eſt ce que n'a pas dit Montagne) & qu'ainſi il ne pouvoit, ſans tomber dans une bévue groſſiére, leur donner un Culte & une Religion ; mais les

décorant du titre de Philoſophes, c'étoit le lieu (puiſque Montagne lui fourniſſoit des preuves) de nous parler en général de la juſtice, & de l'équité des Bêtes ; de vanter la magnanimité de l'une, la reconnoiſſance de l'autre, la clémence de celle-ci, la fidelité de celle-là. De telles qualités conviennent à des Philoſophes.

Je vois avec quelque eſpéce de peine (car l'Auteur ne fait aucune exception) qu'à l'Ane, au Bœuf, au Mouton, au Cheval, qui ſont des Animaux lourds & un peu ſtupides, le nom de *Philoſophes* *

---

* Ce n'eſt point une fiction nouvelle, que d'admettre des Bêtes en Philoſophe, & des Philoſophes dans la claſſe des Bêtes. Pythagore qui par la vertu de la métempſicoſe avoit paſſé (comme il aſſure) par toute ſorte de conditions, ayant été Philoſophe, Homme, Femme, Roi, Particulier, Poiſſon, Cheval, Coq, Grenouille, &c. déclare, après toutes ces tranſmigrations, l'Homme le plus malheureux de tous les Animaux. Il réſulte de cet aveu

ſoit prodigué, pendant qu'il le re-

---

que les Animaux nous ſont plus de grace en nous admettant dans leur Philoſophie, que nous ne leur en faiſons en les admettant dans la notre. On ſçait que l'Ane parmi eux ne le cede à aucun. Il peut même argumenter auſſi fortement que faiſoit Stentor; ce qui n'eſt pas un petit avantage en Philophie. Enfin, il ne manque à l'Ane, comme aux autres Animaux, que la parole, & un langage que nous puiſſions entendre, ſuivant l'Horace François.

Nous nous moquons de lui; mais s'il pouvoit un jour,
Docteur, ſur nos deffauts s'exprimer à ſon tour.
Si, pour nous réformer, le Ciel prudent & ſage,
De la parole enfin lui permettoit l'uſage;
Qu'il pût dire tout haut ce qu'il ſe dit tout bas,
Ah, Docteur, entre nous que ne diroit-il pas?

. . . . . .
. . . . . .

fuſe aux Oiſeaux, qu'il traite de *babillards*. Je crois en entrevoir la raiſon : c'eſt que peut-être en ſécret, il compare les premiers aux *Diſciples de Pythagore*, qui écoutoient ſans parler, ou parloient peu, & parloient bien ; & les ſeconds à ces grands parleurs de * Caffé, qui diſent beaucoup & ne diſent rien.

Je voudrois, Madame, que

De tous côtés, Docteur, voyant les Hommes fous,
Qu'il diroit de bon cœur, ſans en être jaloux,
Content de ſes chardons, & ſecouant la tête ;
Ma foi, non plus que nous, l'Homme n'eſt qu'une Bête.

DESPRÉAUX. Sat. VIII.

* On peut joindre à pluſieurs parleurs de Caffé, pluſieurs Critiques.

l'Auteur nous eut donné les principes de la Philoſophie des Bêtes ; &, lui qui me paroît entendre & ſi bien interpréter leur langage, ne nous fait part d'aucune de leurs leçons de ſageſſe. Son ſilence me fait croire que la Philoſophie qu'il leur donne, n'eſt qu'un pur épicuriſme, comme étant celle qui convient mieux à des Animaux irraiſonnables. J'en juge par les diſcours amoureux des Oiſeaux, par les entretiens tendres d'un Chien & d'une Chienne, par les pourſuites redoublées d'un Chat guidé par ſa paſſion : Le tout traduit en François par notre Auteur, qui a ſçu déchiffrer leurs termes amoureux. Il a délicatement rendu pluſieurs de leurs phraſes. Peut-être que ſes loiſirs lui permettront à préſent de nous donner un Dictionnaire complet, une Méthode, & une Grammaire du langage particulier de chaque eſpéce, & même, à l'exemple d'un docte Académicien, une

Proſodie exacte, qui ſeroit ſur tout néceſſaire pour les divers *accens des* Oiſeaux.

La République des Lettres étant une fois enrichie de ce nouveau Dictionnaire, qui ne ſera pas curieux d'entendre les Langues de tous les Animaux, à qui nous penſions que le Ciel avoit refuſé la parole ? Nous étions dans l'erreur. Ils parlent, & parloient même avant le péché d'Adam. Le P. B. qui le tient d'un autre Auteur, nous dit qu'ils articuloient alors comme nous. L'entretien du Serpent avec Eve, eſt la preuve qu'il en apporte. Il y a eu donc parmi eux, comme parmi nous, une confuſion de Langue. Mais pourquoi cette confuſion ? Ont-ils trempé dans le péché du Serpent, comme nous dans celui d'Eve ? Ou auroient-ils été privés de leur langage particulier pour punir le Diable ? En admettant le ſyſtême de l'Auteur, qui n'eſt fondé que ſur ſon imagination, tout eſt expliqué.

Un autre réflexion, qui vous paroîtra auſſi *neuve* que *ſinguliere*, c'eſt que les Oiſeaux, que nous regardions comme les premiers chantres du monde, ne chantent plus, pas même le Serin, & le Roſſignol. Le P. B. vient de porter la réforme chez eux ; & ce que nous en entendons n'eſt plus qu'un ſimple langage, & langage, ſans doute, Philoſophique. C'eſt ici que l'Auteur donne du *neuf*. Je conſens cependant que la Pie & le Geai crient ; que le Corbeau croaſſe ; que pluſieurs autres n'ayent qu'un ton triſte & déſagréable ; que tant d'autres ne faſſent que parler ; mais qu'un Pinſon, qu'un Chardronet ne chantent plus, quel eſt mon chagrin ! Je ne me laſſois point de la mélodie de pluſieurs Sérins. J'aimois ces Oiſeaux à qui je m'imaginois que la nature avoit donné pour le chant une délicateſſe que l'homme ne peut imiter. Deux Roſſignols incomparables dans leurs

roulades, quand ils chantent le triomphe de leurs amours, ou le retour du Printems, m'ont fait paſſer d'agréables nuits: & voici que, par l'attentat d'un nouveau ſyſtême, je me trouve tout à coup privé d'une partie de mes plaiſirs.

Auſſi pour me venger de *l'aimable Pere*, qui ceſſe de me le paroître ici, je ne croirai pas avec lui que les Poiſſons ont autant, & peut-être plus, d'expreſſions vocales, que les Oiſeaux mêmes. Je dirai qu'une Carpe, une Anguille, ou quelqu'autre Poiſſon, que l'on m'apportera vivant, ne parle point. Je n'ajouterai point foi aux choſes ſurprenantes que nous diſent les Naturaliſtes, de pluſieurs Poiſſons, grands & petits. Et je penſerai, ſans avoir *le moindre chagrin philoſophique*, que la Nature, quoique uniforme dans ſes opérations, mais ni prodigue, ni avare, condamne, avec raiſon, à un éternel ſilence

tant de peuples innombrables qui habitent les eſpaces immenſes des Mers.

L'Auteur en accordant la parole aux Animaux, ne nous a point appris en quoi conſiſte leur langage; par exemple celui des Dindons, qui ſemblent n'avoir qu'une langue monotone, & n'employer, pour ainſi dire, qu'une ſeule phraſe dans toute leur vie, comme s'ils n'avoient qu'une choſe en tête. Cependant, malgré ce défaut, les Dindons pourroient bien être des Philoſophes, & mêmes des Docteurs de certaine eſpéce, tant ils ſemblent bouffis d'Orgueil. Enſorte que l'Auteur de la fameuſe comédie de la *femme Docteur* n'auroit peut-être pas tant de peine à compoſer un pareil ouvrage au ſujet de ces Animaux & de bien d'autres, qui leur reſſemblent.

Madame, pour ne rien oublier, il fait entrer dans ſon ſyſtême les Réptiles & les Inſectes, à qui il

donne des expreſſions vocales & ſenſibles. Nous trouverons quelque choſe de vrai dans ce qu'il avance, ſi nous voulons faire attention, que le langage d'une des plus floriſſantes nations de l'Europe approche du ſifflement des Serpens. Un grand Prince * a dit d'elle que ſon langage eſt un ramage ſemblable à celui des Oiſeaux, & qu'on trouve du raport entre le langage des Allemans & celui des Chevaux.

Enfin il y a peu de choſe dans l'Amuſement Philophique du P. B. qui puiſſe paſſer pour *neuf*. Cet ingénieux Auteur y a cherché à dépayſer ſes Lecteurs, en ſubſtituant de nouveaux exemples à ceux qu'on lit dans Montagne, & en donnant aux Bêtes des ſentimens qu'elles n'ont pas. Montagne n'a voulu que raiſonner ſur ce que les † Naturaliſtes racontent des Bê-

* L'Empereur Charles V.

† Les Naturaliſtes n'ont point réuſſi à

tes, le P. B. a cru que pour ne pas

élever l'Homme autant qu'il le doit être au-deſſus des Bêtes. Lucrece dont les ſentimens ſur la Religion ſont dangereux, ne donne point aux Hommes des avantages aſſez ſenſibles ſur les Bêtes. On rapporte quelques Vers de ce Poëte qui démontrent ſon ſentiment à ce ſujet.

Porro puer, vel uti ſævis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet infans, indigus omni
Vitali auxilio, cum primum in luminis oras
Nixibus ex alvo matris natura profudit,
Vagitu que locum lugubri complevit, ut æquum eſt,
Cui tantum in vitâ reſtet plorare malorum;
At variæ ereſcunt pecudes, armenta feræque;
Nec crepitacillis opus eſt, nec cuiquam adhibenda eſt,
Almæ nutricis blanda atque infracta loquela;
Nec varias quærunt veſtes pro tempore cœli,
Denique non armis opus eſt, non manibus altis,
Queis ſua tutentur; quando omnibus omnia largè

reſſembler toujours à ce Philoſo-

Tellus ipſa parit, natura-que Dædala rerum.

Pline l'Hyſtorien s'explique comme Lucrece.

Cæteris variè, inquit, tegumenta natura præbuit, teſtas, cortices, coria, ſpinas, villos, ſetas, pilos, plumam, pennas, ſquammas, vellera; hominem tantum nudum & in humo natali die abjicit, ad vagitus ſtatim & ploratum.

Ciceron n'humilie pas moins l'Homme.

Hominem, inquit, non ut a matre, ſed ut à Novercà naturà editum in vitam, corpore & nudo & fragili, & infirmo, animo-autem anxio ad moleſtias, humili ad timores, molli ad labores, prono ad libidines, in quo tamen ineſſet tanquam obrutus quidam divinus ignis ingenii & mentis.

Il n'y a rien à gagner pour l'Homme avec les Naturaliſtes. Ovide a plus fait pour lui, par l'idée noble qu'il donne de ſa création. Il dit que Jupiter le forma ſur le modele des Dieux.

Finxit in effigiem moderantum cuncta Deorum;

phe, il devoit créer des faits qui n'ont exiſté que dans ſon imagination.

Mais c'eſt trop long-tems vous entretenir d'un ouvrage dans lequel l'Auteur affecte un ſtile leger qui ne ſe ſoutient pas. Il y fait voir une grande fécondité, beaucoup de raiſonnement. Le tems ne lui a pas permis ſans doute de le faire plus court pour le rendre plus agréable, ni d'éviter des répétitions pour ne pas ennuyer,* c'eſt

---

Prona-que cum ſpectent animalia cætera terram,
Os homini ſublime dedit, cœlum-que videre
Juſſit, & erectos ad ſidera tollere vultus.

* Un homme d'eſprit & dont les Ouvrages ſont eſtimés, a remarqué, qu'il étoit honteux & ordinaire aux Italiens & aux François de n'obſerver ni honnêteté, ni bienſéance ; qu'ils ſubtituent à leur cenſure des railleries ameres, ou des injures qui ne ſervent de rien à leur ſujet, & que leur Critique ne peut plus paſſer que pour un libelle diffamatoire. Par là on découvre la

ce qui fait qu'il n'eſt pas aſſez amuſant pour être joli. J'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect,

MADAME,

Votre trés-humble
& très-obeïſſant ſerviteur

ce 20 *Mars* 1739.

---

malignité des Ecrivains qui ne cherchent à établir leur réputation que ſur la ruine de celle des autres, & dont le cœur a entierement corrompu l'eſprit.

M. CHEVREAU.

——————*Male veram examinat omnis, Corruptus judex.* (HOR.)

005653662